

**COMMUNAUTE EMMAÛS DE NAINTRÉ-CHATELLERAULT.
21 INTERVIEWS REALISEES POUR « DE BOUCHES A OREILLES »,
JOURNAL DE « FRATERNITE » PUIS DE LA REGION EMMAÛS
PAYS DE LOIRE-POITOU-CHARENTES.
DE 1995 A 2019...**

Octobre 1995 BàO 67

Jean Louis et Françoise, compagnons de la communauté de Naintré-Châtellerault .

Nous rêvions de liberté, d'espaces, de valeurs morales, d'entraide, de partage, de don de soi. Un seul pays pouvait nous offrir cela, pensions-nous. Alors, nous sommes partis pour l'Afrique, le Burkina-Faso. Expérience enrichissante, pays fascinant, gens uniques, ambiance agréable. Nous y avons trouvé ce que nous cherchions : un retour au naturel, à la vraie vie, malgré la pauvreté et le manque de confort. Quelle richesse d'Être !

Malheureusement, pour différentes raisons (santé et autres), nous avons dû rentrer en France en y laissant une partie de nous-mêmes.

Sans but, sans toit, sans argent.

Et là, surprise, nous avons découvert ce que nous cherchions à des milliers de kilomètres : l'accueil, le partage, l'entraide. Dans notre pays, à deux pas de chez nous comme on dit.

Une communauté nous a ouvert ses portes, nous a accueillis dans sa grande famille, et là, nous retrouvons goût et sens dans la vie, des responsables à qui on peut ouvrir notre coeur, des compagnons avec qui partager les joies, les peines, le stress, les loisirs, des amis de la communauté pour partager des instants. Notre reconnaissance à chacun et chacune.

Janvier 1996 BàO 69

Arlette, compagne de la communauté de Naintré-Châtellerault.

BàO : Depuis combien de temps es-tu à la communauté?

Arlette : Je suis arrivée depuis six mois, le 7 juin. C'est une date importante pour moi. J'étais à l'hôpital. On a discuté avec les infirmières. Il me fallait absolument du travail pour me sortir de l'alcool. Je ne connaissais pas Emmaüs. Ce sont les infirmières qui m'en ont parlé, en me disant que ce ne serait pas trop mal pour moi. Je suis active. J'ai toujours travaillé, surtout en usine. J'ai besoin de travailler.

BàO : Quel travail as-tu fait au début ?

Arlette : Quand je suis arrivée, j'ai commencé par le tri du linge. Annie était à la cuisine et elle est partie. Il n'y avait plus personne pour faire la cuisine, alors, on m'a demandé d'y aller. Pour moi, sur le coup, c'était un peu énorme. On était quand même une vingtaine de personnes à table. J'avais déjà aidé chez un traiteur pour le service mais quand même ! Et puis ça a été sans problème !

BàO : Aimes-tu ce travail ?

Arlette : Oui, j'aime ce travail. C'est comme si j'étais chez moi! J'appelle les compagnons "mes gars", "mes enfants" !... Je fais tout de mon mieux. Je fais ça avec amour.

BàO : As-tu eu des mésaventures dans ta cuisine?

Arlette : Oui, un jour où j'étais allée chez le dentiste. Il m'a fallu faire vite en rentrant et, comme il y a un four qui chauffe plus vite que l'autre, c'était tout brûlé! Mais ils n'ont rien dit !... Ils râlent parce qu'ils n'ont pas de desserts. Par exemple, ce week-end, il n'y avait pas de dessert et pas de farine pour en faire, alors, j'ai fait du pain perdu ! Ce n'est pas trop fatigant. Mais j'aime bien être à la cuisine. Je n'aime pas trop qu'on me tourne autour. Ce matin, il y a eu un gars qui est venu rouler sa cigarette dans la cuisine. Je lui ai dit : "C'est une cuisine, ce n'est pas un dépotoir!" Quand les bols ne sont pas essuyés, je rouspète !

BàO : Est-ce que tu stresses pour que tout soit prêt à temps ?

Arlette : Je ne stresse pas trop. Je sais m'organiser. Pour maintenir les choses chaudes, les steaks par exemple, je les mets au four préchauffé et j'éteins. Ainsi, ils sont chauds et saignants ! Pour les nouilles, pareil ! Je les maintiens au chaud, au bain-marie. Elles restent bien chaudes et pas collantes !

BàO : Quelles joies as-tu?

Arlette : Je me sens bien. Pour moi, c'est très important mon travail. C'est propre! Je ne travaille pas dans un lieu bordélique. Je n'ai pas envie de changer de travail. Quand, au repas, tout a été mangé, c'est que c'était bien !... Quand je fais des sauces, certains disent: "Hum, ça sent bon ! Qu'est-ce que tu nous as fait de bon?"... Cela me fait plaisir ! Il y a des compagnons qui ne sont pas ennemis de la joie ! Le soir, je pense à ce que je dois sortir pour le lendemain. Je cherche des petites choses à faire en plus. J'essaie des recettes moi-même. J'aime bien essayer de changer. Je change la sauce. Cela me fait penser à autre chose. Mais quelques fois, je n'ai pas tout sous la main !

BàO : Quelles préparations vas-tu faire pour Noël ?

Arlette : Pour Noël, on va faire les décorations avec Papy (Albert). Lui, c'était un vrai cuisinier, quelquefois, je lui demande conseil.

BàO : As-tu des enfants ?

Arlette: J'ai une fille de 23 ans et un garçon de 14 ans. Ma fille habite Ingrandes. Elle vient me voir toutes les semaines. Mon fils est en pension à Poitiers. Il va apprendre un métier !

BàO : Tu te sens bien dans cette communauté !

Arlette : J'ai ma petite chambre tranquille. Je m'allonge, j'écoute ma stéréo ! Je regarde la télé mais pas souvent. Le soir je suis crevée. J'aime bien un peu de solitude. L'alcool, qu'est-ce que ça peut faire ! J'ai eu de la chance car mes enfants ne m'ont pas repoussée du tout. Je suis même revenue en bonne voie avec mon ex-belle-mère! Elle a toujours su dire des choses pour m'aider ! Chez ma mère, ce n'est pas pareil !

Avril 1997 BàO 82

Dominique et Manu, compagnons de la communauté de Naintré-Châtellerault.

BàO : Bonjour à toute la famille, Dominique, Manu et les enfants, Stéphanie, Kévin et Sarah ! Il y a longtemps que vous êtes en lien avec Emmaüs ?

Manu : Il y a deux ans à peu près. On était en Bretagne où j'avais trouvé du travail dans l'agriculture. C'était mal payé et ça n'allait pas. On est donc revenu vers Saintes d'où était Dominique. Comme on avait des problèmes avec sa famille, on s'est trouvé à dépenser ce qui nous restait au moment de Pâques : de quoi acheter 3 kinders pour Kévin, un repas et une chambre à l'hôtel. Après, plus rien... Demain on verra, demain il fera jour.

Dominique : Moi je pouvais aller dans ma famille avec Kévin, mais pas Manu. Par hasard, on est parti vers la mer avec la voiture (notre seule richesse), et on est passé devant Emmaüs à St Romain de Benêt. On s'est arrêté au bric et on a été se renseigner. Manu m'a ramenée à Pons dans ma famille et avait juste assez d'essence pour retourner à St Romain à la communauté.

Manu : J'avais contacté Bernard qui m'avait dit : tu viens à la communauté, y'a pas de problème, il y a de la place. Je suis arrivé à la communauté l'aiguille de carburant au zéro, il était temps que j'arrive.

BàO : Et tu as fait quoi en arrivant ?

Manu : J'ai travaillé à la maçonnerie, j'ai fait ripeur, chauffeur. Sinon, j'ai été un peu partout, pour goûter un peu à tout.

Dominique : Un peu après, j'ai trouvé un appartement et Manu rentrait tous les soirs en famille. Pendant trois mois, j'ai été compagne. Ça m'a l'ait du bien d'y aller. J'ai travaillé à la cuisine.

BàO : Quelle idée d'Emmaüs vous aviez alors ?

Dominique : On nous avait dit sur Emmaüs des choses pas sympas : c'est des clochards, des gens sales, la misère. Les gens en fait, ils connaissent pas.

Stéphanie : C'est ce qu'ils disent dans mon école !

Dominique : Stéphanie a eu des problèmes dans son école. Le maître a expliqué aux autres enfants.

Manu : Même nous, franchement en tant qu'adultes, on pensait vraiment être tombés bien bas en venant à Emmaüs.

Dominique : Eh bien tant mieux si on est tombé très bas car on y rencontre des gens bien.

Manu : Ces gens là qui nous étaient rien, nous ont apporté plus que notre famille.

Dominique : On ne nous demande rien, c'est vrai, pas comme dans la famille qui donne un peu mais demande beaucoup en contrepartie.

Manu : En communauté, pas de conditions au contrat. On pose pas de questions, on veut pas savoir ni d'où tu viens ni ce que tu as fait. Si t'as envie de parler, tu peux très bien parler, si t'as pas envie, eh bien tu parles pas.

BàO : Au bout de quelques mois, vous avez essayé en dehors d'Emmaüs ?

Manu : J'ai trouvé du travail par intérim chez ECCO, un peu dans tous les métiers. Surtout dans le bâtiment. J'y allais au culot, même si je ne connaissais pas le travail. Je leur disais : mais si, mais si, ne

vous inquiétez pas, j'y arriverai. Une fois, j'ai fait grutier sans l'avoir jamais fait. Besoin d'argent. Je me suis présenté dans l'entreprise. Le chef m'a laissé une demi-heure avec les manettes, et puis ça a été bon. Il y a eu aussi le nouveau pont de Saintes près du haras. En fin de chantier, j'ai travaillé un jour et une nuit entière (bien payées) pour l'inauguration du lendemain et pour que le maire se promène dessus.

BàO : Nouvel épisode : le Portugal !

Manu : A l'invitation de ma famille, pas vue depuis trois ans. On a commencé à se recontacter. Comme ici il n'y avait rien, ils nous ont monté un peu le bourichon en disant : venez au Portugal, vous manquerez de rien, on se serrera, il y a de la place pour tout le monde, ici tu pourras faire ci, tu pourras faire ça. Quand on se retrouve sans travail, sans pognon, sans rien, toute une journée sans rien faire, on se met des idées dans la tête ! La voiture était en état, finie de payer, on s'est dit, allez hop, on va là-bas !

Dominique : On a fait un bon voyage. On est parti bien, avec de bonnes idées, contents, avec les enfants, on s'est arrêté pique niquer, on a pris notre temps.

Manu : On allait dans l'Alentejo, 200 kms au-dessous de Lisbonne, ça faisait 2000 kms de Saintes.

BàO : Et malheureusement, sans entrer dans les détails, le séjour s'est mal passé.

Manu : On nous a fait comprendre qu'y aurait rien, de ce qu'on pensait. On nous a mené un peu en bateau, alors on a fait demi-tour...

BàO : Et en plus Sarah commençait à s'annoncer sérieusement !

Dominique : Je suis d'abord revenue avec les enfants. J'avais gardé contact avec Bernard et Pia de Saintes. Je les ai pas lâchés. Ils ont cherché un endroit pour nous loger car ce n'était pas possible à ce moment là à la communauté. J'ai rencontré Bruno et nous sommes venus à Châtellerault.

Manu : Aller à Naintré, c'était un dépannage. On s'était dit : on retourne à Emmaüs le temps de se remettre sur pied.

Dominique : On avait tout trouvé : le logement, le RMI, pour repartir et puis en fait, on s'est rendu compte qu'on préférerait rester là, plutôt qu'être en HLM.

Manu : On s'est posé la question : on repart dans la vie active dehors ? HLM qui me plaît pas du tout, quartier paumé, on connaît personne, les gens vivent que du RMI, des associations d'aide machin-truc ! Me retrouver au chômage, enfermé dans un appartement à toucher le RMI ! Sans savoir pourquoi se lever le matin, ça va une semaine, et après tu tournes en rond !

Dominique : Et on commence à se chamailler... C'est pas bon ! Les factures à payer ! On se sentait pas prêts. On revoyait ce qu'on avait vécu avant. Franchement on n'avait pas envie de se casser le nez encore une fois. Ici, on trouve un sens à la vie. Au chômage, y'en a pas, y'a pas de sens !

Manu : Ici à Emmaüs on avait une activité, on fait bien notre boulot, on s'entend bien avec Bruno et Hélène. En fin de compte, ils ont été d'accord qu'on reste.

BàO : Finalement, vous avez attrapé le virus d'Emmaüs !

Dominique : Oui, ici on est bien, on voit pas pourquoi on irait ailleurs. Je voulais pas rester à rien faire. Avec les gamins, on est toujours occupé mais c'est bien d'avoir quelque chose.

Manu : Ici on a du travail, j'ai à manger tous les jours, j'ai à manger pour mes enfants. Tu te lèves le matin, tu sais ce que tu as à faire. Tu te sens **utile**. Actuellement, je travaille surtout à la vente.

Dominique : Moi je fais la cuisine pour ceux de la ferme et du repassage pour le bric. Tout ce qui va au bric est repassé.

Manu : On a gardé la voiture pour les enfants. Elle est à moitié communautaire !

BàO : Parlons-en de la communauté !

Manu : Quand on est arrivé, on faisait notre travail sans s'intéresser aux réunions. Maintenant, on s'est bien reposé, on a placé nos idées, on commence à s'investir. Je fais partie de la commission solidarité. On est sept ou huit personnes, amis et compagnons. On reçoit des demandes de dons, on les étudie. Chaque compagnon qui fait partie de la commission donne sa réponse. Après on se réunit tous et on discute de chaque dossier, savoir si on donne, si on donne pas.

Dominique : Quand je suis à la cuisine, les jeunes viennent se confier à moi, sans que je leur demande. C'est bien. Souvent ils n'osent pas dire ce qu'ils pensent, alors qu'il vaut mieux parler de ce qui ne va pas, ça évite de gonfler un petit problème. Manu : Le samedi soir, on va chacun notre tour à la soirée communautaire, à cause de la petite à garder.

Dominique : Comme ça on garde le contact avec les autres. On sort un peu voir les amis : Annie et Guy, Arlette et Patrick, un ancien compagnon vendeur.

BàO : Et toi Stéphanie, tu veux dire quelque chose ?

Stéphanie : A l'école, ils disent qu'on mange de la soupe et qu'on dort sur des matelas pleins de puces !

Dominique : Les instits sont bien. Ils sont intervenus suite à des problèmes avec elle. Des enfants ont été violents et m'ont même insultée. Les instits ont expliqué à la classe ce que c'était Emmaüs. Maintenant c'est à peu près arrangé. Stéphanie a dû surmonter tout cela... et les déménagements !

Stéphanie : Ça fait je ne sais plus combien de fois que j'ai changé d'école. Maintenant je ne veux plus changer.

BàO : Et l'avenir, vous le voyez comment ?

Manu : Dire qu'on va passer ici des années et des années, on peut pas dire.

Dominique : Pour l'instant, on est bien ici. C'est pas nous qui allons dire que ça ne changera jamais... on a tellement changé de fois !

Avril-Mai 1998 BàO 93

Annie et Guy Despas, amis de la communauté de Naintré-Châtellerault .

BàO : Annie et Guy DESPAS. On vous connaît bien dans Emmaüs Fraternité. Aussi anciens dans l'amitié avec la communauté de Châtellerault (Naintré) que la communauté elle-même. Racontez-nous un peu cette aventure.

Annie : C'est par l'aumônerie de lycée de Châtellerault que nous sommes entrés en lien avec Emmaüs. On faisait des soirées à thème. On avait un thème sur les défavorisés, et la communauté de la Matauderie (Poitiers) est venue participer. On a donc connu Jean Marc à l'époque, décédé depuis.

Guy : C'était il y a dix huit ans, plus d'un an avant l'ouverture de Châtellerault.

Annie : On connaissait Emmaüs, l'Abbé Pierre bien sûr, mais on n'avait jamais fréquenté de communauté.

Guy : On avait dit qu'on irait les voir à Poitiers. Le temps a passé. Et puis un beau jour, en 81, dans le journal, on a découvert que c'était Poitiers qui venait à Châtellerault, qu'il y avait une communauté qui s'installait, qu'ils étaient arrivés en juillet... On a pris nos vélos et on est monté à la Tour. On a été très bien reçus, à l'heure du café, on a pris le café avec les compagnons, on a dit qu'on connaissait un peu Emmaüs par Jean Marc, qui était là, avec Hélène, Bruno et les autres.

BàO : Et je suppose que vous avez été "embauchés" immédiatement ?

Guy : En discutant, Bruno nous a dit : on cherche à créer un petit groupe d'amis pour nous aider à nous implanter. On a dit bon, oui, pourquoi pas. Et puis voilà.

Annie : On a organisé un ramassage porte à porte à Châtellerault. Avec une amie, j'ai fait: toutes les portes de Châtellerault pour mettre les prospectus. Tout Châtellerault. On a mis longtemps. Après, comme le matériel rentrait, il n'était plus question de faire le bric dans le petit bureau de la Tour. Ils ont loué un local Rue Saint Jacques. Pendant quelques mois. J'allais au bric tous les jours d'ouverture. J'avais du temps, avant que Damien soit né. Après on a trouvé un bric rue Pasteur, un grand local à deux niveaux et après est arrivée Lydie qui a pris le bric en main.

BàO : Guy, c'était quoi ton boulot de président ?

Guy : Au début, on faisait pas grand chose. C'était complètement informel. Y'avait pas grand monde. Président Guy, trésorier Annie et secrétaire Bruno. Y'avait pas grandes décisions à prendre, ça se faisait comme ça. Après François est venu, et Louis Marie, le prêtre, et puis Roland et d'autres.

BàO : Et la communauté a grandi...

Guy : Ils étaient cinq compagnons au démarrage. Très vite, un an après, c'est monté à douze/quinze. Le bric a changé : de la rue Pasteur au cinéma REX de Châteauneuf, avant d'acheter finalement l'ancienne Coop. Et entre temps, achat de la ferme de Nonnes.

BàO : Une tradition bien connue chez vous, c'est le rendez-vous du samedi soir ! Comment ça se passe ?

Annie : On a pris l'habitude, dès le départ, d'aller tous les samedis soirs à la communauté, avec les enfants. Ils nous ont suivis, jusqu'à ce qu'ils se marient ou aient des copains ou des copines. Et on a fait tous les Noëls et les premiers janvier, depuis 17 ans.

Guy : On a toujours maintenu cela, parce que c'était le plus simple pour nous. Le samedi, on avait le temps de veiller un peu plus tard. En famille, ça gênait personne.

Annie : Bruno tient beaucoup à cette soirée. C'est autre chose que le travail : on échange. Pour les compagnons, ça fait famille. Quand tu y vas dans la semaine, au travail, c'est pas pareil, tu parles pas pareil. Là on arrive, on est chez nous, on s'installe, on va prendre le verre dans l'armoire, on coupe le gâteau, on est complètement chez nous.

Guy : Bruno, pendant un moment, a cherché à ce que tous les compagnons soient présents, parce que "les amis font l'effort de venir". Nous on a jamais cherché à ce que tous les compagnons soient avec nous. Faut surtout pas faire ça. Celui qui a envie de jouer aux cartes joue aux cartes, on partage les gâteaux avec ceux qui sont là. Il y a eu un moment où ça faisait râler quelques-uns qui avaient envie de sortir. Ça n'a jamais empêché quelqu'un de sortir.

Annie : Par contre, les compagnons ont pris l'habitude, depuis plusieurs années, de se faire couper les cheveux le samedi soir !

BàO : Tu joues un peu le rôle de confidente ? Ou de maman ?

Annie : Je ne sais pas. Sûrement un peu.

Guy : C'est comme nous, on parle facilement quand on est chez le coiffeur !

Annie : Maintenant, à la Tour, ils ont fait une grande salle au-dessus et c'est bien. On est vraiment dans un coin tranquille, on peut discuter. Et pendant que j'en coiffe un, s'il y en a d'autres qui veulent venir causer, ils montent.

BàO : On dit facilement qu'il faut des lieux de parole et d'écoute ! En voilà un !

Annie : En 17 ans de communauté, on apprend à choisir dans la conversation ce qui est bon, ce qui l'est moins. On écoute. Au départ, j'aurais pleuré avec eux quand ils racontent leur vie...

BàO : Finalement, parler avec les compagnes et les compagnons, ça fait partie de ton boulot à la communauté ?

Annie : Il y a beaucoup de jeunes, avec moi ils parlent: beaucoup. Les femmes veulent me voir : "T'es pas passée cette semaine !" Bruno m'a demandé : "Puisque tu consacres ton jeudi à la communauté, tu passes un peu à la Tour, un peu à la Ferme, un peu au Bric". Alors je tourne pour voir tout le monde, pour causer avec tout: le monde. Et puis, c'est la Sécu, l'Urssaf.

BàO : Tu fais aussi le "suivi d'Emmaüs" ?

Annie : Ceux qui quittent la communauté, je les aide à s'installer en appartement, je les suis au niveau RMI. C'est devenu très lourd. Ils appellent souvent. Parfois, il faut savoir débrayer.

BàO : Et ce "suivi", ça fonctionne ?

Annie : Oui, X va très bien en ce moment. Y et Z sont toujours en difficulté avec l'argent. Quand il faut vraiment aider, on a un petit compte solidarité pour faire les courses de temps en temps avec eux.

BàO : Les "amis" à Emmaüs, c'est un sujet de débat.

Annie : A la journée Maison de l'Aube sur le sujet, dommage, pas un seul responsable. Des amis ont vidé leur sac : ils reprochent aux responsables d'être mis à l'écart.

Guy : Nous on se trouve bien : on n'est pas là pour dicter aux responsables ce qu'ils ont à faire. On est amis pour la relation. Maintenant il y a un CA bien structuré avec des compagnons. Et ça participe ! C'est houleux parfois. C'est vrai que c'était plus facile avant de prendre des décisions, mais moins démocratique. Maintenant, avec le CA, ça veut dire qu'il y a plein de gens qui donnent leur avis. Comme amis, on ne donne pas d'avis sur quelqu'un, sauf si on nous demande. On échange mais les décisions, c'est le boulot des responsables.

BàO : Toujours un problème d'équilibre !

Guy : Par exemple, je ne suis pas le médecin de la communauté, sinon marginalement, pour ne pas mélanger les rôles.

BàO : Vous restez amis avec des compagnons qui partent ?

Annie : Certains restent en contact avec nous : ils téléphonent régulièrement, ils passent dire bonjour. Par contre, par rapport à certains qu'on a aidés, c'est décourageant...

BàO : finalement, Emmaüs, il faut encourager les gens à y rester ou à en sortir ?

Guy : Pour certains, c'est là où ils ont trouvé l'équilibre, ils ne le retrouveront pas ailleurs. Donc il faut pas chercher à les faire repartir. On voit bien par le suivi, que ça devient très vite casse-gueule. Des gens qu'on a vus vraiment bien dans la communauté, bien insérés, participant aux réunions, et qui dehors, très vite, reboivent, dépensent, se cassent la figure. Certains sont trop fragiles pour être ailleurs. C'est là : s'ils s'y plaisent. Ils ne restent pas de force mais c'est vraiment là.

BàO : Tu peux donner un exemple ?

Guy : L'expérience curieuse d'un couple : tout était prêt pour qu'ils s'en aillent : le logement, tout était fait. Ils ont reculé au dernier moment et je crois qu'ils ont bien fait. On sentait qu'il y avait une trop grande fragilité. Pourtant, ce sont des gens tout à fait capables de vivre à l'extérieur, mais ils se sentent mieux là. Et pour nous, ils sont précieux, ce sont des gens solides qui apportent à la communauté. Ils s'y sentent bien, y compris financièrement : ils seraient plus en difficulté à l'extérieur. Ce ne sont pas de simples solutions d'argent et de logement qui remettent debout. C'est être entouré, retrouver l'envie de vivre. Ce n'est pas qu'une question matérielle.

BàO : Et pour les jeunes ?

1

Guy : Pour eux, on est un peu gênés de leur dire : vous êtes bien là, restez-y ! Beaucoup de jeunes ici. En formation, pas grand chose à part le permis de conduire qui est un bon bagage. Un atelier de recherche d'emploi à la Mission Locale... Si on devait être entreprise d'insertion, c'est vrai qu'on fonctionne mal. Pas de résultats très probants, parce que le marché de l'emploi est ce qu'il est...

BàO : Et pour résumer tout cela...

Guy : On a grandi avec la communauté. Notre rôle a évolué tout naturellement. Ça nous a apporté beaucoup de choses. Je sais pas ce qu'on a apporté d'utile. On a sûrement été utiles à quelque chose... Ça fait partie de notre vie : vraiment. C'est un morceau de notre vie.

Annie : On voit la vie autrement... Quand on voit des gens qui se tracassent pour des queues de cerise ! Et | puis on s'attache...

BàO : Annie et Guy, dernière question : vous êtes parents et grands parents...

Annie et Guy : Nous avons six enfants et trois petits-enfants, bientôt quatre... Ils habitent loin : on y va régulièrement : Lyon, Amiens, Rouen, Paris et ... Targé.

Damien est toujours là, maintenant en cinquième. Il est "né à la communauté" ! Il a passé un temps, où il était plus jeune, il prenait son vélo et tout seul il allait à la Ferme. Il aime bien la Ferme. Même les grands, ils aimaient ça. Quand ils reviennent en vacances, on va toujours faire un tour à la communauté.

Une anecdote : Damien avait deux mois. Il y a eu une bagarre entre joueurs de cartes. On a été obligés de les séparer : le gros Jean Jacques et le petit Edouard (qui est mort maintenant). Le gros Jean Jacques tape le petit Edouard : il te l'a envoyé promener, écroulé sur le landau de Damien. Le landau plié en deux, Damien dans le milieu ! Deux mois il avait !

Août-Septembre 1999 BàO 106

Dominique Gastineau, compagnon de la communauté de Naintré-Châtellerault.

BàO : Tu t'appelles Dominique Gastineau – en prononçant le S ! C'est un nom qui nous vient d'où ?

Dominique : Je suis originaire de Poitiers, né en 1948, donc 51 ans cette année. Mon père était dans l'armée et ma mère travaillait à EDF-GDF. Je suis fils unique.

BàO : Tu peux nous raconter un peu ta jeunesse ?

Dominique : J'ai été jusqu'au BEPC. De 16 à 18 ans, j'ai travaillé en maçonnerie. A 18 ans je me suis engagé cinq ans dans l'armée. Après j'ai passé un concours PTT. J'ai été reçu et j'ai été stagiaire à Orly-Sud au centre de tri pendant un an. La région parisienne me plaisait pas... Les PTT oui, mais Paris, non ! Une copine m'a fait remplir un dossier de demande à la Mairie de Poitiers, et après un mois de préavis aux PTT, j'ai été affecté aux états des lieux à la Mairie de Poitiers.

BàO : Ca consistait en quoi ce travail ?

Dominique : Je m'occupais des appartements que les gens venaient visiter ou au moment de leur départ... Après je me suis marié. Ca a duré 15 ans et j'ai très mal supporté mon divorce.

BàO : Et ton boulot en a fait les frais ?

Dominique : En 88, j'ai fait des conneries, comme tout le monde et j'ai été mis à pied 6 mois ! C'est Emmaüs qui m'a récupéré. Première communauté aux Essarts en Vendée. Mais c'était trop loin pour voir mon gosse les deuxième et quatrième week-ends de chaque mois. J'ai donc atterri à Naintré avant de retourner travailler à Poitiers... mais j'ai encore fait des conneries et le Maire de Poitiers m'a proposé une démission et une mutation à la Mairie de Tours.

BàO : Avec Monsieur Royer comme Maire !

Dominique : Oui. D'abord au service cimetièrre comme agent de salubrité, agent d'entretien des tombes, puis titulaire pour être au service des eaux comme agent technique. Je m'occupais du réseau de Tours-Nord, avec deux manoeuvres.

BàO : Là tu avais une bonne place!

Dominique : J'ai eu encore quelque chose avec la ville de Tours. Je peux le dire : j'ai foutu un coup de poing sur la gueule d'un chef, il avait entamé dans ma vie privée, ça ne le regardait pas ! C'aurait été sur le boulot, j'aurais accepté mais venant sur le personnel et tout ça, j'ai pas accepté. J'étais en train de régler une vanne de réduction à 2m de profondeur, emmerdé, de l'eau jusqu'aux genoux, en train de dévisser les boulons. Il est venu contrôler et comme il buvait bien, il était éméché. Il lui fallait un bouc émissaire, il est tombé sur moi ! Il m'a dit : "Ça m'étonne pas que tu sois divorcé si tu baisais ta femme comme tu vas au boulot !" Je suis remonté, il l'a répété et il est tombé dans le trou où je travaillais. Il s'est ouvert la tête sur 10 cm et s'est moitié tué. Il a fallu que j'appelle les pompiers... Alors, tapis vert, viré sur le champ !

BàO : Et donc, retour à Emmaüs !

Dominique : Depuis janvier 98, je bouge plus, je me suis stabilisé. Avant, je suis reparti 3 fois de Naintré, avec des compagnes... Bruno il me disait : "Tu vas pas tenir le coup, elles boivent plus que toi !" Et je me cassais la gueule à chaque fois. Et mon gosse qui téléphonait... il vivait plus le drôle ! Fin 97, j'ai été pris par des manouches: ils me baisaient mon RMI, tout. Je me suis sauvé à côté de Bordeaux. J'en étais à boire 9 litres de rouge par jour. J'aurais crevé, je serais mort.. Avant j'étais à Emmaüs, pour dire j'ai un toit, j'ai un couvert, fallait faire le boulot, c'est tout. Maintenant, je me suis engagé et investi à la communauté.

BàO : Tu as fait sans doute plusieurs postes de travail ?

Dominique : J'ai été d'abord au bric avec défunt Pierrot qui m'a appris pas mal de trucs. Après j'ai été habiter à la ferme avec Carlos, Raymond, Michel, Jacques dans une maisonnette et Manu Dominique. J'étais à la vente mais je me prenais la tête avec des clients. Comme il manquait quelqu'un pour réparer les machines à laver et les gazinières, j'ai demandé à faire le stage de 15 jours d'électro-ménager à St Brieuc. Ils m'ont dégrossi un peu. Je vais y retourner vers le mois d'octobre, Y'a certains trucs que je bute, surtout sur les machines à laver,

BàO : En fait, tu fais des projets d'avenir ?

Dominique : Maintenant j'ai plus envie de partir. J'ai une amie à Naintré. Ça fait deux ans que je bois plus, parce que les conneries c'était rapport à l'alcool. Au début, Bruno me donnait pas de responsabilité vu que je picolais. Quand j'ai eu une voiture, il a vu que je ne buvais plus du tout. J'avais fait une cure. J'ai dit à Bruno : "Si j'ai une voiture, je picolerai plus." A mon âge, si on me retire le permis de conduire, je l'aurai plus. Je veux pas m'amuser à boire ! Je raconte pas de connerie : en tout j'ai fait 11 cures ! C'est à la onzième que j'ai compris vraiment ! La dernière en décembre 97, j'ai passé Noël à Pinel B, en alcoologie à Poitiers. Le 15 janvier 98, j'ai dit à Bruno comme quoi c'était clair et net !

BàO : Et tu reconduis ?

Dominique : Maintenant je conduis les voitures de la communauté qu'avant il me les aurait pas données. Bruno m'a fait confiance petit à petit sur les voitures et sur l'alcool. Sept fois sur dix, quand il y a une sortie communautaire, c'est moi qui les emmène : sept/huit personnes dans le camion, pas intérêt de faire de connerie !

BàO : C'est ton fils qui doit être content !

Dominique : J'ai toujours gardé des liens avec Jérôme, même tout petit, Il est venu passer des vacances ici. J'ai même été au tribunal avec Bruno. Ma femme voulait m'enlever le droit de paternité parce que j'étais à Emmaüs : pour elle on était des marginaux, des alcooliques. J'ai eu une enquête sociale par une dame de Buxerolles. Elle venait de temps en temps voir si je buvais. Le tribunal ne m'a pas enlevé le droit de paternité. J'ai toujours eu mon gosse, toujours, toujours, toujours... Il a maintenant 18 ans. Il est content de moi. Il dit : au moins à Emmaüs, tu fais pas de connerie.

BàO : Finalement, c'est une belle histoire... Mais je sais aussi que tu reviens du Mali.

Dominique : J'y étais en juillet pour une mission d'appui avec Eaux Vives, (voir ci-dessous)

BàO : Tu nous as dit que tu étais "engagé" dans la communauté. Qu'est-ce que ça veut dire pour toi ?

Dominique : J'ai donné ma parole oralement, pas par écrit Je fais partie des engagés... Je suis au CA de la communauté, au Collège des Compagnons. Avant je faisais partie aussi de la commission Solidarité. Je veux bien investir, mais c'est aussi aux « consommateurs » de la communauté de s'investir aussi. Y'en a qui sont là depuis 2/3 ans et qui font rien. Et ils sont les premiers à gueuler quand ça va pas !

BàO : Depuis le temps maintenant, tu connais le mouvement Emmaüs !

Dominique : L'historique d'Emmaüs, je le connais sur le bout de mes doigts, 49 à maintenant. J'explique. Une fois je me suis croché avec un client qui me disait : "On vous le donne et vous le faites payer !" J'ai dit : "Non : on nous le donne pas ! On déplace trois gars, le chauffeur et deux ripeurs. Dans le camion, on met du carburant. C'est plus donné ça ! On va pas à pied le chercher. On paye l'essence, les compagnons qui ont un pécule, et puis faut payer les assurances, faut manger..." Ça me met hors de moi, combien de fois j'ai poussé des cris !

BàO : Si on te demande à quoi sert Emmaüs, comment tu réponds ?

Dominique : Moi j'ai eu deux coups durs à la Mairie de Poitiers et de Tours. J'ai pas cherché ailleurs : tout de suite Emmaüs. Je veux pas aller dans un foyer parce que dans un foyer ça encourage la feignantise ! Y'a des éducateurs, je dis pas qu'ils font pas leur boulot mais ils s'occupent plus ou moins du mec, s'ils vont dans les boîtes intérim ou pas. Ils peuvent y aller et dire qu'ils ont pas de boulot, ça c'est facile. A Poitiers, je les voyais les gars de chez Carrefour ou Sylvain Drault. Les mecs ils avaient toute une liste des boîtes intérim. Ils passaient : "Y'a quelque chose ?" - "Attendez !" - "J'reviendrai, signez-moi ce papier comme quoi je suis passé." Ils allaient voir l'éducateur : "Y'a pas d'boulot !"... A Emmaüs, t'as le boulot. Faut que tu travailles si tu veux manger. On parle de machins de réinsertion. Si tu passes par Emmaüs, tu fais une bonne réinsertion. Même pour un jeune qui est dehors. Le mec, au lieu de glander sur un banc public avec une bouteille ou un pétard, il vient à Emmaüs. Celui qui veut faire une réinsertion, il bosse, il sait ce que c'est Et le jeune qui a rien, on lui donne toute la possibilité de l'aider pour qu'il s'en sorte. Bon, il va pas rester là toute sa vie. Un jeune, il faut qu'il fonde sa famille, faut qu'il aille au boulot, à des formations quelconques, on le pousse là-dessus. Comme ils disent : "Vous les vieux, vous êtes bien contents de vous débarrasser de nous !" - "C'est pas qu'on veut se débarrasser de vous, mais vous allez pas rester jusqu'à la retraite ! Vous pensez pas à vous marier, à fonder un foyer, à avoir un boulot ?" Je prends la défense des jeunes parce que j'en ai un qui a 18 ans. Un jour j'ai répondu à un bonhomme qui bavait sur les jeunes : "Les feignants ça a toujours existé, même de notre époque. Les jeunes, faut leur donner la possibilité de bosser. Quand on prend une annonce, ils veulent des jeunes avec de l'expérience, au moins deux ou trois ans. Si personne les embauche, ils auront jamais d'expérience!"

BàO : C'est vrai aussi que ce n'est plus comme quand toi tu étais jeune !

Dominique : A 20 ans, je m'aurais mal vu venir là. J'aurais dit non. On trouvait du boulot. De 16 à 18 ans, j'ai vu faire deux ou trois patrons dans la même journée. Embauché à 8 heures, le chef de chantier me plaisait pas. J'ai dit : "Je prends mes clous, je m'en vais ! « Y'avait un autre chantier plus loin, il donnait 5 centimes de plus de l'heure ! Mon père, il faisait des bonds comme ça ! (Rires de Dominique) J'étais comme tout le monde, je voulais rien foutre, je voulais vivre aux crochets du vieux et de la vieille ! Mon père était de l'armée, ça a pas marché longtemps ! Un jour que j'avais pas de boulot depuis 15 jours/3 semaines, j'étais toujours au lit, mon père m'a délogé : "On va à Aboville, j'ai du piston pour te faire engager dans l'armée » - « Tu peux y aller, je fais pas la grandeur !" Mais quand ils m'ont toisé, au lieu de faire 1m48, je faisais 1m51, je sais pas comment ils se sont démerdés ! Et donc 5 ans au Tchad dans les commandos de l'Infanterie de Marine. J'en ai bavé deux ans, après c'était cool.

BàO : Revenons à l'actualité. C'est quoi tes loisirs ?

Dominique : Moi c'est la pétanque et le foot ball. Le foot je joue plus mais je me tiens au courant : la télé, les matchs de foot du Soc à Châtellerauld et je suis surtout supporter de Poitiers. Et mon gosse va jouer à Châtellerauld cette année. Je le verrai tous les dimanches. La pétanque, je fais des concours avec La Pétanque Châtelleraudaise. Avec Dominique le Corse, on a ramené 3/4 coupes. Le jeudi, je retrouve les gars des boules, les retraités, ceux qui touchent le RMI. Je suis connu. Ils savent que je bois de la limonade ou un jus de fruit Bonne ambiance. Ils savent que je suis à Emmaüs. Très bien accepté, au contraire.

BàO : Un mot sur ton avenir dans Emmaüs ?

Dominique : Je quitterai pas Emmaüs maintenant, à moins que je fasse une grosse connerie. A 55 ans, dans quatre ans, je prendrai la retraite. Place aux jeunes. On gueule assez : vivement la retraite, quand on l'a, il faut la prendre !

BàO : Souvenirs de ton voyage au Mali : raconte-nous...

Dominique : Anecdote sur les tomates ! On est parti à 9 de plusieurs communautés dont 3 de Naintré : Françoise, Federico et moi. C'était pour vivre avec les villageois, ce qu'ils vivaient eux et ce qu'on pouvait leur apporter, sur le plan de la culture. Moi je connais pas grand chose mais on a planté des arbres, des manguiers, des baobabs, planté du mil, de l'arachide. Dans les potagers, je leur ai appris comment fallait planter les tomates, comment les arroser, parce qu'ils les arrosaient en haut sur les feuilles, comment faut enlever le "bourgeon", j'appelle ça comme ça, une grosse branche qu'on coupe, pour que ça pousse davantage. Et puis, comme ils ont pas beaucoup d'eau, au lieu d'arroser en en mettant partout, je leur ai dit s'ils pouvaient récupérer des petites bouteilles plastique, leur couper le cul, enfoncer ça dans la terre et mettre à faire un goutte à goutte, c'était mieux. Et puis mettre des tuteurs parce que les tomates étaient à même le sol, donc elles voyaient jamais le jour : les tomates étaient vertes ! Et les mettre en alignement parce qu'ils mélangent tout : des tomates, du piment, du mil... je leur ai appris ce que je savais...

Les 9 compagnes et compagnons, on était dans 3 villages, à 45 kms à peu près de Bamako. C'était le même système à peu près partout... Ici, on sait pas ce qu'on a comme richesse. C'est sûr. On connaît pas notre bonheur. Les pauvres, ils ont rien là-bas ! Même pour bosser. Quand je les vois bosser comme ils bossent ! Ils sont pas plus feignants que les autres. Ils bossent à leur allure, avec les moyens du bord parce qu'en Europe, on aurait ce qu'ils ont, on travaillerait pas du tout. Ils bossent pour manger d'abord, ils connaissent pas les dimanches ni jour de fête : eux, s'ils travaillent pas, ils mangent pas. En brousse, je veux parler. Y'a pas d'allocations familiales, y'a rien.

A N'Gomi, ils ont un puits... Dans un autre village, ils ont un puits mais l'eau est trop dégueulasse. Ils la boivent quand même par ce qu'ils ont que ça. Ailleurs ils ont foré un puits avec une association qui avait donné tant d'argent pour 15 mètres ! Ils ont foré 15 mètres, y'avait pas d'eau, donc ils ont arrêté ! Faut qu'ils trouvent une autre association pour continuer parce que y'a du rocher et ils ont pas d'argent pour continuer !

Les femmes, elles font 2 kms pour chercher de l'eau avec leur truc sur la tête. Alors l'eau, ils la jettent pas !

J'ai été parrain d'une petite fille ! On arrivait juste dans le village : une naissance ! Là-bas ils ont la tradition : c'est la personne la plus âgée qui est le chef. Moi, des trois, j'étais le plus vieux, donc j'étais le chef blanc ! Alors, honneur au chef blanc. J'ai été le parrain de la petite fille. J'ai donné un nom, j'ai pris l'adresse et tous les deux/trois mois j'envverrai quelque chose. J'ai donné 100 f français, ça fait 10 000 f CFA. Ils avaient jamais vu ça !

Dans ce village; y'avait un petit gamin qui s'était enfoncé une épine sous le pied. Avec le collègue on le voit. Je demande à Zouz qui parle français : qu'est-ce qu'il a ? On a allongé le gamin, c'était tout rouge ! On va pas le laisser comme ça ! J'ai demandé un petit couteau, avec le briquet on l'a brûlé. Le drôle il a rien dit ! C'aurait été moi, j'aurais gueulé ! On a ouvert, on a écarté, le collègue a arraché l'épine. On emmené le gamin à N'Gomi, on a mis tout ce qu'il fallait dessus. Il est reparti à pied, il boitait encore. On est revenu trois jours après : le gamin nous aurait embrassés. Pour les parents, on était des dieux.

Novembre 2000 Bào 116

André Gauthier, compagnon de la communauté de Naintré-Châtellerault.

Bào : Ce mois-ci, c'est un des anciens de la communauté de Châtellerault qui est interviewé ! Tu as quel âge Dédé ?

Dédé : J'ai eu 52 ans cette année. Ça fait cinq ans que je suis à Emmaüs. Naintré, c'est ma première communauté.

Bào : Dis-nous un peu ton histoire...

Dédé : Je suis né à Niort. Mes parents habitent à Celles sur Belle. D'abord, j'ai fait mon apprentissage de mécanicien dans une entreprise de matériaux, construction, béton et tout.

Bào : C'était aussitôt après l'école ?

Dédé : Quand j'ai eu mon Certificat d'Etudes, je suis rentré au Collège Technique à Niort pour faire la mécanique. Ça me plaisait mais c'était trop long de cours par rapport à ce qu'on pratiquait !

Bào : Et tu as cherché un patron qui te prendrait comme apprenti !

Dédé : Mon grand-père qui travaillait chez Billard à Celles, entreprise de maçonnerie, m'a fait rentrer pour faire mon apprentissage de mécanique. Après ça, j'ai eu mon CAP de mécanique sur camions, manitous, engins de chantier.

Bào : A l'époque, c'était assez facile de trouver du boulot...

Dédé : Quand j'ai eu fini, ils voulaient me garder mais moi je me suis dit : "Faut que je change". J'avais un bon copain qui travaillait dans la serrurerie. Un jour, on a discuté comme ça. Il nie dit : "Tiens, je vais m'engager ! Tu veux pas en faire autant ?" J'ai dit d'abord : "Je sais pas". Puis comme j'avais mon oncle à Niort, maintenant décédé, je vais le voir et je lui parle de ça. Il me dit : "André, j'y vois pas d'inconvénient. On va aller voir à la caserne Duguesclin, on va bien voir." J'ai été à Duguesclin : le 9 avril, j'avais 18 ans, et le 18, je partais pour Metz.

Bào : Tu t'es engagé pour combien de temps ?

André : J'ai pris cinq ans. J'ai été à Metz dans le matériel - la CSM N°3. J'ai fait huit mois de classes là-bas et quand j'ai eu fini, j'ai été muté, comme j'avais fait pas mal de mécanique, j'avais demandé Sissonne, j'ai été muté au camp de Sissonne. Là bas j'étais heureux. J'avais une part de responsabilité à l'atelier mécanique. J'étais à mon article : y'avait les jeeps, les camions, les chars et tout. Même tu vois, ça m'arrivait des fois le dimanche de travailler pour des gradés sur leur voiture personnelle. Ça me plaisait comme travail. J'ai fait quatre ans là bas.

Bào : Tu n'as pas eu envie de "rempiler" ?

André : J'aurais pu mais non... Quand j'ai été libéré, j'ai pas eu de mal à trouver du travail. Tout de suite, j'ai trouvé du boulot à côté de chez mes parents, chez l'oncle à ma mère, Monsieur Bomort Léonce, électricité générale et travaux publics. J'y ai travaillé cinq/six ans et après, y'avait un gars qui travaillait avec moi qui m'a fait embaucher dans une entreprise frigorifique à Celles sur Belle : trois ans j'y suis resté. Après ça a tombé en déconfiture et j'ai travaillé aux carrières de St Maixent comme mécano. Après, en 76, je suis parti dans la Sarthe. Au début je connaissais pas grand monde, sinon un gars de chez Bomort qui m'avait emmené là-bas. Je travaillais pour la Sogetra, dans l'électricité, les lignes aériennes et le bâtiment.

Bào : Tu faisais sans doute les chantiers ?

André : Je travaillais sur chantiers et j'étais logé à côté de La Flèche, à Vilaine sous Malicorne. Un gars m'emmenait au boulot, on avait les mêmes heures d'embauche. J'étais en pension mais je payais aucune pension : je prenais mes congés l'hiver et comme c'était une scierie, charpentes en bois, je faisais du bois de feu pour des clients. J'avais un tracteur avec un plateau et un banc de scie. Je coupais le bois à longueur pour les gens et je le livrais. Fallait parfois que je le rentre : pour les personnes âgées, c'est pas toujours évident. Ça me payait le loyer.

Bào : Loger dans une pension, à la longue, c'est pas très drôle...

André : Après j'ai trouvé un petit logement à La Flèche. J'ai connu ma défunte femme là... Elle était veuve. On s'entendait bien. Ses enfants, qui étaient déjà grands, m'estimaient beaucoup. Le jour qu'elle a été décédée, ça a fait le tafalgar pour moi...

Bào : Vous avez été longtemps ensemble ?

André : On a été dix ans ensemble... Elle est décédée en faisant la sieste. Je te dis pas... c'est moi qui l'ai trouvée. Je faisais un petit jardin à côté des HLM chez la concierge : ça faisait des légumes pour nous et pour elle. Ce jour là il me manquait des graines, j'ai été les chercher, j'emmenais le chien avec moi, un gros chien. C'est lui qui m'a fait dire : "Y'a quelque chose qui se passe !" Quand j'ai avancé dans la chambre, j'ai pas voulu la réveiller bien sûr. Je voyais le chien qui tournait la tête vers le lit. C'est là que ça m'a... Je l'ai secouée, elle était morte. Elle avait 45 ans. Moi j'étais un peu plus jeune.

Bào : Comme tu dis, un sacré coup de tafalgar !

André : Après la mort de ma femme, j'avais plus goût à rien. Je m'étais mis à boire... C'est sûr que c'est pas rien... J'avais jamais eu de problème avec elle et on s'entendait bien... J'ai été à Goise à l'hôpital de Niort. Une vraie loque, j'ai pas honte de le dire. Je pouvais plus marcher, je marchais avec un déambulateur, je pouvais pas monter les escaliers. Après j'ai été en maison de repos au Château de Marlonge en Charente.

BàO : Tu es sorti en bonne santé ?

André : Maintenant "ça" ne me dit plus rien du tout. Celui qui tombe dans un piège comme ça, s'il a la volonté, il arrive à s'en sortir. Arrivé à un certain âge, il faut quand même avoir assez de plomb dans la tête !

BàO : C'est bien de montrer que c'est possible de s'en sortir.

André : La preuve qu'on y arrive ! Je sais qu'à ce moment là, je mangeais pas ! "Un veau qui tête bien a pas besoin de manger !" , c'est ce qu'on dit... C'est vrai : je dis que le gars qui a la volonté, il arrive à s'en sortir.

BàO : Et c'est alors que tu as connu Emmaüs !

André : Je savais pas ce que c'était Emmaüs... C'est par l'intermédiaire de ma soeur et mon beau-frère qui sont boulangers à Coussay les Bois dans la Vienne. C'est par eux que je suis ici. Ils connaissaient Emmaüs déjà. Ils avaient donné des affaires, c'est pour ça. Moi au premier abord, je me demandais où c'est que j'arrivais ? C'est vrai. Mais tu vois, à la longue...

BàO : Tu as trouvé ta place au boulot ?

André : J'ai été au ménage. Celui qui a toujours travaillé, il arrive toujours à s'occuper.

BàO : C'est vrai que le ménage c'est comme la cuisine : quand c'est bien fait c'est très important pour l'ambiance communautaire. Tu n'es pas resté qu'au ménage ?

André : Maintenant je suis aux bibelots. Je trie, je lave, je mets à part. Après, quand les prix sont marqués par Bruno ou Hélène, j'emballer et ils sont emportés.

BàO : Et il y a aussi la responsabilité de la chaudière - voir ci-dessous - sauf que ton atelier n'est pas chauffé !

André : Aux ateliers j'ai pas besoin de chauffage. Avec le ballon d'eau chaude, ça me dégage quand même une chaleur. Je l'avais pas avant. Avant, j'avais de l'eau | froide. Si je voulais de l'eau chaude, fallait que je vienne chercher l'eau chaude à la cuisine et puis j'avais que des bassines, pas de lavabo... Tandis que maintenant, j'ai l'eau chaude, l'eau froide, le lavabo, tu verras comment c'est fait.

BàO : Tu en as vu du monde passer depuis cinq ans !

André : Ça change... Il y a de tout... Il y en a qui sont là parce qu'il faut qu'ils soient là... C'est vrai qu'il y a pas tellement d'anciens.

BàO : Et en dehors du boulot, tu as des activités ?

André : Ici, comme je me lève à quatre heures du matin, le soir, la télé c'est pas mon truc, je regarde les informations et après 8h30, je me couche. Et j'ai pas besoin de réveil !

BàO : Tu reste quand même en lien avec ta famille !

André : Je reste en relation avec tous mes frères et soeurs. Quand je suis parti dans la Sarthe, mon beau-frère et ma soeur étaient venus passer huit jours à Sablé. On les avait logés en HLM et chez un voisin. On était en famille quoi ! Mes parents sont toujours à Celles sur Belle, pas en maison de retraite. Le dernier de mes frères est avec eux. Il s'en occupe. Le médecin vient tous les jours et aussi une aide à domicile. Pour les courses, c'est mon frère qui le fait.

BàO : Ta soeur et ton beau-frère de Coussay n'habitent pas loin.

André : Il y a quinze jours, ma filleule Laetitia, leur fille, a organisé un repas de famille, sauf mes parents qui sont trop vieux pour venir. Un repas pour marquer le coup de la réussite de ses examens...

BàO : Finalement, qu'est-ce que tu dirais d'Emmaüs au bout de cinq ans ?

André : Pour moi je trouve que c'est bien d'avoir trouvé ça. A ma sortie de l'hôpital et maison de repos, j'aurais pas pu reprendre mon travail d'avant, travail d'électricien, de monter aux poteaux et tout... Quand je suis arrivé là, j'étais pas à l'aise mais tout compte fait maintenant, je me sens très à l'aise et puis ça me plaît. Je prends ça avec intérêt quand même.

BàO : Encore un mot sur « tes chaudières » !

André : Il y a les bibelots... Et l'hiver la chaudière ! ! Mi-octobre, on est encore au fuel mais l'hiver c'est au bois. D'ailleurs j'ai déjà commencé à ranger mon petit hangar derrière, rempli de bois. La chaudière est ramonée et toute prête à mettre en route. L'été on marche avec la chaudière au fuel. L'hiver, je la remets en route que pour nettoyer la grosse chaudière à bois. En principe, je la nettoie le matin de bonne heure. Je la nettoie deux fois par semaine. J'aime mieux parce que avec les pointes et tout, ça fait des boulets qui se soudent. A cause des palettes que je mets dans la journée. Je fais ça deux fois par semaine. Ça m'en fait moins à enlever, c'est plus facile. Le soir je mets du gros, du chêne. Ça tient toute la nuit. Le soir, mettons vers huit heures, j'attends que la braise soit un peu descendue, et je mets du chêne. Je mets mon chêne en long, en travers... Je le laisse un peu prendre et après, je coupe tous mes tirages : la trappe du bas est fermée et la trappe de la porte, juste ce qu'il faut pour que ça s'étouffe pas... et le matin à cinq heures,

tu peux y aller, je suis tranquille. J'ai plus qu'à remettre de la palette ! Mes deux brouettes sont pleines : une dehors, bâchée, l'autre à l'intérieur.

Février 2002 BàO 129

Fédérico Toranzos, compagnon de la communauté de Naintré-Châtellerault.

BàO : Salut Fédérico ! Un compagnon venu d'Argentine ! Je t'ai surpris en plein boulot de tri et de rangement après un déménagement (un « complet » comme on dit à Emmaüs)... Nous sommes maintenant dans la cuisine de la ferme de Nonnes et comme tu n'avais pas encore déjeuné, on va tout faire ensemble : questions et café pour moi, et pour toi, réponses et poulet-nouilles ! Parle-nous de toi !

Fédérico : Mon nom est Federico Toranzos, nom originaire de la Cantabria espagnole. Il faut savoir qu'en Argentine, les origines sont diverses. Seulement dans ma famille, depuis mes arrière arrière grands parents, il y a des irlandais, allemands, aborigènes, et anciens colons espagnols... peut-être même aussi des juifs.

BàO : Et toi précisément ?

Fédérico : Je suis né à Buenos Aires en 1970, j'ai 31 ans. Mes parents toujours là-bas, et un frère et une soeur. Mon père a commencé à travailler dès ses 13 ans afin de s'enfuir de la misère de province, il avait l'esprit de la capitale. Puis, il a travaillé pour l'Etat. Dans ce moment c'était un honneur, et aussi un bon salaire. J'ai vécu jusqu'à 27 ans en Argentine dans une famille de classe moyenne.

BàO : Je croyais qu'en Amérique du Sud, il n'y avait pas de classe moyenne mais des très riches et des très pauvres !

Fédérico : En Argentine la classe moyenne commença à disparaître dès l'implantation d'une politique néolibérale, depuis 1986/87, peut-être avant. Les différents intérêts économiques et ambitions politiques ont fait du travailleur un exploité, en le payant de moins en moins et en faisant de l'argent national le but et moyen de corruption. Cette classe ouvrière a été sucée petit à petit.

BàO : Et qu'est-ce qui t'a fait quitter ton pays ? Raisons économiques, p o l i t i q u e s ou personnelles ?

Fédérico : C'est la réalisation d'un « rêve de petit ». Pour des raisons parentales tout petits on voyageait. Le boulot de mon père, faisait qu'il partait d'un bout à l'autre de l'Argentine. Le voyage, c'est quelque chose de familial. Ça a commencé quand mon père est venu à Buenos Aires de 1000 kms, et ça a continué... Les trois enfants nous sommes tous dispersés actuellement, ça continue... C'est ma drogue de voyager ! En partant de l'Argentine, mon rêve c'était d'arriver en Iran, Afghanistan et Pakistan, en traversant l'Afrique.

BàO : A l'âge que tu avais en partant, tu avais déjà fait des études je suppose ?

Federico : J'avais commencé l'université de biologie après un BTS en chimie. J'ai travaillé dans un labo de recherche, section antibactériens, pendant cinq riches et longues années. Et puis j'ai eu envie de partir !

BàO : Direct pour la France ?

Fédérico : Non, je suis parti d'abord pour l'Afrique. Je voulais faire quelque chose comme ici, mais en Afrique. Mais mon départ était anarchique, sans préparation, sans savoir où et comment j'arrivais. En fait, je suis parti pour le Cap Vert et comme je n'aime pas le style touriste en hôtel, je me suis mis à habiter dans une favella avec quelques ghanéens à Mindelo. J'étais le seul blanc, bien visible parmi les noirs !

BàO : Ce n'était qu'une première étape !

Federico : J'ai très mal vécu cette expérience car la personne avec qui je partageais l'appartement, m'a utilisé pour l'argent. J'ai donc quitté : je ne trouvais aucune productivité en restant... J'avais trouvé un pasteur argentin évangéliste, que j'accompagnais dans les villages : c'était tragi-comique en même temps... Je n'aime pas le prêche des évangélistes !

BàO : D'où une deuxième étape...

Fédérico : Il fallait que je sorte de là bas, du Cap Vert. Un ami de mon père habitait aux Canaries, je suis parti à Ténérife, juste avant Noël, j'avais vraiment la nostalgie. Il fallait que je retrouve des gens avec qui échanger. Une amie à moi de Buenos Aires étant à Barcelone, j'y suis parti. Puis descendu jusqu'au Maroc, l'est marocain, la frontière algérienne jusqu'au désert du sud. Je voulais tenter l'expérience de traverser le désert en passant par la Mauritanie mais pour obtenir un visa il fallait revenir en Espagne, ce que j'ai fait. Madrid, une ville qui m'a fasciné et je suis reparti au Maroc par l'Ouest. Vers le Sahara espagnol, j'ai fait du stop avec un Français, Sylvain, pour traverser le désert. A Nouakchot, en Mauritanie, on s'est fait piquer nos chèques de voyage. Par l'ambassade espagnole, et avec american express je me suis fait à peu près rembourser. Mais mon ami Sylvain lui n'a rien pu récupérer. Donc je lui ai proposé avec mon argent de lui payer le billet d'avion. En fait il m'a proposé de me loger en France un mois ou deux et de chercher du travail pour me « r e f a i r e » financièrement !

BàO : La France, nous y sommes !

Fédérico : C'est vrai : la France, que je considère toujours comme un lieu de passage ! A Limoges, la famille de Sylvain m'a reçu comme un fils. J'étais fort ému de tout ça car je ne parlais pas français sauf merci et au-revoir.

BàO : Et ta « galère » française a commencé !

Fédérico : C'était d'abord faire la route dans le midi en essayant de trouver un boulot. De Cannes jusqu'à Perpignan, j'ai fait toute la côte. Un mois dans un foyer à Perpignan, c'était mauvais et difficile pour moi. Vraiment à me rendre fou. Viré à 8h du matin, retour à 18h. A 21h fermé. Le foyer à 4kms de la ville, il fallait toujours marcher. Pas de bonnes relations, pas d'amitié. Je ne savais pas vraiment quoi faire. Ma seule référence c'était la Boutique Solidarité Emmaüs. Après les 400 francs que je possédais, quoi faire ? Un copain m'a parlé de Châtelleraut, de la communauté Emmaüs, et que c'était la meilleure communauté de France ! Il avait pourtant eu beaucoup de problèmes avec Bruno ! Comme il m'avait expliqué, j'avais imaginé que c'était une communauté hippie ! Il fallait que j'essaye... La Boutique Solidarité me disait : « Il ne faut pas aller car vous êtes sans papiers ». Je n'avais pas vraiment trouvé de soutien psychologique de leur part. Ils me disaient de rentrer chez moi en quelque sorte. Pour moi, il y a une différence entre un migrant qui veut sortir de sa misère de chez soi en venant en Europe et moi pour qui la France c'est d'abord une base pour aller ailleurs. Ce n'est pas pour moi le mythe d'une Europe qui « sauve ».

BàO : Revenons à Emmaüs Naintré !

Fédérico : Mon copain a téléphoné à la communauté, et on lui a répondu qu'il y avait la place. Je suis arrivé à Châtelleraut à une heure et demi du matin, dormi à coté de la gare. Le lendemain, jour de marché, je me suis pointé à l'Office de Tourisme. : trois Emmaüs ! Ils parlaient des trois magasins... Je me suis dit : ça doit être la Ferme, ça correspond a une communauté hippie ! A pied de la gare jusqu'ici, c'est le petit Dominique qui m'a reçu. Coup de fil à Bruno qui a demandé : « Est-ce qu'il est bien ? » Dominique a répondu : « Oui il est bien », c'est à dire, il n'a pas bu !

BàO : Je vois que tu as tout compris !

Fédérico : C'était en juillet. Premier entretien à la Tour. Qu'est-ce que tu penses faire, m'a demandé Bruno ? D'abord je pensais rester 6 mois, et après ça m'a plu. J'ai fait tous les boulots d'Emmaüs, sauf la ferraille et l'électro-ménager. J'ai le permis.

BàO : Par rapport à tes papiers, tu as fait des démarches ?

Fédérico : Pas vraiment. Je suis trop pris ici... Je suis touriste privilégié !

BàO : Ce qui veut dire que tu es reconduit à la frontière si problème !

Fédérico : Heureusement ou malheureusement, je suis blanc, avec un accent qui ne vient pas franchement de l'Est ! Si j'étais noir ou chinois avec une tête de russe, ce serait différent...

BàO : Trois ou quatre années d'Emmaüs, tu en dis quoi aujourd'hui ?

Fédérico : Je trouve qu'ici en France, il y a une banalisation de la misère. C'est plutôt une misère humaine qu'une misère économique. Quand on est malade, on est presque mort. Si on fait le misérable, on devient misérable. Ici en France, il y a beaucoup de soutiens financiers, il y a beaucoup d'aides possibles. Je le sais car j'appartiens ici depuis trois ans à la commission solidarité et je vois qu'il y a des aides.

BàO : C'est vrai qu'en comparaison avec ton pays, c'est bien différent...

Fédérico : En Argentine, on ne peut rien demander. Mes parents, s'ils n'ont pas l'argent pour payer l'assurance de la voiture, ils vendent la voiture... Si on ne peut pas payer les crédits, on vend... On vit avec l'argent qu'on a, pas avec l'argent qu'on aura. Il y a un abus en France de la part de certains demandeurs. Peut on changer ça ?

BàO : Tu ne penses pas que c'est juste de redistribuer les richesses d'un pays ?

Fédérico : Redistribution des richesses ? Je suis pour mais pas l'abus... on devient assisté. Qu'il y ait des aides je suis pour, c'est super, mais pas l'abus. L'abus fait qu'on devient assisté. C'est ça que je déteste. Pour avoir quelque chose, il faut se bouger le cul ! Ah il me manque ça, il me manque l'autre ! Emmaüs reproduit parfois cela, je pense que oui. La lutte que je veux mener avec d'autres c'est de dire : il faut que tu fasses cela, il faut que tu apprennes à faire ça ! Un jour tu seras tout seul, comment tu feras ? Il faut faire l'effort minimum pour avancer. Moi je suis très exigeant. On est ici pour s'en sortir, pas pour être assisté. A mon avis c'est un point faible d'Emmaüs, de ne pas être assez exigeant.

BàO : Personnellement, tu t'y retrouves quand même ?

Fédérico : Je fais des choses voulues par moi. Oui, je m'y retrouve. C'est clair. Mais après, il y a un manque d'intimité. Je voudrais aussi insister sur la possibilité d'un développement personnel. Arts, artisanat, éducation. Je crois que cela pourrait devenir d'une façon très forte une « réassurance » de la personne ; qu'il se sente fier d'avoir fait, de pouvoir montrer et vendre ses oeuvres ou travail, ce serait la réalisation du compagnon ou compagne de se dire : c'est moi qui ai fait cela et en plus ça plaît.

BàO : Je sais que les responsables d'ici ont fait des choix prioritaires pour l'accueil d'étrangers, qu'en penses-tu ? Toute la communauté est-elle d'accord avec cette orientation !

Fédérico : D'un côté on est obligé d'accompagner Bruno et Hélène dans leur décision, mais ce serait moins chiant si on décidait de les accompagner. Je trouve qu'il y a un équilibre à garder dans une communauté, et actuellement on est à la limite de cet équilibre. Il y a des gars avec qui on ne peut pas vraiment compter pour

le travail. Ils doivent comprendre qu'il faut s'adapter là où on est. Je trouve qu'à partir du moment où je suis en France je dois m'adapter aux normes françaises, que ça me plaise ou ça me plaise pas. Aucune personne française n'a dit : « Venez, venez, on va vous accueillir ! » C'est nous qui avons décidé de venir en France suite à des circonstances et X autres raisons mais c'est nous qui avons décidé. Il faut s'adapter, assumer. Je sais que ce n'est pas facile. Moi j'ai décidé de choisir la vie communautaire, malgré les difficultés, c'est moi qui ai décidé. On ne peut exiger de ceux qui nous reçoivent, que ce qui est possible.

BàO : Je souhaite que ce message passe entre tous... Et ton avenir Fédérico ?

Fédérico : Des personnes m'avaient recommandé un livre, « L'Alchimiste » de Paulo Coëelho. C'est une fantaisie ! Il y a le personnage principal Pedro, qui voyage très loin pour rechercher son trésor, et qui le trouve finalement à son point de départ, dans la cour de l'église abandonnée... Moi, mon trésor je l'ai trouvé ici mais maintenant il faut que je sache comment je vais utiliser ce trésor. Il faut que je sache quoi faire avec. C'est en fait ça !

Mon avenir ? Je suis allé en Roumanie à Iasi j'ai visité la communauté, ils m'ont proposé de travailler avec eux : c'est une proposition... Le fait de pouvoir rester en France avec des papiers en règle, cela me permettrait de progresser au niveau intellectuel, et d'abord un bon cours de français à l'université... Je n'en dis pas plus...

BàO : Une dernière question : peux-tu nous dire quelques mots sur ce qui se passe en Argentine ?

Fédérico : J'ai déjà parlé des événements dans le dernier Bouches à Oreilles mais je veux dire deux choses. La première chose que j'ai ressentie c'est la tristesse vis à vis de mon pays, la deuxième c'est une joie personnelle : j'ai trouvé qu'à la communauté ils ont compris qu'il y avait un pays qui s'appelle l'Argentine, que ce pays existait ! Tout le monde a pensé à moi : « Qu'est-ce qui se passe là bas », c'est touchant, même des personnes qui sont indifférentes envers moi. Je sens qu'ici, on n'a pas d'amis, mais on n'a pas non plus d'ennemis. On n'est pas des frères mais comme des frères. De toute façon, ses frères on ne les a pas choisis...

BàO : Un mot sur tes convictions religieuses !

Fédérico : Je suis catholique de naissance, j'ai eu une vis religieuse. Mes parents m'ont offert toutes les libertés dont je rêvais mais maintenant je trouve que dans le christianisme, je ne trouve plus mes repères... Je dis que je crois en Dieu mais c'est de ma manière personnelle, mon Jésus à moi ! Je reconnais Jésus comme mon guide, celui qui m'aide et que j'aide. Faire une formation dans une école coranique, pourquoi pas ?

Novembre-Décembre 2002 BàO 137

Lydie Denimal, compagne de la communauté de Naintré-Châtellerault.

BàO : Il y avait déjà quelque temps que cet interview t'était proposé... Ce n'est pas si fréquent de trouver une compagne qui a fait le choix d'Emmaüs... pour la deuxième fois ! C'est une longue histoire pour toi et je vais essayer de te laisser toute la place possible...

Lydie : Je ne vais pas tout raconter... Ce serait trop long. Je suis originaire de Montpellier... J'ai envie de commencer quand j'ai rencontré Emmaüs, par hasard. En fait j'ai remplacé une amie qui venait au bric à brac, comme bénévole. Ça se passait à Châtellerault.

BàO : Montpellier... Châtellerault, tu cherchais sans doute du travail ?

Lydie : En fait, après le bac, j'ai voulu travailler tout de suite. Mes parents étaient viticulteurs, pas très riches, alors à 19 ans, pas un sou en poche, tu n'aspères qu'à une seule chose, travailler tout de suite. Après cinq ans, j'ai repris une formation pour devenir « Educatrice de jeunes enfants ». Puis pour des raisons personnelles, je suis venue ici, en 1982.

BàO : Et de bénévole à Emmaüs, tu es vite devenue compagne ?

Lydie : Comme je n'avais pas de travail à ce moment là, Dominique et Bruno le responsable, m'ont demandé si je voulais venir vivre à la communauté. Comme j'avais déjà des expériences de vie communautaire et que j'avais une recherche dans ce sens là, je suis venue. De plus, n'ayant pas de famille ici, j'étais ouverte à toute solution. Emmaüs je ne connaissais pas avant... Voilà, c'est le début.

BàO : Le début d'une grande aventure...

Lydie : C'est là que j'ai connu Dominique. Ensemble, on est passé au Peu, où c'était le début d'Emmaüs, époque où j'attendais Sara. Puis à Fontenay, où nous avons pris la responsabilité, plus Dominique que moi, car il y avait Sara et Jérémie qui avait un mois. Lucie est née à Fontenay. Nous avons été en coresponsabilité avec Jean Michel et Sylvie, pendant six mois, puis avec Manfred et Claire... Toutes cohabitations sont difficiles on le sait bien. Qu'on le veuille ou non, les questions de pouvoir sont toujours difficiles à régler.

BàO : On dit qu'à l'UCC par exemple, pour éviter ces soucis, les nouveaux responsables passent beaucoup de temps en stage, avant de se lancer...

Lydie : Je pense qu'il faut pour être responsable un certain détachement par rapport à ce qu'on fait. Est-ce que cela s'appelle du professionnalisme ?

BàO : Peux-tu en dire plus ?

Lydie : Dans Fraternité, la responsabilité s'est souvent confondue avec l'histoire d'un couple ; l'engagement personnel était important. Bruno et Hélène sont encore dans ce type d'engagement. Mon chemin est différent. Il y a 20 ans, j'étais aussi dans un idéal à vivre, à partager. La vie communautaire m'a rabotée pas mal, et m'a appris à remettre beaucoup de choses en question.

BàO : Par exemple ?

Lydie : Je peux dire qu'aujourd'hui, je n'ai pas d'idéal, par exemple. Pas d'idéal formulé en tout cas... Vécu d'une certaine façon... Ma démarche aujourd'hui est très différente. J'essaie juste d'être en vérité par rapport à moi-même. Je ne recherche ni pouvoir ni responsabilités, mais la vie à Emmaüs fait que j'en ai quand même à assumer certaines.

BàO : Comment tu formulerais ce choix ?

Lydie : Je dis toujours : Emmaüs, c'est le lieu où je peux vivre, avec tout ce que je suis. Je me sens bien à la base comme exécutante. Je ne veux rien... c'est un espace de liberté où je ne sens pas les contraintes. Je sens juste mes limites. Emmaüs me permet de mieux vivre mon chemin personnel qui va vers un certain détachement. Avoir un salaire et vivre dans un monde trop matérialiste ne me motive pas. Je préfère vivre à Emmaüs.

BàO : Revenons à ton histoire.

Lydie : Après Fontenay ce furent deux ans à Poitiers... Puis fin d'une période de neuf ans de communauté. J'ai retravaillé comme éducatrice pendant que Dominique faisait ses études d'assistant social. J'ai traversé au bout de cinq ans une période difficile où je n'arrivais plus à concilier santé, travail et vie familiale. J'ai donc arrêté mon travail. Au bout d'un certain temps mon inactivité m'a amenée à me poser des questions de fond : qu'est-ce que je fais de ma vie, qu'est-ce qui donne sens ? Et je suis revenue vers Emmaüs.

BàO : J'ai envie de te dire : malgré tout, malgré le passé ?

Lydie : J'ai toujours des questions existentielles en tête mais malgré tous les conflits qu'on a pu traverser avec les uns et les autres, Emmaüs a toujours été le lieu où intérieurement j'étais en paix. C'est difficile à dire parce que j'ai l'impression d'être loin des valeurs dont on parle à Emmaüs, mais c'est mon chemin... C'est le lieu où je suis en paix. C'est très important. Ma ligne de vie c'est d'être en cohérence. Même si Emmaüs ce n'est pas parfait, il y a quelque chose en moi qui se résout là. Je n'intellectualise pas assez pour pouvoir bien le dire, mais c'est ça !

BàO : Les enfants devenus grands te rendent aussi plus disponible sans doute ?

Lydie : Bien sûr. Sara demande toujours beaucoup à cause de son handicap, mais elle est en internat. Elle est là seulement le week-end. Pour moi, c'est une préoccupation continue... Jérémie, lui est à l'année du bac, c'est pas facile, et Lucie vient d'entrer en seconde. Tous trois en période d'adolescence...

BàO : Vous habitiez à Saint Benoît quand je vous avais rencontré en 95... ,

Lydie : Nous avons ensuite acheté à Payré, et maintenant à Poitiers. Je ne regrette pas, cela m'a rapproché de Naintré et les enfants ont une meilleure indépendance qu'en étant en pleine campagne. Je peux donc venir travailler quatre jours par semaine.

BàO : Ton travail ici ?

Lydie : Je suis préposée surtout au tri de vêtements, je suis aussi au ÇA, à la commission solidarité, et Bruno vient de me demander de prendre en charge les dossiers « sécu » pour seconder Annie Despas, une amie. Je réponds aussi de temps en temps au téléphone. J'aime bien être au tri, je préfère ce travail au côté plus commercial de la communauté. Je travaille avec beaucoup d'étrangères... et je suis très contente. En même temps, cela me fait toucher à ce qui devient une préoccupation communautaire, le nombre important d'étrangers dans la communauté. Je ne sais pas trop ce qui va se passer, ni comment nous allons arriver à gérer cela. Il y a d'un côté l'accueil fait face à une situation de détresse, et puis il y a ce qui se vit au niveau du travail. Les échanges sont difficiles et ce qu'il y a à faire pèse automatiquement plus sur les épaules de quelques uns. Personnellement je touche mes limites.

BàO : C'est un accueil d'un genre nouveau à Emmaüs.

Lydie : Les étrangers arrivent avec des préoccupations bien ciblées et ne connaissent pas du tout Emmaüs. Jusqu'où peut-on aller dans l'accueil pour que les deux groupes (Français et Etrangers) puissent continuer à travailler ensemble, faire fonctionner la communauté et que chacun garde calme et équilibre. Je ne veux pas vivre dans le stress et l'énerverment. Je me défends de cela. Je ne sais pas si les étrangers perçoivent cette tension qui est générée par le fait qu'ils sont très nombreux et que nous sommes tous en recherche d'équilibre.

BàO : Il se fait où le tri des vêtements ?

Lydie : Nous sommes dans le déménagement, et le tri se fait dans un bâtiment tout neuf aux Fougères. Je n'ai pas vraiment de dons d'organisatrice... Heureusement Hélène est là ! J'essaie de m'adapter mais cette période de transition n'est pas très facile.

BàO : Cela me fait penser aux options de la communauté sur le salariat. Tu en penses quoi ?

Lydie : Je respecte complètement le choix des responsables. Je n'ai pas d'idéologie à ce sujet et cela ne me gêne pas de ne pas être salariée. Je m'interroge quand même sur les limites du non salariat qui nous font par exemple aujourd'hui accepter pour ne pas rentrer dans le système du salariat, que la Maison de l'Aube salarie quelqu'un pour nous permettre d'avoir à la communauté un atelier d'arts plastiques. C'est un concours

de circonstances qui a fait que nous en sommes arrivés là mais c'est notre réalité d'aujourd'hui. Je pense quelquefois aussi que pour un accompagnement à long terme avec des personnes en grande difficulté, ce serait peut-être bien de salarier quelqu'un. Je vois trop de situations où l'on passe à côté et ça me fait mal.

BàO : Le modelage, la sculpture, tu as des compétences !

Lydie : Ce n'est pas que j'ai des compétences, j'aime ! Avec Françoise en particulier, nous désirerions aller vers une œuvre collective, à partir de la récup, pourquoi pas ? Aider à développer tout ce qui touche aux capacités de chacun, ça m'intéresse.

BàO : Tu remarques des choses importantes entre Emmaüs il y a vingt ans et aujourd'hui ?

Lydie : Une grande ouverture. On est plus respectueux de l'individu. Plutôt que les faire rentrer dans un moule communautaire, on accepte que les uns et les autres aient des chemins différents. En même temps je trouve que toute la dimension communautaire quelque part se perd, par souci de l'autonomie de chacun, ici ou à l'extérieur. L'arrivée massive d'étrangers est un changement considérable également. Ils ne viennent pas avec les mêmes besoins. Le profil des compagnons change.

BàO : Tu as parlé d'Emmaüs qui donne sens, qui humanise...

Lydie : Je me veux au ras des pâquerettes, sans revendiquer d'être « pauvre », je n'aime pas cette expression. Je souhaite que les gens accueillis soient le mieux possible. Qu'une femme arrivant avec rien puisse se maquiller, c'est important, alors qu'à Emmaüs, on aurait tendance à dire le contraire. Etre à Emmaüs pour une femme ce n'est pas forcément être pauvre, moche et mal habillée ! J'essaie d'être au plus près de chacun, de leurs désirs, au moins avec ceux avec qui je travaille.

BàO : En conclusion ?

Lydie : A Emmaüs, je suis dans une évolution spirituelle, humaine, mais pas idéologique. Aujourd'hui, je suis là, j'y suis bien, j'ai une place.

Août 2003 BàO 144

Françoise et Philippe, compagnons de la communauté de Naintré-Châtellerault.

BàO : Un lundi matin ensoleillé de juillet, nous sommes à Puyrigault, lieu d'habitation de Françoise et Philippe, à moins d'1 km de la Tour de Naintré, QG de la communauté... Françoise, je crois que tu es poitevine d'origine ?

Françoise : Je suis née dans une ferme dans le bocage bressuirais, à La Chapelle Saint Laurent. En 65, j'avais 8 ans, nous avons déménagé à Laubreçais, village de Clessé, Papa s'était embauché comme ouvrier dans une carrière. Ecole publique, des classes de 45 élèves, comme en Afrique... Un gros changement pour moi, passant de la culture paysanne à la culture ouvrière, passant d'un hameau isolé à un village très animé avec beaucoup d'enfants, des petits commerces. Pour moi il y a eu une petite nostalgie de la vie paysanne mais tout le côté social a été une dynamique.

BàO : De bons souvenirs de l'école ?

Françoise : J'ai bien travaillé à l'école, j'étais dans les meilleures élèves... Promise à réussir ! (rires de Françoise)

BàO : La preuve !

Françoise : La preuve c'est que je suis là ! J'ai passé mon bac à Bressuire... Puis une année de travail avant de faire une formation technique par la promotion sociale et embauche en Maison Familiale pour six ans à Secondigny, en Haute Savoie et en Maine et Loire. J'avais 20 ans, monitrice d'élèves de 18 ans !

BàO : Et tu enseignais quoi ?

Françoise : Je faisais plusieurs matières : des maths, de la biologie, du français...

BàO : Et après ces six années ?

Françoise : C'est un peu difficile de refaire l'itinéraire... A un moment donné je savais tout ce que j'avais fait : les dates, les années, et maintenant j'ai oublié !

BàO : Ç« veut certainement dire quelque chose... Faudra demander à un psy !

Françoise : Ça me revient : je suis entrée dans une communauté chrétienne à Angers, la CCF. Permanente deux ans en région parisienne où j'ai fait du secrétariat, de la comptabilité, un peu de cuisine... On recevait des évêques, tra la la... Après j'ai quitté tout ça parce que il fallait s'autofinancer : j'avais des parrains, mais pas très riches... Je n'ai pas manqué, mais c'était rac... C'est là que j'ai vécu avec le moins d'argent, mais c'est là que j'ai vécu avec un réseau relationnel très très riche... Humainement très riche, j'ai encore plein de connaissances même si je ne les ai pas entretenues, j'en entends parler de temps en temps, cela me fait très plaisir.

BàO : Pas facile de se reconverter sans doute...

Françoise : Après la CCF, je suis devenue surveillante de nuit dans un collège, surveillante de cantine, aide ménagère, plein de petits boulots, dans la région parisienne. Enfin, maîtresse de maison dans des SAU (service d'accueil d'urgence), femmes battues, adolescentes, expériences courtes mais intéressantes au niveau

du contact. Enfin, re-formation pour un BTS de conseillère en économie sociale et familiale, sans jamais avoir eu le diplôme... L'anecdote, c'est qu'à l'oral, j'avais parlé du Relais (récupération et revente de textiles, fondé en partie par Emmaüs) et l'examineur m'avait soutenu que la récupération était un domaine très restreint... Je tenais donc un discours qui ne lui plaisait pas... et c'est peut être pour cela que je n'ai pas obtenu mon diplôme !

BàO : Dommage, car ce travail de « conseil en économie familiale » permet souvent à des familles de mieux gérer leur budget, même s'il est limité ! ~ ?

Françoise : Après on rentre plus dans l'intimité des gens... Parler d'argent, c'est un domaine délicat... En faisant un stage dans le Nord, avec des familles au RMI, on regardait quelle était leur consommation alimentaire et on se disait mais tiens, au lieu d'acheter un plat tout fait, est-ce qu'on ne pourrait pas apprendre à faire soi-même ? C'était très valorisant de le faire déjà, et très économique ! De même pour les vêtements, même si c'est moins valable maintenant, vu le prix des vêtements à Emmaüs !

BàO : Revenons à ton parcours...

Françoise : J'ai cherché du travail pendant un an dans les Deux Sèvres, dont un accompagnement de chômeurs longue durée pendant trois mois à Thouars, ce qui m'a fait me confronter au problème de l'alcool... et en fait me brancher sur beaucoup de gens d'Emmaüs, par l'intermédiaire de la Croix d'Or et des Pèlerins de l'Eau Vive. Finalement, voulant remplir ma vie, j'ai fait un stage à Mauléon, prévu pour trois semaines... et je suis restée à Emmaüs !

BàO : Voilà donc le parcours de Françoise jusqu'à Emmaüs ! A ton tour Philippe !

Philippe : Moi je suis né en 1963 à Brain sur Longuenée dans la Maine et Loire. A deux ans, déménagement en ville à Angers en HLM. Avant dernier d'une famille de sept enfants. L'histoire a fait que je reste en lien avec la moitié de la famille.

Françoise : Moi je suis la deuxième d'une famille de sept enfants et on se voit toujours.

Philippe : Mon père était maçon et ma mère au foyer. L'école, normale... J'étais bon élève mais je n'aimais pas l'école. Dès que j'ai eu seize ans, pendant mon année de seconde, j'ai cherché du boulot. Apprenti mécanicien pendant un mois mais le patron était con et j'ai arrêté... Mon père m'a pris alors comme apprenti maçon ! Et faut surtout pas faire ça !!! J'ai eu la pratique du CAP, devancé l'appel et parti à l'armée. Un an plus 45 jours de « bon soldat » ! Puis de l'intérim, Thomson à Angers, de la maçonnerie et c'est là que les problèmes ont commencé... Bâtiment... alcool... Plus de pognon, je suis parti sur la route...

BàO : La route à 20 ans !

Philippe : De 83 à 86... et je suis rentré à Emmaüs !

BàO : Un mot sur ces trois ans ?

Philippe : J'ai eu la chance de tomber sur un routard, un vrai, qui crachait le feu, un saltimbanque... On n'a manqué de rien sur la route pendant ces trois ans. Lui crachait le feu, moi je portais le chapeau, je l'enchaînais...

BàO : Tu étais un peu intermittent du spectacle !!!

Philippe : Voilà, mais pas déclaré ! On faisait les festivals, festival de l'impossible à Troyes, Aubigny en Vendée, toutes les fêtes du Moyen Age. Quand ça marchait bien, on logeait à l'hôtel, autrement dans les squatts... Et toujours la picole.

BàO : Et quel a été le déclic pour t'en sortir ?

Philippe : Mon père est décédé en 86. Mes frères et sœurs ont fait une recherche dans l'intérêt des familles et les flics m'ont contrôlé un jour : t'es recherché, qu'est-ce que t'as fait ? Cuisiné pendant deux heures... jusqu'à l'arrivée du fax qui disait que mon père était décédé ! Il me fallait une adresse pour les histoires d'héritage. Etant à La Roche sur Yon, je suis rentré à Emmaüs, aux Essarts pour un mois, et j'y suis resté deux ans et demi, entrecoupé de mises au vert à cause de l'alcool. En fait j'ai fait toutes les communautés de Fraternité, au moins comme passager, et toujours la même chose, partir, revenir. En fait j'avais pas envie d'arrêter de boire. Et j'étais connu comme le loup blanc. Tiens Philippe, j'achète un cubi... Enfin, après un passage à la communauté de Rochefort, j'ai été envoyé en punition à Naintré pour un mois, et j'y suis encore ! C'était en décembre 93.

BàO : Et c'est ici que tu as arrêté de boire ?

Philippe : J'ai fait une cure au C.A.L.M.E. près de La Rochelle. Depuis 94, je suis abstinent : plus une goutte d'alcool !

BàO : Et c'est là que vos routes vont se croiser !

Françoise : En 96, de Mauléon, je devais faire trois semaines à Saintes, dont je garde un bon souvenir... et trois semaines à Naintré, où je suis toujours... C'est comme ça qu'on s'est retrouvés avec Philippe. On se voyait aux fêtes de Fraternité mais comme il buvait, il ne m'intéressait pas... Et puis on s'est marié le 5 juillet 97, il y a exactement 6 ans...

BàO : Je me souviens de cet événement mémorable... Passons à votre implication dans la communauté...

Françoise : Je suis venue d'abord ici parce que c'était une communauté plus petite que celle de Mauléon, plus familiale. Deux lieux : la Tour et la Ferme, où j'ai habité d'abord, toute seule puis avec Philippe. Puis on a pas mal déménagé, un an dans une maison de Naintré, puis Les Fougères, et ici à Puyrigault, où ont habité Françoise et Jean Louis, maintenant au Burkina. Au plan travail, j'ai beaucoup travaillé dans les

vêtements au début, ça me plaisait bien et après l'arrivée de Lydie, j'ai pris les livres. J'y passe moins de temps que les vêtements, je fais donc un peu d'administratif, du secrétariat, axé sur la communication, des tracts et affiches - en lien avec la commission communication - , des convocations des comptes-rendus, liens avec les journaux quand on fait des braderies...

BàO : Il y a aussi les structures Fraternité.

Françoise : Je suis au CA de la Maison de l'Aube et au Bureau un certain temps. Ça m'a beaucoup branchée du fait que j'étais avant en Maison Familiale. Je trouvais qu'il y avait beaucoup de points communs : le vécu comme point de départ pour se former, et la motivation. Pas faire de la théorie pour la théorie. Au départ, avec Philippe, on a participé aux formations par rapport à l'alcool, « alcool et dépendance ». Puis les formations « développement personnel ».

Philippe : Et aussi les « Semaines Passion » avec les voyages, la haute montagne avec François, l'escalade...

BàO : La MdA passe un cap difficile actuellement. Qu'en dis-tu ?

Françoise : En tant que CA, on n'a plus beaucoup de pouvoir, ça ne dépend plus trop de nous, sauf l'idée de défendre la formation du compagnon, ce qui me paraît important.

Philippe : Avec Françoise on va aussi aux rencontres régionales depuis quelques années et alternativement au CA de Fraternité, au Collège de Compagnons.

BàO : Le fait de cumuler ces postes ne vous pose pas question ? Difficile de motiver d'autres compagnons ?

Philippe : C'est pas que c'est difficile, c'est que tu peux pas les motiver !

Françoise : On mobilise moins de monde actuellement, je ne sais pas pourquoi. C'est par période. A un moment donné, on était les seuls à pouvoir partir sur l'extérieur. Ça bouge un peu plus actuellement. Des gens investis dans la communauté, il y en a... le problème c'est qu'ils ne veulent pas aller à l'extérieur ! Le lien avec le mouvement, chez nous, est assez difficile à vivre.

BàO : Il y a eu l'épisode des statuts que vous n'avez pas votés !

Françoise : Ça portait sur la place des compagnons dans le CA de la communauté. En fait c'est possible dans la mesure où ils ne sont pas majoritaires et qu'ils ne dépassent pas un certain revenu.

Philippe : C'est la période où les compagnons ont dit : on a droit à la parole et on la prend.

BàO : Et toi Philippe, le boulot à la communauté ?

Philippe : Je suis arrivé alcoolique ! D'abord ripeur, je n'avais pas le permis. M'étant fait soigner en mai 94, en octobre j'avais le permis ! Puis chauffeur jusqu'en 2000. C'est l'époque où Roland le comptable est parti, et François le président a suggéré de mettre un compagnon pour faire la saisie. On me l'a proposé. J'ai fait une formation de comptabilité au Greta, une journée par semaine pendant quatre mois et je fais la saisie, distribution du pécule, je mets l'argent à la banque... En plus, une fois par semaine, je répare les ordinateurs et les téléphones avec un ami. En plus des réunions Fraternité dont on a parlé, je suis pris un week-end tous les trois mois à Paris pour une réunion Vie Libre. J'en suis le délégué régional pour le Poitou-Charentes-Limousin.

BàO : Il y a une section locale dynamique ?

Philippe : Ça fonctionne bien, on y participe tous les deux. C'est bien pour s'intégrer dans le milieu local. Beaucoup de gens de Vie Libre viennent aussi à Emmaüs. On passe aussi le nouvel an avec eux.

BàO : Nous changeons de sujet... Vous avez certainement des choses à dire sur l'évolution de la communauté, ses relations avec Fraternité, sa politique d'accueil... Toi Philippe, tu as écrit déjà des choses qui sont passées dans le BàO...

Philippe : Le changement, c'est l'accueil des sans papiers, non francophones. Le nombre a déstabilisé la communauté telle qu'on la connaissait.

Françoise : On a vécu une crise qui a duré un an ou deux. On a découvert toutes les implications dues à cet accueil, l'apprentissage du français nécessaire pour tous, la découverte de la vie communautaire pour eux, pour nous la découverte d'autres cultures. Et pour nous, comment garder l'essentiel de la communauté malgré les changements. Ça s'est traduit par des logements à l'extérieur, des temps de travail modulables, en fonction de la santé, des rendez-vous, des démarches, des cours de français, des enfants. On a été bousculés mais comme la volonté c'était que ça marche, les adaptations se sont faites. Même s'il y avait des réticences, des formes agressives parfois, on a décidé, on veut que ça marche et ça a marché ! Je me rends compte qu'on a toujours des ressources personnelles et collectives pour dépasser nos limites.

BàO : Je pense qu'il faut souligner ce que vous dites-la : résoudre ainsi cet « affrontement » entre un groupe communautaire classique, habitué à son rythme de vie, et un groupe aussi nombreux d'étrangers aux motivations différentes, c'est le signe d'une vraie capacité d'adaptation pour rester fidèles aux intuitions Emmaüs... J'ai compris aussi que Bruno tirait la charrette, peut-être trop en avance sur l'ensemble ?

Françoise : On a demandé à Bruno de décider collectivement pour savoir si on en avait la force, les moyens... et au bout d'un certain temps, cela ne posait plus problème : on savait comment faire pour les démarches, le suivi des dossiers, l'ofpra etc... Devant une demande actuellement, on sait mieux à quoi s'attendre. Il fallait aussi compenser les absences de Bruno et donc ce qu'il laissait.

BàO : Vous arrivez à tous vous rencontrer de temps en temps ?

Françoise : C'est un objectif. Il y a la réunion du lundi, avec pas mal d'absents... le samedi soir qui était traditionnellement un moment de rencontre générale, ne l'est plus que pour une dizaine, depuis le départ d'Annie

et Guy... nous avons organisé cette année trois soirées grillades dans ce but, en extérieur, ça crée une unité entre nous.

Philippe : Moi je me bats pour retrouver la soirée du samedi, à la Tour ou aux Fougères. On y était samedi dernier. Une fois par mois, on irait déranger les autres pour les anniversaires, la Ferme, les Fougères, la Tour, chacun son tour. Emmaüs Châtellerauld, c'est pas trois communautés !

Françoise : Le fait aussi d'être 45 à travailler et pas 25, amène à ne pas voir tout le monde dans la semaine. Il faut d'autres occasions.

Philippe : On s'est rendu compte aussi que chez les étrangers, même s'ils sont là pour des raisons de papiers, ils ont les mêmes problèmes que nous, l'alcool en particulier... C'est pareil ! Pour eux au départ, le but n'est pas de s'intégrer dans Emmaüs.

Françoise : Je tiens à dire aussi que maintenant, cet accueil est très important pour nous, que cela est une ouverture. Si les étrangers partaient, on serait mal ! On a créé des liens.

BàO : Bruno a dit un jour que son objectif c'était que la communauté de Naintré ne soit plus celle de Bruno et Hélène ! Ça avance ou pas ?

Philippe : Ils peuvent partir en vacances, il y a des référents dans chaque lieu de travail... sans pour cela les appeler adjoints. Il n'y a pas de raison que ça ne fonctionne pas.

BàO : Françoise, toujours artiste !

Françoise : Je participe aux ateliers créatifs, poterie, modelage, travail avec la récup... Par exemple la porte qui a été exposée au Toit du Monde.

Philippe : Moi mon passe temps, c'est l'informatique... Mais le plus important pour moi c'est de dire qu'à Naintré, je me suis arrêté de boire, j'ai passé le permis, je me suis marié... Je veux dire aussi que j'ai retrouvé 15 ans après mon copain routard cracheur de feu. Il est marié, il a arrêté l'alcool... Il est dans les Deux Sèvres.

Françoise : Formidable comme des destins se croisent et se recroisent... On aurait même des projets en commun...

BàO : Vous deux, bel exemple d'insertion et de stabilisation dans Emmaüs !

Françoise : T'as tout compris !

Juin-Juillet 2004 BàO 152

Jean Claude Chauveau, compagnon de la communauté de Naintré-Châtellerauld.

BàO : Un lundi de mai : 10h... lendemain d'un week-end de braderie : « Salut les compagnons, vous avez l'air bien fatigués ! J'arrive comme prévu, pour l'interview de quelqu'un de la communauté ! Bruno vous a dit quelque chose ?

Deux compagnons buvant un café : Non, non, il a dû oublier... Avec tout ce qu'il avait à penser ces jours ! Maintenant il est parti...

BàO : Ah bon ! Comment je fais alors ? Je vais essayer de le joindre...

Jean Claude : Te fatigue pas, c'était pour rigoler, c'est moi qui dois être interviewé !

BàO : Sacré farceur ! Monsieur Jean Claude Chauveau je présume ?

Jean Claude : Exactement !

BàO : C'est parti pour une heure ! Par quoi tu commences ?

Jean Claude : Je viens de Caen en Normandie. Né le 21 juillet 1952... Je suis de la DDASS... Dès ma naissance j'ai été mis en nourrice : pour moi c'est mes vrais parents. Ils m'ont élevé jusqu'à 18 ans comme leur fils.

BàO : Tu as de bons souvenirs de cette famille !

Jean Claude : Ah oui ! Pour moi c'est ma famille. Malheureusement ils sont décédés tous les deux. Après je suis parti à l'armée et j'ai commencé à faire un peu de conneries... J'étais à Evreux à l'armée de l'air. Le service normal. J'ai déserté au moment où ma mère est morte... Quand j'ai reçu le télégramme, j'ai été convoqué chez le colonel. Il m'a dit : « Comme c'est pas ta vraie mère, t'as pas le droit à 3 jours, t'as droit qu'à 1 journée ! » J'ai fait celui qui était d'accord. Je suis parti pour 1 journée et je suis revenu 6 mois après !

BàO : De ton plein gré ?

Jean Claude : Non, non, entre deux gendarmes ! Un jour, ils m'ont chopé à un contrôle de papiers... Quand j'ai eu fini, je suis retourné à Caen et j'ai fait un peu la zone. C'est là que j'ai rencontré un gars qui sortait de prison, qu'en avait ras le bol, et on est partis tous les deux. On s'est retrouvé à Emmaüs. C'est comme ça que j'ai commencé.

BàO : Revenons sur ta jeunesse : tu avais un métier, une formation ?

Jean Claude : Comme je faisais rien à l'école, j'avais commencé un apprentissage de peintre décorateur, à 14 ans. Après, la DDASS m'a mis dans une ferme... Tout ça m'intéressait pas de trop...

BàO : Comment tu expliques cela ?

Jean Claude : Je comprends pas très bien parce que j'ai été bien élevé. Une famille où on était tous comme frères et sœurs. En fait ma vraie famille, je ne la connaissais pas. Je l'ai connue que bien plus tard, grâce à une amie de la communauté d'ici, Annie Despas. On a fait des recherches, j'ai retrouvé mes frères et sœurs. Mais depuis quatre ans, j'ai arrêté tout contact.

BàO : C'est dommage, non !

Jean Claude : Pour une histoire bête ! Je téléphonais presque tous les jours à ma sœur d'une cabine. Pour que ça coûte moins cher, elle m'a fait acheter un portable et m'a dit qu'elle m'appellerait... J'ai acheté le portable, elle m'a jamais appelé ! La colère m'a pris et j'ai arrêté tout contact.

BàO : Et tes vrais parents ?

Jean Claude : Je les ai jamais revus. Ils sont décédés.

BàO : Nous en étions à ta première communauté Emmaüs. Tu avais 23 ans à peu près, après l'armée.

Jean Claude : On s'est retrouvé à Nîmes pour un grand rassemblement, genre camp de jeunes. C'est une japonaise qui s'en occupait, qui trouvait des communautés pour ceux qui cherchaient. Pour moi, c'était Vitry le François dans la Marne. C'était pas le top, ils ont même fermé la communauté. C'est là que je me suis retrouvé à Poitiers, à la Varenne. Yves était pas encore marié, y'avait aussi Michel Poirier.

BàO : Combien de compagnons à l'époque ?

Jean Claude : Peut-être une quinzaine ! Je faisais tous les boulots : ripeur, cuisine.

BàO : Quels souvenirs en particulier ?

Jean Claude : C'était pas du tout pareil que maintenant. A cette époque là, pas de machine à laver pour les compagnons. C'étaient des amies qui nous lavaient le linge. Pour les chambres, on était soit à deux, soit à trois. Au réfectoire, c'était le responsable qui servait tout le monde, après la prière...

BàO : Et encore ?

Jean Claude : On n'était que des hommes bien sûr, la mixité n'existait pas comme maintenant... Pour le pécule, c'était 5 f ou 10 f par semaine, plus 2 ou 3 paquets de tabac... et les timbres gratuits ! Y'avait aussi que des vieux à l'époque. Avec mon copain, on était les seuls jeunes. .. Pas de télé dans les piaules...

BàO : Tu y es resté longtemps ?

Jean Claude : Je ne sais plus très bien, peut-être deux ans. A ce moment là on faisait souvent du porte à porte : dans un quartier, on faisait toutes les maisons. Et on voyait des grandes affiches : « Engagez-vous, c'est un métier d'avenir ! » Ça nous a pris comme ça avec le copain, on est allé voir Françoise pour lui demander notre pécule pour s'engager dans la Légion Etrangère ! Comme elle était antimilitariste, elle voulait pas nous donner le pécule, Yves était absent... Finalement, elle l'a donné quand même... et j'ai fait cinq ans de Légion Etrangère... Avec les campagnes qui comptent double, ça a fait l'équivalent de 10 ans...

BàO : Et retour à Emmaüs ?

Jean Claude : Entre temps, j'avais connu une femme, je suis resté avec elle pas mal de temps... en fait on s'est séparé parce qu'elle m'a demandé de choisir entre la Légion ou elle ! Comme à la Légion on gagnait beaucoup de pognon et qu'on faisait pas grand chose...

BàO : Tu as parlé de « campagnes » !

Jean Claude : J'ai fait Djibouti au moment de la prise d'otages de gamins en 75, La Réunion, Tahiti, on a failli aller au Zaïre mais c'est les paras qui sont partis sur ordre de Giscard... Finalement j'ai quitté cette femme avec qui j'ai eu une fille qui a maintenant 24 ans... Je l'ai pas revue depuis qu'elle a eu 9 mois... Pas de nouvelles non plus.

BàO : Tu avais du mal à trouver ton chemin...

Jean Claude : Faut dire aussi que j'ai fait deux désertions. Je suis passé au tribunal militaire et j'ai été viré... Qu'est-ce que je fais après la Légion ? Je suis revenu à Emmaüs de Poitiers, cette fois à la Matauderie.

BàO : C'était toujours Yves ?

Jean Claude : Je suis arrivé dans la cour... Yves traversait, on s'est regardé. .. Il a dit « Ah Chauveau !!! » Y'avait pas de place à Poitiers mais à Châtellerault. C'est comme ça que je suis arrivé à Naintré. Pendant six ans à peu près je suis parti, je suis revenu. J'ai même fait Bogy en Ardèche...

BàO : Un ancien de Bogy ! Avec Aimé, le premier responsable ?

Jean Claude : Oui, c'était même à Satillieu là où ça a pris feu, avant Bogy. Avec logement en caravanes entre temps.

BàO : Quels souvenirs de là-bas ?

Jean Claude : C'était un peu paumé... Et puis je travaillais en restauration à partir de mai-juin et je faisais la saison dans un village de 500 habitants, La Louvaie près de Satillieu, qui était un lieu de pèlerinage l'été, comme un petit Lourdes : j'ai commencé par faire de la peinture, puis la plonge. Et la communauté me reprenait après la saison. Un autre souvenir c'est qu'avec Aimé, on est parti à cinq en Yougoslavie au tout début de la guerre. On était allé à Medjugorje, là où il y a eu des apparitions. C'est au retour qu'Aimé est parti... Plus de responsable, c'était un peu la merde, alors j'ai fait mon sac et je suis parti !

BàO : Et tu es revenu à Naintré ?

Jean Claude : Exactement ! Après j'ai fait un séjour à Boësset, (une maison gérée par des personnes handicapés de la Cité des Cloches), avec Fanette. J'y suis resté 3 ans, j'y ai connu Evelyne, j'ai même trouvé du boulot à Bressuire

à la découpe de dindes, à Gelavi... Comme ça a posé des problèmes, je suis parti habiter Argenton Château avec Evelyne. Ça a duré 10 ans... des boulots divers, société de fabrication de caisses, travail aux pommes... Finalement, plus de boulot, de l'eau dans le gaz avec Evelyne, je suis reparti, en passant quelques jours à Emmaüs de Thouars et retour ici à Naintré pour de bon !

BàO : Pour de bon ?

Jean Claude : Maintenant à 52 ans, c'est bon.

BàO : Tu t'y retrouves bien finalement à Emmaüs !

Jean Claude : Oui et non ! Quand on a connu Bruno autrefois, c'est plus le même Bruno... Il était plus strict avant que maintenant ! Maintenant il est plus cool !

BàO : Ça bouge pourtant beaucoup à Naintré, avec les demandeurs d'asile et toute les nationalités présentes. Tu en penses quoi ?

Jean Claude : Y'a des jours... Mais bon faut faire avec !

BàO : A entendre ce que tu dis, tu en as fait des aller-retour, entre Emmaüs et l'extérieur, entre différentes communautés ! Apparemment, tu te stabilises ici... Est-ce que ça veut dire que tu as réglé tes soucis ?

Jean Claude : Oui en partie... J'ai eu des gros problèmes avec des produits... et j'ai dû voir d'abord un psy, puis j'ai été en hôpital de jour à Paris un certain temps, grâce à une amie parisienne connue à Châtelleraut.

BàO : Et maintenant ?

Jean Claude : Je vais beaucoup mieux...

BàO : Tu étais à l'AG de Fraternité l'autre jour. Ce sont des réunions qui t'intéressent ?

Jean Claude : C'est bien de s'investir un peu. Au début

quand tu connais pas, c'est pas évident... C'est comme le Collège des Compagnons, j'aime bien ! J'ai été à deux réunions : au Peux et ici à Naintré.

BàO : Et en dehors du boulot ?

Jean Claude : J'aimais bien faire de la peinture, des aquarelles ou à l'huile, mais il y a longtemps... C'est Lydie qui a mon dernier tableau ! Mon autre passion, c'est les animaux. Pas chiens, chats, plutôt reptiles pas ordinaires. J'ai eu un grand aquarium avec une vingtaine de poissons et j'ai tout donné à un copain qui a tout emporté à Poitiers. Je voulais prendre deux poissons, des piranhas, mais Bruno n'a pas voulu ! Moi j'aime bien les animaux un peu particuliers : j'ai eu un iguane à Argenton, de 95 cm ! Ça vit dans un terrarium : tu mets de la terre avec des troncs d'arbre, des grosses branches pour qu'il puisse grimper, de la grosseur de la bestiole, et puis de l'eau et de la salade, des fruits... C'est pas méchant ! C'est herbivore !

BàO : Je ne t'ai pas demandé ce que tu faisais actuellement à la communauté ?

Jean Claude : Le cuivre, je m'occupe des cuivres, je nettoie les objets qu'on trouve. Je te montrerai.

BàO : Tu prends des vacances de temps en temps ?

Jean Claude : Oui, oui, je m'en vais très loin... au Puyrigault chez Philippe et Françoise !!! Quand je prends des vacances, je suis content de partir mais une fois arrivé sur le lieu, ça m'énerve ! En étant au Puyrigault, le jour où ça me prend, je prends mon sac, j'ai 300 mètres à faire et je suis revenu ! A part que cette année, si le prix est raisonnable, je me suis inscrit pour partir en Pologne, avec la Maison de l'Aube. J'espère que ça fera pas comme l'année dernière : je m'étais inscrit pour l'Angleterre et on n'était pas assez nombreux...

BàO : Qu'est-ce qui t'attire en Pologne ?

Jean Claude : Comme ça, pour voir. J'ai déjà fait pas mal de pays, l'Espagne, la Yougoslavie, et tous les pays que j'ai faits pendant l'armée.

BàO : Un dernier mot ?

Jean Claude : J'espère être là pour un bon moment... La retraite, je la sens bien ici...

BàO : Une dernière question ? Tes lapins ?

Jean Claude : Autrement, à mes moments perdus, je m'occupe de mes lapins. J'en ai 11 ou 12 en ce moment. J'en ai eu jusqu'à 30... C'est pour le plaisir.

BàO : C'est la communauté qui les mange ?

Jean Claude : Non, non, j'en vends... J'en ai vendu une dizaine jusqu'à maintenant, je les tue parce que les acheteurs les veulent prêts à manger ! Le premier c'était un peu dur quand même mais maintenant bon... Un coup sur la tête, saigné par l'œil... Y'en a qu'une que je tuerai jamais, elle va mourir de sa belle mort, c'est la mère. C'est la première que j'ai eue, elle était toute petite, elle a vécu avec moi 3 ou 4 mois dans le mobil home... Elle était sur mes genoux... En plus, en faisant des ramassages, on a trouvé des cages à lapins en bon état. Quand je suis pas là, c'est Dédé ou Alain qui s'en occupent...

Mai 2005 BàO 160

Sophia et Roman, compagnons de la communauté de Naintré-Châtelleraut.

En quittant l'Assemblée Générale de la communauté de Naintré, je m'arrête à la Plaine d'Ozon, quartier bien connu de Châtellerauld pour son "internationalisme". Pas besoin de guide pour trouver le 6 rue Lavoisier, j'ai vécu à "la Plaine", comme on dit, pendant 25 ans... avant d'entrer à Emmaüs ! Au rez de chaussée, Sophia et Roman m'attendent, en compagnie de leur fille Maria, dont les cours de seconde sont étalés sur la table... Un thé citron est le bienvenu et j'installe le magnétophone... Des présentations rapides ont été faites à La Tour, en fin d'AG mais reprenons plus en détail... Vous nous venez donc d'Azerbaïdjan ?

Sophia : Nous sommes nés en Azerbaïdjan, mais à cause de la guerre nous avons été obligés de quitter notre pays. Nous sommes donc partis en Russie pendant plusieurs années...

BàO : Combien de temps vous avez vécu en Azerbaïdjan ?

Roman : Nous avons quitté en 1989. J'avais 34 ans et Sophia 26 ans.

BàO : Vous étiez mariés à l'époque ?

Roman : Nous étions mariés et nous avons deux enfants : Maria avait un an et notre fils avait deux mois quand nous avons quitté notre pays !

BàO : Vous aviez un travail avant de venir en Russie ?

Sophia : Mon mari a fait des études supérieures. Il est ingénieur en mécanique.

Roman : Je travaillais dans un garage pour une coopérative agricole.

[Nous avons ensuite parlé des causes de leur départ d'Azerbaïdjan qui faisait partie de l'Union Soviétique avant la perestroïka... des problèmes entre Arméniens et Azéris... des risques de guerre civile... de la province du Karaba peuplée à 90% d'Arméniens, qui recherche son indépendance ou à rejoindre l'Arménie... mais les difficultés de compréhension, à cause du langage, ne permettent pas d'en faire un historique précis... il y aurait trop de risques d'erreurs...]

BàO : Vu de chez nous on entend dire souvent que ce sont des problèmes de religion, entre chrétiens et musulmans, qui mettent le feu aux poudres...

Roman : Non, non, c'est un problème politique...

Sophia : Et ces problèmes politiques font toujours commencer la guerre...

BàO : Vous avez dû partir...

Sophia : Oui, c'était trop dangereux pour notre vie.

BàO : Vous êtes allés en Russie...

Roman : Pendant 14 ans, de 1989 à 2003...

Sophia : Dans une situation très difficile... Quand on demandait l'asile, on nous disait que notre pays était calme et qu'on pouvait rentrer dans notre pays ! Mais la situation ne s'améliorait pas et nous ne pouvions pas rentrer.

BàO : Le travail était possible ?

Roman : Sans papiers, pas le droit de travailler, alors je faisais n'importe quel travail au noir...

BàO : En 2003, vous avez donc décidé de venir en France.

Sophia : Ce sont des souvenirs très difficiles et nous préférons ne pas en parler...

BàO : C'est vous qui décidez bien sûr...

Sophia : En France, c'est Emmaüs qui nous a aidés, qui s'est occupé de nous pour faire les démarches à la préfecture.

BàO : Vous saviez où vous arriveriez en France ?

Roman : Non on ne savait pas... On a d'abord été à l'hôtel, sans travail, et on a trouvé Emmaüs...

BàO : Je m'adresse à Maria qui sert souvent de traductrice... A 17 ans, tu vas au lycée je suppose ?

Maria : Je suis en seconde à Berthelot...

BàO : Tu as donc pu suivre l'école malgré les déménagements. Et à ce que j'entends, tu maîtrises bien le français ?

Maria : Oui, pas de problème...

Sophia : Elle est très contente maintenant, parce qu'elle a trouvé beaucoup d'amis.

BàO : Votre garçon est sans doute au collège ? Mais au fait, comment il s'appelle ?

Sophia : Il s'appelle Guevork ! Il a 16 ans. Il est en troisième à George Sand : les professeurs sont très contents. Il est bon élève.

BàO : Et toi Maria, tu es bon élève ?

Maria : Oui !

Sophia : Ils travaillent beaucoup les enfants !

BàO : Revenons à vous et à Emmaüs ! Vous y allez tous les jours ?

Roman : Moi j'y vais tous les jours... sauf les jours pour étudier le français.

Sophia : Moi je reste deux jours par semaine à la maison. Pour les cours de français, c'est avec Catherine Charrier et Michèle Perrin.

BàO : Des personnes que je connais bien...

Sophia : Nous sommes devenus des amis avec la famille de Michèle, Jean Paul son mari et ses enfants. C'est comme une famille pour nous. C'est pour ça que je peux bien parler le français...

BàO : Combien de fois par semaine ces cours de français ?

Sophia : Trois fois par semaine le matin... Et moi je reste à la maison le mercredi et le samedi.

BàO : Quel travail on vous demande à Emmaüs ?

Roman : Moi c'est l'atelier électricité et électro-ménager...

Sophia : Moi c'est le tri des vêtements.

BàO : Vous avez assisté à l'Assemblée Générale de la communauté. Ce n'est pas trop difficile pour suivre la discussion ?

Sophia : Avant je ne comprenais rien mais maintenant c'est mieux !

BàO : Dans votre pays ou en Russie, est-ce que vous aviez entendu parler d'Emmaüs ?

Roman : Non, il y avait la Croix Rouge seulement... Mais c'est pas comme Emmaüs, c'est autre chose...

Sophia : Quand je suis arrivée ici, je ne connaissais pas ce qu'est Emmaüs. Maintenant je connais, c'est pas difficile à comprendre... En France, les gens donnent des choses à Emmaüs et Emmaüs peut aider. La France est un pays calme... Il y a beaucoup de choses qui sont bien pour les personnes qui ont besoin.

BàO : Vous avez donc pu avoir un logement à la Plaine d'Ozon, un quartier de Châtellerault. Vous y êtes bien ?

Maria : C'est tranquille ! Plus tranquille qu'en Russie !

BàO : Vous connaissez les voisins ?

Sophia : C'est plus moi qui les connais. Je connais des voisins qui ont perdu un enfant. Ils sont très tristes et je parle avec eux. Je vais aussi quelquefois à l'Eglise d'Ozon et je connais des personnes.

BàO : Plus largement, que diriez-vous sur la France ?

Sophia : C'est un pays où on se sent libre ! C'est un pays très calme et j'espère que pour les enfants, ils pourront étudier et faire leur vie ici.

BàO : Et vos papiers ?

Roman : La demande d'asile est en cours. Il y a eu un premier refus par l'Ofpra et c'est maintenant le recours.

BàO : Ils ont dû vous dire que vous pouviez retourner dans votre pays ?

Sophia : Si je retourne dans mon pays, c'est comme si j'étais kamikaze !

Roman : Ce n'est pas possible ! Je ne comprends pas pourquoi l'Ofpra ne prend pas cela en compte... J'espère que le recours sera bon pour nous...

BàO : Actuellement, il y a le débat sur l'Europe en France... Vous êtes intéressé par cela ?

Roman : Moi j'aime bien la politique... Peut-être un jour une Europe unique. Il y a le problème de la Turquie. 15% de ce pays est en Europe, le reste est en Asie, pourquoi vouloir entrer en Europe ?

BàO : La Turquie, c'est un grand débat qui s'engage... Et toi Maria, que dis-tu de la France ?

Maria : Moi j'aime bien la France, au bout de quatre mois, je comprenais le français, c'est super ! Je trouve que le français c'est plus facile à apprendre que l'arménien...

BàO : C'est toujours admirable de voir des personnes qui parlent comme vous plusieurs langues : azéri, arménien, russe, français !

Sophia : Et il y a des choses pareilles dans les traditions de France et d'Azerbaïdjan... C'est difficile à expliquer, mais c'est plus facile de s'adapter en France qu'avec d'autres pays...

BàO : Et votre avenir ?

Sophia : Si nous avons les papiers, nous pensons quitter Emmaüs pour trouver du travail et pouvoir aider les enfants pour les études. Si nous travaillons ailleurs, nous pourrions aussi aider Emmaüs.

Roman : Et il faut quitter pour laisser la place à d'autres personnes qui ont besoin d'Emmaüs.

prends pas pourquoi l'Ofpra ne prend pas cela en compte... J'espère que le recours sera bon pour nous...

BàO : Actuellement, il y a le débat sur l'Europe en France... Vous êtes intéressé par cela ?

Roman : Moi j'aime bien la politique... Peut-être un jour une Europe unique. Il y a le problème de la Turquie. 15% de ce pays est en Europe, le reste est en Asie, pourquoi vouloir entrer en Europe ?

BàO : La Turquie, c'est un grand débat qui s'engage... Et toi Maria, que dis-tu de la France ?

Maria : Moi j'aime bien la France, au bout de quatre mois, je comprenais le français, c'est super ! Je trouve que le français c'est plus facile à apprendre que l'arménien...

BàO : C'est toujours admirable de voir des personnes qui parlent comme vous plusieurs langues : azéri, arménien, russe, français !

Sophia : Et il y a des choses pareilles dans les traditions de France et d'Azerbaïdjan... C'est difficile à expliquer, mais c'est plus facile de s'adapter en France qu'avec d'autres pays...

BàO : Et votre avenir ?

Sophia : Si nous avons les papiers, nous pensons quitter Emmaüs pour trouver du travail et pouvoir aider les enfants pour les études. Si nous travaillons ailleurs, nous pourrions aussi aider Emmaüs.

Roman : Et il faut quitter pour laisser la place à d'autres personnes qui ont besoin d'Emmaüs.

Janvier 2006 BàO 169

Gérard Demoré, compagnon de la communauté de Naintré-Châtellerault.

BàO : Salut Gérard... Gérard Demoré... Nous nous sommes rencontrés pas mal de fois, ici, à Dourdan, aux rencontres Fraternité... Comme on est timides tous les deux, on ne s'est jamais vraiment parlé. Alors bonne occasion aujourd'hui, du fait que le premier compagnon pressenti par Bruno pour cet interview a préféré repousser... Tu nous viens d'où Gérard ?

Gérard : Je suis né à Paris dans le 12ème, en 1954...

BàO : L'année de l'appel de l'abbé Pierre ! Chance ou malchance pour toi, je ne sais pas... !

Gérard : En fait, j'ai pas connu mon père ni ma mère, ils m'ont tout de suite foutu à la Dass. dans un orphelinat, et après, la Dass m'a mis dans une maison d'accueil dans l'Yonne, vers Auxerre.

BàO : Tu en as des souvenirs ?

Gérard : Pas très bons... J'en suis sorti vers 14 ans. Ils m'ont mis au boulot dans une ferme.

BàO : Tu avais quand même été à l'école ?

Gérard : J'y allais mais bon... le mieux où j'ai appris à lire et à écrire, c'est après en prison...

BàO : En prison ?

Gérard : A partir du moment où j'étais en ferme, j'ai fait que des conneries et ça m'a apporté en tout une vingtaine d'années de prison...

BàO : D'un seul coup ?

Gérard : Non, en plusieurs fois. La plus grosse peine que j'ai fait, c'est douze ans.

BàO : Autrement, un an, deux ans ?

Gérard : Oui, des bagatelles... enfin des bagatelles... !

BàO : Dans quels endroits ?

Gérard : Dans l'Yonne, à Orléans, sur Paris...

BàO : Des souvenirs ?

Gérard : On n'était pas trop malheureux. On bossait. Je faisais de la menuiserie. Du coup, j'étais jamais enfermé en cellule, à part le soir.

BàO : Ca te faisait comme un pécule ?

Gérard : Même bien, pour cantiner. Les clopes, le café... tout ce qu'il fallait. Le plus que j'ai souffert, c'est à Fresnes, pendant deux ans. En "transit", c'est catastrophique. Pas d'hygiène, la bouffe faut pas en parler... C'est comme un mouvoir. A trois ou quatre dans 7m², ça finit en baston, tout le temps. Alors qu'en "centrale", c'est comme chez un patron, ou comme là... à part le soir où t'es en cellule.

BàO : Et entre les moments où tu étais en prison, tu faisais quoi ?

Gérard : Oh je travaillais à droite, à gauche... dans n'importe quoi, de l'intérim, du noir, tout ce qui se trouvait. Et puis je retrouvais des copains connus en tôle et on refaisait des conneries...

BàO : Graves, les conneries...

Gérard : Jusqu'à des braquages... mais bon après, je suis sorti de tout ça...

BàO : Quand tu as fait douze ans, ça a dû te faire réfléchir...

Gérard : Ca a fait tilt dans ma tête... J'ai réfléchi tout seul : si je continue mes conneries, je vais continuer là-dedans encore 25 ans... Après je suis venu à Tours. J'ai rencontré une copine. C'est elle qui m'a filé un bon coup de main. J'étais intenable ! On s'est marié... J'ai eu une petite fille. Disons que pendant 10 ans ça a été impeccable, sans conneries... Une vie de famille quoi.

BàO : Tu avais trouvé un boulot ?

Gérard : Oui, chez Soupault, dans le déménagement. J'étais bien... Puis... il y a eu une catastrophe : divorce... Alors, soit je refaisais des conneries, soit... J'ai trouvé du boulot en déplacements... Je me suis mis à boire "ce qu'il fallait" à ce moment là... Ca a duré à peu près deux ans comme ça et j'ai connu Emmaüs à Tours. J'ai été les voir et ils m'ont dit : pas de problème, tu restes...

BàO : Et ta petite ?

Gérard : C'est ma femme qui a eu la garde. Je ne la revois pas. Elle a seize ans maintenant.

BàO : Et toi, toujours à Emmaüs...

Gérard : De temps en temps je fais une échappade pendant un mois, et je reviens.

BàO : Tu connais plusieurs communautés ?

Gérard : Tours, Poitiers et Naintré. Ca fait trois fois que je reviens ici. Je m'y sens bien. Y'a des moments de relâchement où je me mets à boire mais bon...

BàO : Tu te soignes pour ce problème ou tu le gères tout seul ?

Gérard : Heureusement qu'il y a Bruno derrière autrement ça serait la décadence. C'est par moments... Je vais être bien pendant six mois et puis ça va descendre...

BàO : Comment tu expliques ça ?

Gérard : Je ne sais pas... Ca m'énerve, ça me travaille là-dedans et puis... ça pète ! Je m'en vais en ville et puis ça y est, c'est foutu pendant trois ou quatre jours... Après je me dis : merde, j'ai encore fait le con...

BàO : Heureusement tu sais que Bruno ne te laissera pas tomber... Si on parle boulot, je suppose que tu sais tout faire à Emmaüs !

Gérard : A part chauffeur, j'ai tout fait... En ce moment, je suis dans les meubles, à la vente... Je fais aussi de la maçonnerie, il y a toujours des choses à réparer, de l'entretien.

BàO : Et comme je disais au début, tu ne restes pas enfermé ici !

Gérard : Quand on a besoin, on va chercher des meubles un peu partout : Cholet, Nantes, La Roche sur Yon... On aide à la braderie de Poitiers pour mettre les meubles en place... A Poitiers ça carbure sec dans ces moments là ! On se donne des coups de main réciproques, c'est bien.

BàO : C'est le côté sympa d'Emmaüs, c'est ça le vrai Emmaüs...

Gérard : C'est vrai ! J'aime bien aussi aller aux réunions avec d'autres communautés. J'ai fait le premier Salon avec l'abbé Pierre, les cinquante ans à Orléans, Dourdan pour la rencontre nationale des compagnons, avec Esther et Jean Claude. A Tours, j'ai fait des camps de jeunes, ça c'est bien.

BàO : Comment ça se passe un camp de jeunes ?

Gérard : C'était à Vendôme. La communauté avait acheté des toiles de tente, un grand barnum. On avait un camion pour faire des ramasses, et on vendait. Il y avait une trentaine de jeunes avec deux ou trois compagnons comme moi et un responsable. Ca se passait bien, on se marrait bien.

BàO : Tu dis quoi d'Emmaüs en général...

Gérard : Il y a du positif, mais faudrait pas y rester toute sa vie. J'ai essayé de sortir, mais ça a duré un an. J'avais trouvé une copine ici, mais ça a pas marché. Elle picolait, moi je picolais, ça pouvait pas y aller... Moi j'y avais cru à cette expérience...

BàO : C'est donc bien de pouvoir revenir...

Gérard : Voilà... si ça foire, on revient. Maintenant, ça fait trois ans en tout que je suis là.

BàO : Et il y a eu du changement ici depuis quelques années !

Gérard : Il y a beaucoup d'étrangers. Avec eux, je m'entends bien mais la difficulté c'est de se comprendre... Dialoguer avec eux, c'est du sport ! Je pense à Fédérico qui s'occupe d'eux avec la nouvelle association "Pied à terre" : faut qu'il ait les nerfs solides. Le mobilier, ça ça va, mais après faut suivre les gens... En ce moment il y a le problème d'une petite Africaine qui est expulsée... Comment ça va se passer, on ne sait pas.

BàO : Ca aussi c'est Emmaüs ! Et tu es allé à l'étranger ?

Gérard : Oui, j'ai été à Madagascar pendant six semaines, en juillet 2005. Je vais essayer d'y repartir...

BàO : Je me souviens que le Bouches à Oreilles de fin 2005 en a parlé...

Gérard : On a aidé à construire un orphelinat pour des jumeaux, à Fanatenane.

BàO : Pourquoi des jumeaux ?

Gérard : Là-bas, c'est mal vu d'avoir des jumeaux ! Soit ils les vendent, soit ils les tuent... C'est un tabou.

BàO : C'est considéré comme une malédiction !

Gérard : Pendant les six semaines, j'en ai vu arriver, enveloppés dans des couvertures et dans un carton. Ils arrivaient en pirogue au Centre. Ca, ça m'a marqué un bon coup !

BàO : Etre témoin de ce genre de situation, je me doute qu'on ne peut pas oublier...

Gérard : Ils s'occupaient d'une trentaine de gamins, des petits... Tous les soirs donner le biberon etc... Et ils peuvent les garder longtemps. Il y en a une qui avait 16 ans : elle est encore là... A son âge, si elle est lâchée dans la nature, elle est enceinte tout de suite.

BàO : L'association arrive à vivre ?

Gérard : Gérard Bouffet, le président, essaye de faire une école d'agriculture. C'est un Français, originaire de St Benoit près de Poitiers. Il va là-bas plusieurs fois par an. Il y a une directrice sur place...

BàO : Tu as bien aimé Madagascar !

Gérard : C'est un beau pays qu'ils ont là-bas... Et pourtant, ils bouffent que du riz, ils crèvent la dalle, mais ils arrivent à se démerder... Y'a pas beaucoup de Malgaches qui émigrent de leur pays... Pour moi, c'est vraiment une bonne expérience. J'espère continuer dans des trucs comme ça, ça me plaît. Ca évite de gamberger un peu trop... Je pense à autre chose qu'à mes problèmes. Par rapport à eux là-bas, on vit quand même mieux qu'eux, on mange à notre faim, on a un confort qu'ils ont pas, on vit heureux... Par contre le transport, l'avion ça revient cher... Quand t'es là-bas, la vie ça vaut rien, tes clopes, c'est 20 centimes...

BàO : Et en dehors de toutes ces activités, qu'est-ce que tu aimes faire ?

Gérard : La pêche, de temps en temps... Le foot et rugby à la télé...

BàO : Des projets autrement ?

Gérard : Repartir à l'extérieur, ça me vient plus à l'idée... Je risque toujours de replonger. C'est le problème de se retrouver seul dans un appartement. Je me sens mal... J'en ai fait l'expérience. La seule solution qu'il y a, c'est d'aller au bistrot pour voir du monde. Et il y en a beaucoup comme moi, je ne suis pas le seul.

BàO : Ou alors à condition de redémarrer autre chose, trouver une copine...

Gérard : Les copines, j'y crois plus de trop pour l'instant, je suis vacciné ! Ce que je voudrais, c'est m'investir un peu plus dans la communauté. On peut toujours faire des choses mieux. Ici il y a plein de trucs à faire : améliorer les ventes, astiquer les meubles, que ce soit plus présentable... Y'a même des choses qui passent à la benne qui seraient vendables...

BàO : Je reviens au début : tu n'as pas envie de reprendre contact avec ta famille ?

Gérard : Il paraîtrait que j'ai des frères, mais où? J'ai jamais essayé de faire des recherches... sauf une fois pour un frère qui était à Auxerre. Je sortais de prison : il m'a dit qu'il recevait pas des tôleurs... Du coup j'ai tout laissé tomber. Je vois pas trop l'intérêt, je les ai pas connus, comme mes parents, ils sont peut-être vivants, ils sont peut-être morts...

BàO : Une dernière chose à dire ?

Gérard : Que ça continue dans la bonne voie !

BàO : Quel est ton programme ce lundi ?

Gérard : Ce matin c'était repos... Une ou deux heures de réunion cet après-midi, puis on va "gratter" un peu, deux ou trois adresses...

Mai 2007 BàO 179

Emine et Eqrem, compagnons de la communauté de Naintré-Châtellerault.

BàO : Nous sommes aux Fougères, dans un logement de la communauté Emmaüs de Naintré. Au-dessus, un autre logement... autour de nous, des ateliers de travail : tri des vêtements, bennes de ferraille, réparation d'électro-ménager, et aussi des mobil-homes où logent d'autres communautaires, sans oublier l'amie Geneviève. Dans la cour, une bande d'enfants jouent, c'est samedi après-midi, il n'y a pas d'école... Après un jus d'orange copieux servi par Emine, nous nous lançons pour une bonne heure de discussion... mais on va d'abord présenter la famille AJDINI qui nous vient d'Albanie : Emine, 47 ans, Eqrem 55 ans, et les deux garçons Saïd 8 ans et Elis 4 ans... Eqrem, toi le militant, présente-nous l'Albanie en quelques mots !

Eqrem : Albanie, petit pays européen, il y a trois millions cinq cent mille habitants, grande partie de montagnes, petite partie de plaine, où nous habitons. Il y a une bonne température, il y a la mer, des lacs... Il y a une température bien pour l'agriculture mais une politique pas bien pour l'économie !

BàO : On se souvient d'Enver Hodja !

Eqrem : Enver Hodja était un ami très fort de Staline. Comme Staline, c'était un dictateur pendant plus de quarante ans. Il a mis plus de cinq cent mille personnes en prison... Et je ne sais pas exactement mais plus de quinze mille exécutions...

BàO : Un changement a eu lieu à sa mort...

Eqrem : Oui... le mur de Berlin a été cassé... En 1991, un nouveau parti s'est organisé en Albanie, le parti démocratique où moi je suis entré et milité beaucoup. En 1992, on a gagné démocratiquement les élections. Pour cinq ans, mon parti a changé tout le système politique en Albanie. Il a mis l'économie comme en Europe, système capitaliste. Mais en 1997, le parti communiste a organisé une révolution bolchevique et le parti démocratique est tombé. Toute personne militante était attrapée par le gouvernement communiste et mise en prison. La justice a été changée, la police changée, pour mettre une police communiste, agressive con-tre toute personne anticommuniste.

BàO : Et pour toi, comment ça s'est passé ?

Eqrem : Le Parti communiste a changé de nom en Parti socialiste mais ce n'est pas vrai ! Ils ont changé de costume : du costume rouge au costume bleu, mais l'idéologie de la tête c'est l'idéologie communiste. Moi, j'ai été mis une année en prison avec beaucoup "d'activistes" du Parti démocratique. Beaucoup sont morts en prison avec des méthodes cachées du Parti communiste d'avant.

BàO : Pas facile à vivre pour toi Emine !

Emine : Quand Ekrem était en prison, j'étais chez papa avec Saïd, ma maison a été brûlée... C'était pas facile, je n'ai pas vu Eqrem pendant une année. Mon papa a demandé un avocat mais c'était pas facile. Saïd a toujours eu peur... les autres lui di-saient : "Ton papa il est en prison, ton papa il est en prison !". Toujours comme ça... Il pleurait beaucoup. Il a vu la police taper Eqrem à la maison quand ils sont venus le prendre, il avait deux ans et demi... Il criait beaucoup : "Maman, maman..." Moi je disais : "S'il vous plait, laissez..." Et jusqu'à cette année, Saïd il a eu peur, toujours, toujours... A La Rochelle, quand il a été à l'école, il appelait : "Papa, papa". On lui disait : "Non, non, c'est très gentil ici..." Il regarde toujours comme ça et quand il voit la police, il a peur. Cette année, ça va mieux.

Eqrem : L'année passée, le médecin regarde Saïd et questionne moi et Emine : "Pourquoi ton garçon il a peur ?" Moi je lui explique ça et après, il a appelé un psychologue qui a questionné moi, Emine et Saïd. La conclusion,

c'est que ça va passer doucement, doucement. La France c'est un pays démocratique, Saïd a beaucoup de petits copains à l'école... Pour Elis c'est normal, il est né ici...

BàO : Et toi Emine, tu n'as plus peur ?

Emine : C'était une pression psychologique... "Je vais prendre ton garçon..." ou "Ton mari va mourir en prison..." Et les papiers glissés sous la porte de mon papa... L'avocat demandait pour que j'aie voir Eqrem en prison, jamais, jamais c'est possible...

Eqrem : Jamais pour les "activistes" mais pas de problème pour les autres mis en prison pour vol par exemple...

BàO : Eqrem est donc sorti au bout d'un an...

Eqrem : Je suis revenu à la maison. Avec le Parti démocratique, nous avons organisé des protestations, des manifestations... Et j'ai eu des problèmes avec la police secrète. Pas d'uniformes, en civil... Tu passes sur la route pour ton travail... Des policiers en civil regardent s'il n'y a pas quelqu'un et paf, ils t'exécutent avec un pistolet. Aux informations, ils disent que quelqu'un est mort, on ne sait pas qui c'est ! Pour moi c'était très difficile... J'ai pris ma femme qui était "activiste", militante du "forum femmes" du parti démocratique. On a pris Saïd qui était petit et le papa d'Emine nous a aidés pour payer ce voyage très très cher. On a passé la mer dans un petit bateau, avec une mer où il y avait beaucoup de vent, très dangereux, beaucoup de risques de mourir : 4 heures de voyage très difficiles. On est entrés en Italie et le papa d'Emine avait prévu un petit camion boxer qui nous a amenés en France.

BàO : Revenons un peu en arrière... Vous faisiez quoi en Albanie ?

Eqrem : J'habitais un village, j'ai fait des études dans une école d'agronomie. Mon village était à 50 kms de Tirana la capitale d'Albanie.

BàO : Et toi Emine, tu étais du même village ?

Emine : Non, j'étais d'un autre village. Eqrem après son école est venu travailler dans mon village. C'est comme ça que j'ai connu Eqrem.

Eqrem : Dans le village d'Emine, c'étaient des fermes d'Etat aidées par le gouvernement alors que dans mon village, c'étaient des coopératives et là c'est très très difficile, à cause des taxes. Suite à mon école, j'ai eu la chance d'être envoyé dans le village d'Emine...

BàO : Emine, c'est à ton tour de parler...

Emine : Moi j'ai fait aussi une école d'agriculture et j'ai été nommée "brigadier", pour diriger 45 personnes dans une ferme qui faisait du blé, du maïs, du colza. Il y avait des vaches élevées pour la viande et pour le lait.

BàO : Nous revenons donc à votre arrivée en France...

Emine : Clandestins, cachés, on est arrivés jusqu'à La Rochelle dans le camion. On a posé la question à une personne comme ça : où est la Préfecture ? On nous a posé des questions : quel pays ? C'était difficile pour parler et pour comprendre... Au bout de deux jours, on a trouvé une personne Albanaise qui parlait français et elle a expliqué notre histoire.

BàO : On vous a mis dans un foyer ?

Eqrem : Oui, un foyer, j'ai écrit notre histoire pour envoyer à l'Ofpra notre demande de réfugiés politiques. Et surprise : l'Ofpra a répondu : "Vous Monsieur Ajdini, vous connaissez bien la situation politique de l'Albanie, mais vous en dites un peu trop sur vous tout seul!" Réponse négative ! Surprise ! J'avais expliqué mon histoire : prison... frappé... dictature...

BàO : Il y a eu un recours ?

Eqrem : D'abord, on a été de La Rochelle à Toulouse. Pour la commission de recours, l'Ofpra demandait visite médicale, radiographie, pour voir si la visite correspondait à mes paroles... La commission de recours, pas d'accord encore... Négatif ! Asile territorial pas d'accord. Maintenant, il y a la loi Sarkozy... Les enfants vont à l'école, ils sont réguliers, on va gagner un titre de séjour. J'ai aussi des problèmes de santé, un problème de coeur : risque d'infarctus du myocarde. Je l'ai dit à la Préfecture, mais pas de réponse encore. J'attends donc la réponse...

BàO : Emine, raconte-nous cette arrivée en France...

Emine : Nous sommes restés 9 jours à La Rochelle, pas de place pour nous, et ensuite nous sommes allés à Bordeaux deux jours. Pas de place encore. Au retour, on est descendus comme ça à Rochefort. Un vieil homme nous a dit : "C'est Rochefort, pas La Rochelle !" Il nous indiqua le Foyer du Cabestan où nous sommes allés. Pas de place pour vous... toujours comme ça...

BàO : Et toujours avec Saïd !

Emine : Toujours avec Saïd. Il était malade, ses oreilles coulaient et la gorge malade. Après cinq jours dans un hôtel...

Eqrem : ... deux étoiles...

Emine : ... nous sommes allés voir une assistante sociale pour préparer le dossier et nous sommes restés à Rochefort trois mois dans une caravane et comme Saïd était malade, retour à La Rochelle. C'était pendant les demandes perdues à l'Ofpra... Encore Rochefort pendant huit mois et en juillet 2004, on a pris le train. Elis était bébé, il pleurait beaucoup pour boire... Une personne qui était dans le train nous a dit : "Et vous ?" - Nous sommes Albanais... "Vous allez où ?" - Je ne sais pas, comme ça... Et la dame dit : "Il y a Emmaüs ici, vous

descendez à Naintré !” - Et nous on pensait : qu’est-ce que c’est Emmaüs ? Quelqu’un a téléphoné et Bruno et Hélène sont venus...

BàO : Quel soulagement pour vous !

Eqrem : Bruno très très gentil ! Il nous a tous amenés à La Tour... Il nous a donné une chambre, pendant trois mois, et après on est venus ici aux Fougères.

BàO : Et petit à petit vous avez compris ce que c’est Emmaüs !

Emine : Dans notre pays, il n’y a pas de groupe comme ça, pour aider quelqu’un... Saïd va à l’école à Naintré, en CE1... C’est Lydie qui l’emmenait, maintenant il va avec le car... Elis va à la maternelle...

BàO : Je suis sûr qu’ils apprennent le français plus vite que vous !

Emine : Saïd apprend vite, Elis demande toujours en français.

Eqrem : Intéressant que Saïd veut parler un peu l’albanais. Il parle bien le français, la maitresse est très contente, il écoute bien. Elis nous écoute parler tous les deux en albanais. Mais il répond en français...

BàO : Je sais aussi que vous travaillez le français.

Emine : Oui, deux fois par semaine, nous apprenons le français avec Catherine Charrier et Michèle Perrin... Nous les remercions...

BàO : Et bien sûr, vous avez participé au travail de la communauté...

Emine : Pendant trois jours à La Tour, on regardait comme ça les camions... Qu’est-ce que c’est ? Et Eqrem a demandé à travailler... Il a commencé sur un camion, mais à cause de la maladie, il est maintenant toujours à la ferraille aux Fougères.

Eqrem : Je travaille ici, la maison est ici, c’est bien. Je fais le démontage des machines à laver, frigos, gazinières... Je trie la ferraille...

BàO : Et toi Emine ?

Emine : Les premières fois, je regarde les femmes qui travaillent ici, qui amenaient les enfants, et je demande ce que je fais. J’ai repassé un peu... Et j’ai gardé les enfants...

Eqrem : Emine, on l’appelle “Maman Emmaüs” parce qu’elle “porte” bien les enfants et tout le monde est très content pour Emine... Et maintenant les enfants veulent rester ici ! Ils pleurent quand la maman vient les chercher, pour rester ici encore !

BàO : C’est organisé avec Geneviève je crois ?

Emine : Oui, pendant les vacances, on s’occupe des enfants, il y en a beaucoup... maintenant que Elis va à l’école, je travaille au tri des vêtements... Ici aussi comme Eqrem.

BàO : Et pour les papiers, où vous en êtes ?

Eqrem : Toujours attestation provisoire, en attendant la réponse...

BàO : Une question toute autre : votre appartenance religieuse là-bas et votre venue en France ?

Eqrem : En Albanie, il y a trois religions : 65% de musulmans - 500 ans de colonisation turque - 25% d’orthodoxes et 10% de catholiques. Il n’y a pas de problèmes de religions : mon frère est marié avec une femme orthodoxe... Le chef de l’état peut être catholique, orthodoxe ou musulman, pas de problème... Pas de guerre de religion.

BàO : Vous, vous êtes musulmans ?

Eqrem : Nous sommes musulmans... pas de problème ici.

BàO : Quand vous aurez les papiers, qu’est-ce que vous ferez ? Vous quitterez Emmaüs ?

Emine : Nous on voudrait avoir papiers, mais je voudrais rester là, à Emmaüs... Eqrem aussi...

Eqrem : Avec ma maladie, c’est difficile de trouver autre travail. Et si je rentrais en Albanie, pas de médicaments comme il me faut... direct je meurs ! J’ai deux problèmes en Albanie : problème gouvernement, problème santé !

BàO : Vous avez des nouvelles de vos familles qui sont restées là-bas ?

Emine : Des nouvelles de mon papa... Quand nous sommes venus là, la police a attrapé mon papa : “Pourquoi vous avez organisé la fuite ?” Il a été frappé beaucoup beaucoup, mis à l’hôpital, perdu connaissance...

BàO : Vous téléphonez de temps en temps ?

Eqrem : Oui, on peut téléphoner : j’ai deux frères là-bas... Je leur parle un peu avec le portable...

BàO : Et toi Emine ?

Emine : J’ai une soeur et un frère...

BàO : Maintenant que vous avez “deux pays”, souhaitons qu’avec l’Europe, les relations deviennent possibles pour qu’un jour vous puissiez voyager librement de l’un à l’autre...

Juin 2008 BàO 190

Bilal, compagnon de la communauté de Naintré-Châtellerault.

BàO : Bonjour Bilal... Dans le dernier Bouches à Oreilles, Bruno, responsable de la communauté, nous a parlé notamment de l’accueil des sans papiers... C’est une priorité pas toujours facile à assumer pour une

communauté... Pour toi, bien sûr, c'est un moyen de gérer ta situation, et tu vas nous raconter ton histoire... du moins ce que tu as envie de nous raconter...

Bilal : Je m'appelle Bilal Mornodji. J'ai 30 ans...

BàO : Et tu viens du Tchad.

Bilal : Oui. Mon père est du sud et ma mère est du nord. Ce sont deux cultures différentes. Le sud est chrétien et la majorité de ceux qui sont du nord sont musulmans. Pour se marier, ma mère a suivi mon père et s'est convertie au catholicisme. Je suis donc né d'un couple "mixte"... je suis d'origine de Moundou, dans le sud du Tchad, à 700 kms de N'Djamena.

BàO : Tu es d'une grande famille ?

Bilal : Oui, on est nés six. Un des mes frères est mort pendant la guerre de 90, à l'entrée d'Idriss Deby au pouvoir. Il a été tué. J'ai une soeur qui est en Afrique du Sud, il y a bientôt 15 ans. J'ai une soeur ici à Poitiers, mariée à un français, de nationalité française. J'ai une autre soeur qui habite dans la campagne dans les alentours de Moundou. Et moi je suis ici...

BàO : Tes parents ?

Bilal : Mon père, c'était un ancien combattant. Il était cultivateur. Il est mort dans la "guerre" éleveurs/cultivateurs. On a toujours des conflits. Les éleveurs débarquent avec des troupeaux... ils les mettent dans les champs et donc, en défendant le champ, mon père a été tué. C'était en 94 et ma mère est décédée 4 ans plus tard. Je suis donc orphelin.

BàO : Tu as passé ta jeunesse au Tchad !

Bilal : J'ai passé un bac A - bac littéraire ici - et après j'ai pas réussi à intégrer la faculté. J'ai travaillé avec un ancien militaire d'Hissen Habré qui s'appelait Adam Fadoul. Il tenait un magasin d'alimentation et de divers produits. A un moment, il m'a changé et au lieu de travailler dans le magasin, je travaillais dans sa maison, comme domestique. Vu que j'avais deux prénoms : Bilal prénom musulman du côté de ma mère du nord, et Benjamin, prénom chrétien du côté de mon père du sud, il voulait que je me convertisse à l'islam et moi j'ai pas voulu... J'ai quitté Moundou pour aller à N'Djamena la capitale... Et vers le nord, Faya-Largeau et en Lybie jusqu'à Tripoli. Je suis resté 9 mois en Lybie. J'ai travaillé dans des vergers, avant de prendre le bateau pour l'Europe.

BàO : La télé nous montre des traversées en bateau très dangereuses... Est-ce que tu as vécu cela ? Ou en clandestin ?

Bilal : Non, non, c'était un bateau normal, j'ai payé mon billet comme les touristes, c'était tout le confort... Comme papiers, j'avais ma carte d'identité nationale et mon acte de naissance. Et j'ai débarqué en Italie. Mais en Italie, j'arrivais pas à cause du problème de langage. Je parle pas italien. Le Tchad, c'est une ancienne colonie française... Il y a des accords de coopération entre les deux pays... Au Tchad, toute ma formation était en français. Je m'en sors bien pour écrire en français... Je savais qu'en France, je pourrais parler... en plus j'ai une soeur ici et même si je savais pas où elle habite exactement, c'est mieux de venir en France... Donc j'ai pas mis longtemps en Italie.

BàO : Tu n'as pas fait de demande de régularisation en Italie !

Bilal : Je suis resté que 48 heures... je n'ai pas fait de demande et j'ai pris le train pour Paris. Là je me suis renseigné pour une ville où il y a un peu de Tchadiens et on m'a conseillé Poitiers, qui est jumelée avec Moundou. Je peux avoir des connaissances avec des étudiants Tchadiens. J'ai repris le train pour Poitiers... On m'a orienté au Toit du Monde, une nuit à Emmaüs rue de la Cathédrale, et rendez-vous à la Préfecture le lendemain pour un titre de séjour provisoire... C'est à ce moment là que j'ai perdu mon sac, avec des documents, des photos... surtout celles de mon père...

BàO : L'aventure continue... Merci de nous resituer dans le temps...

Bilal : C'était au mois de mai 2004. Parti en 2002 de ma ville natale du Tchad, quasiment un an pour aller juqu'à Tripoli, y travailler, je suis arrivé en France le 14 mai 2004.

BàO : Continuons ton parcours...

Bilal : Le Toit du Monde m'a trouvé une place à Châtelleraut, au Foyer CHRS Paul Painlevé... Où je suis resté pendant deux ans... le temps que ma demande soit rejetée. Première demande Ofpra rejetée... recours avec le Toit du Monde... demande rejetée...

BàO : Donc OQTF - obligation de quitter le territoire français - Qu'as-tu fait ?

Bilal : Le 2 mai 2007, je me suis fait arrêter, j'avais aucun titre de séjour. J'ai été une semaine à Poitiers dans un Centre de Rétention. Je suis passé devant le juge, qui m'a mis en liberté et il a annulé l'arrêté de reconduite à la frontière... Mais pas de titre de séjour...

BàO : Une seule solution, Emmaüs...

Bilal : Je connaissais un peu : 1 nuit à Poitiers... 4 jours à Naintré entre le Toit du Monde et Paul Painlevé, le temps qu'une chambre se libère... Et je suis revenu 2 ans plus tard...

BàO : Entre un CHRS et Emmaüs, quel changement!

Bilal : Dans un CHRS, on a des tâches ménagères, tous les jours, on échange entre nous : vaisselle le matin, cuisine l'après-midi etc... On n'a pas le droit de travailler. Sur le titre provisoire de séjour, c'est marqué: "Votre titre ne vous autorise pas à travailler !" J'avais trouvé un patron qui voulait m'embaucher mais le Foyer m'avait interdit. Je suis donc à Emmaüs Naintré depuis février 2006.

BàO : Quel espoir pour les papiers ?

Bilal : Oui, j'espère toujours. Il y a une autre demande qui est en cours avec le Toit du Monde pour la Préfecture. Depuis longtemps, je veux faire une formation pour la conduite des engins de travaux publics. J'avais réussi les tests. Je devais donc intégrer le centre de formation de Venours avec l'Irfrep, et c'est au moment où ma carte a expiré... donc pas possible... mais c'est toujours en instance au cas où...

BàO : En attendant, c'est dans Emmaüs que tu t'intègres...

Bilal : Ici au début j'étais ripeur sur des camions. J'ai fait des ramassages pendant 6 mois. Après je faisais du cuivre... On avait un stock de moteurs d'électro-ménager et je me suis mis à les démonter pour recycler le cuivre pour Lhostis (ndlr : ferrailleur de Châtellerauld) : ça se vend bien. Après, comme j'ai des connaissances en mécanique, je pouvais travailler sur les camions ou dans l'électro-ménager.

BàO : Tu bosses aux Fougères alors... Nous irons après l'interview prendre quelques photos "en situation"...

Bilal : Je m'occupe de l'électro-ménager aux Fougères. Au début avec Marek. Comme je maîtrise bien le travail, il s'occupe maintenant de la mécanique de nos camions, moi de l'électro et de la vente.

BàO : C'est un boulot qui te plaît ? Frigos, lave-linge, gazinières...

Bilal : Lave-vaisselle, tout ça... En fait je fais 3 boulots. Deuxièmement, je m'occupe des D3E - déchets des équipements électriques et électroniques - J'ai d'abord appris avec Gérard, un compagnon qui est parti... Recyclage des écrans de télé, d'ordinateur, petit électro... On recycle et on envoie à Envie 16 et Ecosystème.

BàO : Envie 16 fonctionne bien maintenant ?

Bilal : Ils ont changé le responsable, ça va bien... Ils viennent tous les jeudis. Gabriel fait la demande d'enlèvement et moi je suis sur place avec un autre compagnon pour charger les camions et faire signer les papiers. On passe à la bascule pour peser le véhicule chargé...

BàO : Et troisième boulot ?

Bilal : Je fais la vente du samedi aux Fougères.

BàO : Tout va bien ?

Bilal : Pas de problème... Le responsable est pas derrière moi pour me dire : faut faire ça... Je quitte pas mon boulot... pas assez de vacances... - on m'interdit pas - mais vu que j'ai pas le droit de circuler...

BàO : Les connaissances en électro-ménager, tu les as acquises comment ?

Bilal : Après mon bac, j'ai fait un LTI - Lycée Technique Industriel - où j'ai appris la mécanique générale... L'électro-ménager, c'est différent, mais je m'en sors...

BàO : Et dire que la législation française t'empêche de travailler ! Tant mieux pour la communauté qui peut ainsi profiter de tes compétences... Passons à la communauté : la cohabitation "internationale" se passe bien ?

Bilal : Pour moi, c'est le problème de la langue qui fait problème... Moi je parle français et ça se passe très bien...

BàO : Je sais que tu as participé à des réunions extérieures, comme le Collège des Compagnons...

Bilal : Une fois à Poitiers. Pendant une réunion le responsable a demandé : Est-ce qu'il y en a un qui se porte volontaire pour le Collège des Compagnons. Je vois que personne était intéressé et je me suis proposé. J'aimerais bien continuer en plus de mon travail... Pour moi, le responsable m'a dit que pour l'instant, toujours pour la même raison, il valait mieux pas trop me déplacer...

BàO : Raconte-nous quand tu venais à une réunion du Collège de compagnons à Mauléon ?

Bilal : C'était en voiture avec Eric et Marguerite. On passait par Thouars. Les gendarmes nous ont arrêtés. Ils m'ont mis en garde à vue au commissariat de Thouars, puis ils m'ont transféré à Niort au Centre de Rétention pendant 24 heures. Il y a eu des coups de téléphone de Bruno et d'autres, et le juge m'a remis une nouvelle fois en liberté.

BàO : Encore une erreur de procédure !

Bilal : Une chance pour moi...

BàO : Comment c'est ce Centre de Rétention ?

Bilal : Pas mal... Y'avait deux lits... Comme une chambre normale... sauf qu'on est enfermé ! Pour moi, quand je suis enfermé et que j'ai rien à faire, je déprime... ça me baisse le moral !

BàO : Ton but final, c'est de rester en France ?

Bilal : C'est de rester en France... J'ai de la famille, des neveux... et j'ai une amie, depuis bientôt deux ans que je vis avec... j'ai des amis... toute la communauté qui a toujours été avec moi. Alors que au Tchad, je n'ai plus de parents... Et en plus j'ai pas envie d'aller faire la guerre au Soudan !

BàO : C'est actuel cette guerre ?

Bilal : Il y a des réfugiés soudanais au Tchad et donc, il y a toujours des tensions. Pour ceux qui arrivent d'Europe, on considère qu'ils ont trahi le régime en place et on les envoie en première ligne... Les infos en parlent pas mais ça existe... J'ai pas envie de perdre ma vie...

BàO : Cela peut jouer dans ton dossier ?

Bilal : Je ne sais pas, ils ne tiennent pas compte de ce danger de mort pour moi. La réalité est sur place. Je sais ce que je risque si je débarque là-bas, si on m'expulsait à N'Djamena... Je sais qu'ils font des rafles de jeunes pour les envoyer au front... Je suis né dans la guerre, j'ai grandi dans la guerre et je n'ai plus envie de vivre cela.

BàO : Puisqu'on parle du Tchad, as-tu des idées personnelles sur l'affaire de l'Arche de Zoé ?

Bilal : Je l'ai suivie du début à la fin... Pour moi, en voulant faire du bien, ils sont tombés dans le mal... Je crois pas trop que leur plan était d'enlever les enfants... C'est peut-être de les aider. Les enfants soudanais qui vivent à la frontière du Tchad, ils ont quasiment les mêmes langues et on peut les confondre avec les enfants Tchadiens. C'est aussi possible qu'il y avait des enfants Tcha-diens... Mais après, les politiques étaient derrière... J'ai toujours été pour qu'ils les libèrent et c'est ce qui s'est passé...

BàO : Et aussi être orphelin en Afrique c'est pas comme chez nous...

Bilal : C'est une tradition africaine. S'il y a un enfant dans la maison, et que la maman elle est pas là, pas besoin d'attendre. Si moi je suis l'oncle, je m'en occupe... ou le grand père... Ce qui fait qu'on peut dire qu'il n'y a pas d'orphelins... Pour moi, je n'ai plus de père ni mère, je suis là en France, je peux dire que je suis orphelin...

BàO : C'est vrai que comme adulte, c'est différent... Passons à un sujet plus "léger"... En dehors de la mécanique, quelles sont tes passions ?

Bilal : Depuis 14 ans, je joue au foot ! J'ai même monté jusqu'à un bon niveau... J'ai même des collègues qui jouent en première division au Tchad. En France j'ai fait du foot aussi...

BàO : Dans une équipe du coin ?

Bilal : J'ai joué à Leugny sur Creuse, qui est en quatrième division régionale. Quand je me suis fait arrêter à Poitiers, des collègues de mon club ont fait un témoignage écrit pour me soutenir...

BàO : Et maintenant ?

Bilal : J'ai arrêté cette année. Vu ma situation, je me sens pas vraiment en sécurité et en plus, comme j'ai des responsabilités aux Fougères et beaucoup de boulot, j'ai un peu peur de me retrouver avec deux béquilles... C'est la communauté qui m'a accueilli et j'ai une tâche à remplir... Sinon, j'aime bien le foot, j'ai un niveau, j'ai des collègues qui tiennent à moi, qui veulent bien que je revienne... mais pour l'instant...

BàO : Problème aussi de déplacements ?

Bilal : C'est un collègue de Naintré qui m'emmenait... Deux fois l'entraînement par semaine et le match le dimanche...

BàO : Dommage quand même... Vivement que ta situation s'éclaircisse !

Bilal : Pour le côté loisirs - le foot - bien sûr mais mon projet principal, c'est de manipuler les engins de travaux publics, ou conduire une grue. C'est mon futur métier.

BàO : C'est un métier physiquement très dur !!!

Bilal : C'est mon choix, pour gagner ma vie...

BàO : Et tes projets disons "familiaux"... Ton amie, elle travaille ?

Bilal : Elle est en formation de standardiste à l'Afpa...

BàO : Merci Bilal de nous avoir raconté ton parcours... Cela va permettre aux lecteurs de comprendre la situation de beaucoup de demandeurs d'asile... Merci encore.

Octobre 2010

BàO 212

Christian Bellardant, (dit Kiki) compagnon de la communauté de Naintré-Châtellerault.

BàO : Coup de téléphone à Bruno il y a quelques jours... C'est au tour de Naintré de "passer" dans le Bouches à Oreilles... Qui s'y colle ? Re-coup de fil quelques jours plus tard : ce sera Kiki ! Séquence émotion : Kiki c'est Christian Bellardant qui faisait partie de la petite équipe de compagnons, fondatrice de la communauté de Naintré autour de Bruno et d'Hélène en 1981, il y a 29 ans... J'ai compris que plusieurs membres de cette équipe sont déjà partis pour leurs "grandes vacances" comme dirait l'abbé Pierre... C'est donc Kiki qui nous raconte son parcours... Pourquoi Kiki ?

Kiki : Kiki c'est un surnom qu'on m'a donné depuis que je suis à Emmaüs... je sais pas pourquoi...

BàO : C'est sûrement ton prénom, Christian, qui donne Kiki... Il y a d'autres Kiki en communauté... à ne pas confondre... Et ton âge ?

Kiki : J'ai 51 ans... Je suis né à Poitiers dans la Vienne en 1959.

BàO : Tu as encore des parents ?

Kiki : J'ai pas connu ma mère, elle est morte quand j'avais un an... J'ai un frère et une belle soeur à l'Île Jourdain, deux neveux et une nièce. Je les vois plus... Ils ne veulent plus que j'aille là-bas et je n'ai pas envie d'y retourner.

BàO : C'est donc ton père qui t'a élevé...

Kiki : On a habité à la Torchaise et à la Cueilie Aigue... Mais en fait, j'ai vite été dans un foyer, rue du Mouton à Poitiers et après à l'IME Pierre Garnier, en face le Centre Equestre, route de Chauvigny...

BàO : Ils t'ont orienté vers un métier ?

Kiki : La maçonnerie... Chez un patron, mais ça marchait pas... J'ai arrêté... Avant, j'ai été aussi à l'IME de Moulins à Sèvres Anxaumont... C'est là vers 12 ans, que j'ai appris la mort de ma mère... j'étais trop petit pour me le dire quand j'avais un an... A 12 ans ils me l'ont appris... Elle était décédée et j'étais pas au courant...

BàO : Qu'est-ce que tu pensais avant ?

Kiki : Je pensais pas qu'elle était morte, je croyais qu'elle était en vie, ailleurs...

BàO : Tu voyais ton père ?

Kiki : Oh mon père... il était... (geste de torsion du nez)... il est mort d'une cirrhose du foie quand j'avais 19 ans... Il buvait et il était agressif...

BàO : Je comprends mieux pourquoi tu étais placé en foyers... Et côté travail ?

Kiki : J'ai été manoeuvre en maçonnerie... Tout en étant en famille d'accueil à Montbernage.

BàO : Et tu en as gardé de bons souvenirs ?

Kiki : Oui, c'était sympa ! Ils avaient un fils. Je les vois plus, ils ont déménagé. Si, une fois sur le Pont Neuf, je les ai croisés, ils m'ont pas reconnu... J'ai été chez eux entre 18 et 20 ans...

BàO : Et après ?

Kiki : J'ai fait les hôpitaux psychiatriques... Dans les mêmes moments, j'ai passé trois semaines à la Matauderie, à Emmaüs Poitiers. Je me suis cassé la cheville en descendant une marche... Y'avait pas de lumière, j'sais pas où j'ai mis le pied ! Pied droit fracturé... C'est là que Bruno m'avait dit qu'après l'hôpital, il me prendrait comme compagnon à Naintré...

BàO : Précision "historique" : Bruno et Hélène, anciens d'Emmaüs Poitiers, sont venus fonder la communauté Emmaüs de Naintré en 1981... Kiki avait alors 22 ans...

Kiki : Bruno, il a bien tenu sa promesse, il m'a pris comme compagnon... après 6 mois en hôpital psychiatrique. A un moment donné, j'en avais marre du plâtre et au bout d'un mois, je l'ai enlevé moi-même ! Normalement, j'aurais dû le garder trois mois !

BàO : Au fait, t'as pas fait de service militaire ?

Kiki : Non, non, j'ai été réformé...

BàO : En arrivant ici en 81, vous étiez combien de compagnons ?

Kiki : On était 5 ou 6... Je me rappelle que Michel Babineau s'est fait renverser par un camion... au début qu'il était là. Il est décédé... On en a perdu d'autres, on a perdu Jean Marc... On a perdu Georges qu'on appelait l'Auvergnat, il venait d'Auvergne. Il est mort avec un poumon, il fumait et il buvait un peu... Y'avait aussi Edouard Terrasson, arrivé un an après moi, un petit, il est mort de l'alcool... Je pense aussi à d'autres compagnons de la communauté qui sont morts depuis, comme Dominique Gastineau... comme Alain Salaün... comme Raymond Bellefonds... et puis Henri et Suzanne qui sont morts dans l'incendie de leur appartement à Naintré... c'est un couple qui avait vécu ici et à qui Bruno avait trouvé un appartement.

BàO : Et ici qu'est-ce que tu faisais ?

Kiki : J'étais jeune, je roulais pas mal sur les camions... C'étaient des vieux camions! On a eu un SG2, un Citroën, un Renault aussi, un J7.

BàO : Tu as ton permis ?

Kiki : Non, j'étais ripeur... A cette époque là, y'avait pas la Ferme, y'avait pas les Fougères, y'avait pas le bric actuel à Châteauneuf...

BàO : C'était où le premier bric ?

Kiki : C'était Rue St Jacques à Châtelleraut, après il a été Rue Pasteur... et après à Châteauneuf dans l'ancien cinéma REX...

BàO : Et tu es resté longtemps ici ?

Kiki : Je suis resté 9 ans, jusqu'en 1990... J'en avais marre... J'ai trouvé un appartement à Poitiers...

BàO : Je sais que tu as fait d'autres Emmaüs...

Kiki : Oh pas beaucoup et pas longtemps... J'ai été à Niort... à Poitiers... au Peux... à Mauléon... c'étaient quelques jours. Et puis ici, je passais 3 jours, je repartais, je revenais... Le plus loin que j'ai été c'était à Lyon, dans un foyer... En stop comme ça, sur un coup de tête. Le foyer, c'était pire qu'à l'armée : des heures pour se lever, des heures pour manger, des heures pour rentrer... J'ai dû partir au bout de 15 jours. Et pour faire Tours/Poitiers en stop, j'ai mis 15 jours aussi, ça marchait pas... En plus je rencontrais des mecs qui picolaient...

BàO : Tu as eu des problèmes avec l'alcool ?

Kiki : J'en ai eu mais ça fait 9 ans que j'ai arrêté ! En 2002, j'avais des médicaments, de l'Equanil à prendre. Je voulais pas mélanger, j'ai arrêté l'alcool. Du jour au lendemain, de moi-même, sans faire de cure... La première semaine, j'étais tenté, j'avais envie de boire, j'ai ouvert une bouteille... et puis non ! Ca fait 9 ans...

BàO : Bravo ! Et la cigarette ?

Kiki : Je fume un peu... 3 ou 4 cigarettes par jour. C'est pas énorme... Mon père voulait pas que je fume avant 18 ans ! Il me disait : "Si je te prends à fumer une cigarette avant d'être majeur, ça ira mal !"

BàO : Quand tu passais dans les Emmaüs ou à Lyon, tu gardais quand même l'appartement à Poitiers ?

Kiki : Ca a duré pendant quatre ans...

BàO : Tu arrivais à gérer financièrement ?

Kiki : Je touche une pension et maintenant je suis sous tutelle... C'est venu que j'avais emprunté de l'argent à droite et à gauche, à un moment j'ai été obligé de vendre mes meubles et de laisser l'appartement pour payer toutes mes dettes... J'ai pu vendre mes meubles assez cher pour rembourser tout le monde. Comme j'avais du mal à gérer l'argent, on m'a mis sous tutelle ! J'ai 60 euros par semaine 30 le mercredi, 30 le samedi. Je dépense pas tout, j'arrive à en garder un peu. Si j'ai besoin d'un téléviseur avec la TNT, le tuteur me fait un bon... Ici, je touche pas le pécule mais si j'ai besoin d'argent, Bruno me l'avance, il me refuse pas... La mise sous tutelle, c'est l'hôpital qui a fait ça, c'est pas moi qui ai décidé !

BàO : Tu parles souvent de l'hôpital...

Kiki : J'allais souvent à l'hôpital de jour, voir un animateur l'après-midi... Je l'ai pas dit encore mais quand j'étais petit, j'ai été aussi à Pasteur chez les soeurs... on était maltraités... j'avais dit à mon père que je voulais pas y rester... après ça a fermé.

BàO : Et c'est après que tu as fait les IME que tu as cité plus haut... Revenons à Emmaüs...

Kiki : Je suis revenu ici... Dans ce temps là, j'aimais bien bouger... C'est en 2002 que j'ai fait une crise d'angoisse. J'étais bien malade... Je suis arrivé ici maigre... Hélène elle me disait, à cause aussi des cigarettes : "Mais t'as l'sida, c'est pas possible !" Angoissé... une angoisse qui me prenait là (sous la gorge), j'avais peur de mourir... En 2002...

BàO : Tu sais pas de quoi ça pouvait venir ?

Kiki : C'est venu d'un seul coup, comme ça... Ca me tournait dans la tête, j'étais pas bien. Un jour, je suis allé voir une dame pour appeler du secours. Elle refuse, elle dit non, j'appelle pas les pompiers... C'était à Poitiers... Après j'ai porté plainte pour non assistance à personne en danger. Elle a eu des problèmes avec la police et elle a payé une amende !

BàO : Toi au moins, tu te défends ! Et ta santé alors ?

Kiki : Depuis que je bois plus déjà, ça va beaucoup mieux. J'avais vu comment ça s'était passé pour mon père et je me disais que si je continuais je finirais comme lui ! C'est pas la peine ! Il est mort quand j'étais ici. J'étais parti à la Foire aux boudins de Naintré un après-midi, j'avais pas mal bu... Bruno m'a annoncé la mort de mon père et m'a dit d'aller me coucher. Le lendemain, j'avais oublié. J'ai été à son enterrement mais ça m'a rien fait. Quand j'ai appris la mort de ma mère, ça m'a rendu plus malade que mon père. J'ai beaucoup pleuré pour elle... C'est bizarre, mais je m'étais mieux habitué à ma mère qu'à mon père, même si je m'en rappelle pas, j'avais un an quand elle est morte ! Je sais pas pourquoi... Ma mère m'a jamais levé la main dessus... mon père lui était méchant quand il était alcoolisé.

BàO : Et depuis que tu es ici, tu prends des vacances parfois ?

Kiki : Oui j'ai été il y a pas longtemps dans un gîte en Bretagne. C'est avec une association qui organise, une organisation de Romagne où il y a la Vallée des Singes, ils font des séjours dans toute la France. Pendant 15 jours... Une autre fois, j'ai passé 15 jours près de La Rochelle... En Bretagne il faisait pas beau : de l'eau, de l'eau... Y'a que le jour où on partait qu'il a fait beau !

BàO : Et qu'est-ce que vous faisiez tous les jours ?

Kiki : Des visites, la plage, acheter des souvenirs, manger au restaurant... On visitait des châteaux, des églises, un peu de marche. Et pas mal de minibus ! On était vers Roscoff... On a visité un phare en mer en y allant en bateau. On a été à l'Ile de Batz.

BàO : Vous étiez nombreux ?

Kiki : On était 9 avec deux animateurs, dans deux gîtes... Au retour on a fait une étape dans le Morbihan... Et c'est Carlos avec l'Ivéco qui est venu me chercher à Poitiers.

BàO : Ca fait donc maintenant plus de 2 ans que tu es ici...

Kiki : Je suis bien... Maintenant, j'ai plus envie d'aller à droite à gauche, et puis y'a l'âge, et puis les jambes suivent plus...

BàO : Je suppose que tu ne peux plus faire le ripeur sur les camions...

Kiki : Non, je travaille ici, je fais un peu de cuisine, un peu de vaisselle, un peu de ménage. Je prépare les tables.

BàO : Tu m'as compté pour ce soir ? Je compte manger avec vous !

Kiki : Oui, pas de problème...

BàO : Et qu'est-ce qu'on va manger ce soir ?

Kiki : Du steak haché et de la purée... La bouffe vient de la cantine de Naintré la semaine, et le dimanche, on fait un roulement. Moi j'aime bien mais j'y connais pas grand chose. Je fais ce que je peux... Ce soir : steak/purée... Moi le steak haché je le mange cru avec un oeuf, c'est du steak tartare, moi j'aime bien ! C'est bon. Mais je mets ni sel ni poivre, je suis pas habitué à saler la nourriture. Même le poivre, j'en prends jamais. Quand je fais la cuisine pour les autres, j'en mets un petit peu... Mon prochain tour de faire la cuisine, c'est au mois de

novembre. Des fois s'il y a besoin de donner un coup de main, s'il faut éplucher les pommes de terre, je le fais... Tous les dimanches, si Bruno et Hélène sont là, je vais prendre le café chez eux. Ils me disent d'avance si je peux venir.

BàO : Si je te demande ce que tu penses d'Emmaüs, qu'est-ce que tu dirais ?

Kiki : Je crois que c'est bien pour tout le monde, pour ceux qui en ont besoin...

BàO : Tu as trouvé du changement après 30 ans de cette communauté ?

Kiki : C'est plus la même ambiance qu'au début... Déjà on est beaucoup plus nombreux. Et puis le travail est pas partagé pareil. Maintenant c'est Bruno qui fait la liste : tel gars va là... tel gars va là... un tel sur le camion... Je trouve que Bruno il est trop généreux ! On fait beaucoup de réunions, mais c'est pas les réunions qui font entrer l'argent ! Mais moi je suis bien. J'ai ma chambre au deuxième.

BàO : Tu préfères habiter ici ?

Kiki : On m'a demandé si je voulais un appartement à l'extérieur, moi j'ai dit non. J'aime mieux pas être tout seul, des fois j'ai pas le moral, et je pourrais prendre des cachets, faire n'importe quoi. Ici y'a du monde, je discute... Le soir, je monte dans ma chambre vers 19h30/20h... Comme j'ai pas la télé là-haut, je la regarde en bas... Avec les changements, je vais en avoir une avec la TNT intégrée dedans. A partir du 19 octobre, plus de télé comme avant... Bon je crois qu'on a fait le tour...

BàO : Hé bien merci à toi Kiki, je salue un des fondateurs de la communauté de Naintré... Et je te souhaite une longue vie dans Emmaüs...

Avril Mai 2012 BàO 226

Djamel, compagnon de la communauté de Naintré-Châtellerault.

BàO : Ce 5 avril, j'arrive de bonne heure à la Tour de Naintré. Nous avons une réunion régionale à 10h et cette interview doit être bouclée avant. "Où est Djamel ?" - "Il arrive me dit un compagnon, je viens de l'avoir au téléphone !" Quelques minutes après, Djamel est là. Nous prenons le temps de prendre le sacro-saint café de l'accueil, indispensable, avant de causer tranquillement dans la salle informatique... Interview pas comme les autres... Djamel déroule ses réflexions sur la vie... sa vie hors Emmaüs... ses deux séjours à la communauté de Naintré, la seule qu'il connaît... mais lisez plutôt...

" Moi j'arrive de Marseille ! "

Moi j'arrive de Marseille... Toute ma vie c'est à Marseille ! Je suis né à Nancy et à l'âge de 6 mois, on a déménagé à Marseille. J'ai perdu ma mère en 2003, j'avais 30 ans.

Ma vie jusqu'à 30 ans ? Il n'y a rien à voir avec Emmaüs. J'aime pas trop parler de ça. Tu m'as compris... Si j'en parle ça peut ternir un peu l'image d'Emmaüs et c'est pas bien. Ma vie à l'extérieur ? Elle est comme la société le demande, c'est pas moi, c'est pas un tel, un tel, c'est la vie, c'est la société qui demande ça...

Ma vie jusqu'à 30 ans ? J'ai voyagé de partout, j'ai jamais travaillé... Jusqu'à 30 ans ? J'ai été à l'école, et après l'école, c'est la tour, le bas de la tour, après le bas de la tour, tu sais comment ça finit ! Moi j'ai grandi, on n'avait rien en famille... Et puis j'ai ouvert les yeux, je prenais tout, on prenait tout... Je travaille pas, je fais rien.

Ne dis pas qu'on est heureux quand le 1 ou le 15 du mois, on n'arrive plus... Pour beaucoup, acheter une glace pour leurs enfants, c'est du luxe ! Alors, ça t'étouffe ! C'est pas choisi ! Ma vie comme je l'ai eue, c'est pas un voulu ! Ma délinquance, c'est pas un voulu, c'est venu comme ça ! On se marie, après on a des enfants, après il faut gérer beaucoup de choses...

Si je parle de ça, je ne suis pas fier ! J'ai 13 ans de prison... je le cache pas... mais j'aime pas mélanger ces deux trucs, ma vie et Emmaüs... Il faut comprendre, je viens de Marseille, c'est obligé de vivre là-bas comme j'ai dit...

La dernière fois que je suis parti, je retourne à Marseille, je commence à parler à mes potes... "C'est quoi Emmaüs ?" - "Arrête, ils me disent, ça n'existe pas, tu étais en prison ou tu étais en voyage ?" Ils ne me croyaient pas...

" En communauté Emmaüs, je me ressource ! "

En 2003, je ne savais pas ce que c'était Emmaüs, jusqu'au jour où je suis venu ici. On m'a ramené ici. On m'a dit : "C'est une communauté Emmaüs, tu vas te reposer et tout..." J'étais tellement fatigué... Je suis arrivé ici.

Arrivé ici, j'étais sidéré, j'ai trouvé que c'était une famille ! J'arrive ici un vendredi après-midi, c'est Françoise qui m'a accueilli. Elle m'a expliqué : "Voilà où tu vas dormir, tu es nourri, logé, en plus un pécule chaque semaine..."

Je me suis dit : "Qui c'est qui fait ça ? En notre temps, y'a personne qui fait ça !" Et ça a commencé, j'ai eu confiance en moi, j'ai commencé à me responsabiliser.

Pour moi, je suis pas dans une communauté, je suis dans une grande famille, parce que les rapports sont des rapports fraternels, et ça, c'est des trucs qui me manquaient parce que, moi j'ai grandi dans un milieu où il n'y a pas de fraternité, il y a de l'hypocrisie, c'est tout. Ici c'est différent. Pourquoi j'aime Emmaüs ? Je suis tombé ici

dans cette famille, c'est autre chose... C'est sentir, malgré différentes religions, différentes origines, il y a l'entente, le respect.

En fait je viens ou je reviens à Emmaüs parce que j'en ai besoin, j'ai besoin de la communauté... de la famille Emmaüs... comme c'était dans ma famille quand j'étais mino... Une femme qui portait ses courses, on faisait la course qui c'est qui l'aidait le premier. J'ai connu cette ambiance de quartier et après, ça s'est dégradé, et quand on a connu ça, ça manque !

Je peux rester des jours et des jours à parler de ça... Quand tu es en communauté, tu découvres, tu es patient... Même en prison - j'en ai mangé 13 ans - tu apprends pas la patience comme ça ! Tu es pas patient comme ça. Ici, c'est vraiment un autre monde pour moi et j'arrive à m'intégrer, à vivre dedans, à m'adapter, à faire mon contrat... Rester à Emmaüs ? Je peux pas y rester à long terme. Je reste six mois ou un an et je repars. Peut-être ça va paraître bizarre ce que je dis mais, même si je pars, j'aime venir me ressourcer à Emmaüs ! Quand je viens ici, je suis dans mon monde... On sait pourquoi on est là. J'y ai un intérêt personnel. C'est juste pour me ressourcer... Cette fois, c'est mon deuxième séjour...

" J'ai planqué ma vie derrière moi ! "

J'ai eu des crises de vie, envie de partir n'importe où, envie de fuir...

En fait j'ai "planqué" ma vie derrière moi... pas "plaqué" mais "planqué" ma vie...

C'est Bruno qui est venu me chercher au bric. Et ça je veux bien le préciser parce que lui il ne se rappelle pas. Il m'a dit : "Qu'est-ce qui t'arrive ?" Je lui ai dit : "J'ai planqué tout !" - "Tu as plaqué ?" - "Non, j'ai planqué... j'ai mis ma vie de côté et je verrai plus tard !"

" Moi je me sers pas d'Emmaüs, je sers Emmaüs ! "

Moi, j'ai jamais travaillé de ma vie à l'extérieur... jamais... Je suis venu ici et là je travaille, je fais tout. La première fois, je roulais, j'étais ripeur, et là je suis à la Ferme, je travaille. Moi, ce que je fais ici, ça me plaît ! Quand je suis à Emmaüs, je travaille, j'ai pas honte, au contraire, je le fais avec fierté. Je travaille dans la benne comme ça, avec une veste à 700 € !... Je représente Emmaüs et je dis aux gens : "Vous pensez ce que vous voulez !" Moi je suis d'Emmaüs et je représente l'image d'Emmaüs... Avec ce que fait Emmaüs dans cette ville de Châtellerauld, ma parole, les gens ils devraient cotiser chaque mois !

J'aime m'occuper de la solidarité, trouver un lit, un matelas pour une famille... Les gens n'ont pas beaucoup d'éducation, même pas un merci... J'aime bien qu'on me dise merci, mais je le fais quand même...

"Ici, m'a dit Bruno, pour gagner ta croûte, il faut travailler..." Je suis avec toi ici pour le journal, mais dès que c'est fini, je vais travailler à la ferme. Ici, si je travaille pas, je suis stressé... j'ai besoin de ça.

" Tu n'as qu'à prendre des initiatives ! "

Une fois, j'avais un problème de livraison de canapés à la Ferme, un client qui voulait en acheter 7 d'un coup... Bruno arrive et me dit : "Tu n'as qu'à prendre des initiatives !" Personne dit ça dans le monde du travail ! J'ai entendu ça, je me sentais pousser des ailes, c'est comme si on me donnait je ne sais pas quoi, toute la richesse du monde ! "Prends des initiatives !" Personne dit ça, tout le monde veut t'écraser !

Le respect, ça aide, ça donne confiance... Moi c'est comme ça. Un truc me plaît pas, je le dis, et après c'est bon. Après je me tais, mais il faut que je le dise.

Bruno il ne me demande rien sur mon passé. Et même on rigole : un jour je faisais le ménage et je le faisais vite et Bruno il dit : "C'est en prison qu'il a appris ça !" On rigole... Ou il me dit : "Et ton parfum il est où ?" Des trucs comme ça, mais jamais plus loin, il sait que le respect il est total entre nous. Quand tu vois quelqu'un qui te respecte comme ça, j'aimerais bien qu'on en parle davantage, des gens qui donnent leur vie... Respect, t'as rien à dire...

" Je suis comme chez moi ici ! "

Je suis comme chez moi ici. Un soir j'arrive plus tard, je trouve pas à manger, et je mange du pain, de la confiture et un café, c'est pas ici que je vais faire des chichis... je suis hypocrite si je fais des chichis. Je gueule, je dis, mais je garde le respect c'est tout. J'ai tendance à m'énerver... Je sais d'où je viens, je m'emporte vite... c'est normal. Bruno il comprend ça, il me fait signe et je lui dis : "Ok, tu as raison", et c'est avec ça que j'avance... c'est avec ça que je fais avec le cœur... sans cette éducation, j'aurais pas ce cœur là. Je fais tout avec le cœur, même la vaisselle... Quand je vois quelqu'un qui ne fait pas ce qu'il faut, je le dis : "Ca ce n'est pas à toi, ici, tout est à nous".

"Ici, l'ambiance a changé !"

Je n'ai que des bons souvenirs ici... On fêtait les anniversaires... j'aimais mieux avant, comme disait Fédérico: "C'étaient des vacances !" Le travail c'était des vacances. Esther était arrivée 15 jours après moi... Peut-être

qu'au moment où je suis venu la première fois, c'était une autre ambiance : après 18h, on allait pique niquer à St Cyr, on était plus ensemble que maintenant. Cette fois-ci je n'ai pas retrouvé la même ambiance.

C'est vrai que la communauté a changé, par rapport à la dernière fois. Bruno il arrive pas à dire non. J'ai une façon de penser, mais je n'ai pas sa sagesse à lui. 35 ans qu'ils sont comme ça. Quand je vois ça, moi je respecte. Ils n'ont même pas une vie de famille. Quand tu vois ça, tu as pas intérêt de parler, tu es rien à côté... Avec Hélène, on s'engueule, mais c'est comme mes parents, c'est un respect total.

Les autres compagnons, on s'est connu avant... Je suis très sensible, c'était un truc très soudé, il y avait Esther... Quand je suis revenu, depuis que la Dass elle subventionne plus l'hébergement des migrants sur Poitiers pendant 3 ans, c'est différent. La Dass subventionnait pour l'accueil et le logement des migrants sur Poitiers, avec Fédérico. J'étais là : on avait discuté si la communauté accepte ou pas ce chèque... Maintenant elle ne subventionne plus et c'est ça qui a fait que la communauté a eu des ennuis... Maintenant ça va mieux mais... Franchement, je suis content que c'est reparti... Ces gens-là, de la communauté, c'est pas un budget qu'on leur donne... on dépense ce qu'on n'a pas. Et ça c'est pas n'importe qui qui fait ça. Je ne connais pas les autres communautés mais avec ce que j'ai entendu je ne peux pas aller dans une autre communauté.

"Servir la religion mais pas se servir de la religion!"

Ici on aide mais on ne le dit pas. Il faut que ça reste secret. L'aide, c'est un devoir. Dans toutes les religions, on dit que l'être humain il est créé pour aider ses proches. Dans l'Islam, on dit : "N'embrassez pas la religion avant que vous aimiez pour les autres ce que vous aimez pour vous.." dans la Torah c'est pareil... Ici, les juifs, les chrétiens, les athées, les musulmans, les bouddhistes, on est ensemble, on joue aux cartes et tout, on s'entend! On fait des affaires ensemble, et on s'entend... On s'est ouvert les yeux ensemble... L'autre, c'est un tel, c'est tout, c'est pas un juif ou un chrétien...

Dans toutes les religions, il faut servir la religion, pas se servir de la religion, comme ils font certains. Moi j'ai ma foi, ça m'ouvre d'autres horizons, j'ai été dans des églises pour des enterrements. Les religions, c'est normalement des religions de tolérance, de compréhension, c'est un épanouissement. Partout on dit que c'est un problème de religion, mais on utilise la religion sur des problèmes politiques... Même avec les athées, on discute ensemble, ça me dérange pas.. On a tous notre conscience, c'est tout. Quand je vois la personne, sans complexe, tranquille, je vois une personne, je vois pas de race ou de religion...

"Je vais sans doute repartir !"

Je vais reprendre ma vie... J'ai tout ce qu'il faut... Je vais partir dans quelques semaines, je vais tenir quelques mois, mais après ça va être pareil, je le sais... Je peux pas expliquer... et c'est pas des magouilles, ni des stupéfiants, je ne touche pas à ça... mais la vie fait que tu es dans des circuits... tu es là, on te demande des parfums par exemple, et là tu es obligé d'appeler un tel ou un tel... Et tu gagnes quelque chose... Pourquoi tu devrais aller travailler ?

Je ne pars pas parce que les choses ont changé ici. Si je pars pour ça c'est que je suis un lâche, c'est que j'ai rien compris. Je sais que ça va être difficile, mais comme on dit, je vais croquer le béton ! C'est l'été, je vais croquer le béton !

Moi ma vie à l'Emmaüs, elle est comme ça, quelque chose de grand, de pur... et ma vie à l'extérieur, je veux pas mélanger... J'ai toujours les mêmes valeurs à l'extérieur mais je les vis autrement... Je peux pas en parler... Et ça le ferait pas pour l'image d'Emmaüs à l'extérieur. Mes valeurs, je peux pas toutes les exploiter à l'extérieur parce que si tu fais ça à l'extérieur, les gens ils vont t'écraser, normal...

Emmaüs dit qu'on peut changer le monde... Mais on peut pas faire d'un âne un cheval de course...

Octobre 2013

BàO 239

Gaby et Mado Rousselot, amis de la communauté de Naintré-Châtellerault.

BàO : Samedi matin 19 octobre, je suis Avenue des Stades à Châtellerault, chez Gaby et Mado... Pas eu besoin de chercher ma route, je la connais depuis... une bonne trentaine d'années, puisque nous avons "baroudé" ensemble du temps où j'habitais la Plaine d'Ozon... avant Emmaüs... Et si heureux que Gaby et Mado, retraités, aient choisi de donner de leur temps à la communauté Emmaüs locale... Gaby je te laisse la parole...

Gaby : Mon activité professionnelle c'était dans le monde bancaire, où j'ai essayé de militer, en m'engageant au niveau syndical. L'engagement pour nous vient de notre éducation où l'autre comptait de manière importante. En plus venant du nord rural des Deux Sèvres - je suis né à la Commanderie du Temple - l'éducation religieuse nous di-sait de penser aux autres... Après, il a fallu la repenser, cette éducation, pour la reprendre, la mouler à notre façon... Je ne regrette pas du tout. C'était dans le contexte de l'époque, je ne regrette pas, même si on analyse maintenant beaucoup de choses différemment. On s'est construit avec. Ce sont des racines qui m'ont aidé à me construire.

BàO : Pas évident de concilier ces idées avec le Crédit Agricole ?

Gaby : Quand j'y suis rentré, je trouvais que c'était servir les paysans qui avaient créé ce service mutualiste, une initiative formidable, comme une coopérative. Il y avait encore ce sens du service, du conseil... mais très rapidement, on a senti que l'emprise financière et technocratique prenait le dessus. A ce moment là, je me suis orienté vers le syndicat à la fois pour défendre les salariés, et pour défendre une certaine idée du Crédit Agricole, en particulier quand s'est mise en place la privatisation de la Caisse Nationale qui était avant sous la tutelle du gouvernement. Le syndicat s'est battu là-dessus... et aussi contre le fait que le Crédit Agricole dit mutuel soit en cheville avec des paradis fiscaux !

BàO : Salarié syndicaliste, pas facile tous les jours !

Gaby : A la fin, je fatiguais... Je portais à la fois le boulot que je voulais garder dans un esprit de "conseil", mais avec la pression par derrière de "faire du chiffre" ! Dur à assumer ! Heureusement, par le biais du syndicat, on pouvait faire remonter beaucoup de choses. Arrivé à la retraite, j'en pouvais plus... Heureusement, il y a aussi Châtellerauld qui a été et reste pour nous une vraie "école" avec toutes les rencontres qu'on peut avoir, au niveau réflexions dans des domaines comme la foi, le social, l'économique.

BàO : Et toi Mado, ton parcours ?

Mado : Pour moi, je suis originaire de Vendée, d'une grande famille de 10 enfants. Je voulais être institutrice depuis mon enfance. J'ai donc été en pension pendant 7 ans chez des religieuses... puis institutrice à Mallièvre pendant 11 ans, au bord de la Sèvre. Ayant rencontré Gaby, je suis venue à Châtellerauld il y a 40 ans où j'ai eu un poste à l'école Ste Thérèse où je suis restée pendant 28 ans jusqu'à ma retraite, en classe maternelle puis en cours préparatoire. J'ai aimé mon boulot. Je l'ai quitté dès que j'ai pu prendre la retraite pour laisser ma place aux jeunes... Et nos deux enfants étaient autonomes...

BàO : Toi aussi tu étais syndiquée ?

Mado : Je me suis moins engagée que Gaby. J'ai suivi les rencontres de partage... Gaby était très engagé... suivait des cours de formation... il s'est aussi mis à la course à pied, ce qui prenait du temps, c'est donc moi qui assurais la maison ! C'est vrai que dans l'enseignement privé il y a eu des pressions, des grandes manifs à Bordeaux, Nantes ou Paris, en 83 ou 84 je crois contre la Loi Savary. J'étais à la CFDT, on était absolument contre ces manifestations. Je me souviens d'une banderole "Nous aussi nous voulons être fonctionnaires, nous ne voulons plus du privé !" ... Nous avons manifesté à Paris pour être intégrés dans l'enseignement public... La Loi Savary n'a pas passé. Mais beaucoup d'écoles ont demandé de modifier leur contrat simple en contrat d'association, ce qui leur permettait de percevoir des aides des communes pour le fonctionnement.

BàO : Cela ne devait pas être facile de militer dans ce sens là dans l'enseignement privé !

Mado : On s'est mis à dos des parents ! On refusait par exemple de remettre aux enfants, pour leurs parents, les tracts appelant à ces manifestations ! Il y a eu des discussions mémorables sur la cour de l'école !

BàO : Vous êtes donc maintenant tous les deux à la retraite et en lien avec Emmaüs... C'est venu comment ?

Gaby : J'ai d'abord voulu souffler, souffler, souffler... pendant quelques années. Puis il y a eu la chorale... l'association ATTAC... et quand le moment est venu, j'ai regardé, peut-être la LDH (ligue droits de l'homme) mais je craignais que ce soit un engagement très prenant avec de lourds dossiers à travailler sur le plan intellectuel... peut-être les Restaus du Coeur... et puis le hasard a fait qu'un copain Jean François m'a invité à venir à Emmaüs. Pourquoi pas ?

Mado : Il y a eu un rendez-vous avec Bruno qui a demandé à Gaby de s'occuper de dossiers comme les assurances.

Gaby : C'était le moment où Gabriel, un compagnon était parti et il y avait un tas de papiers à trier, à classer et à traiter. Et ça a commencé petit à petit : on s'est laissé prendre. Bruno m'a demandé de suivre les dossiers assurances, véhicules, logements... Après, avec Jean François, on a monté des dossiers pour essayer d'avoir des aides de la CAF pour des déménagements assurés par la communauté. C'est aussi la réservation des salles pour les ventes qui sont faites dans les villes proches, le courrier aux Mairies, le suivi, les attestations d'assurance etc... Les Ormes, La Roche Posay, Mirebeau etc... Heureusement qu'il y a internet pour en faire une partie chez soi. Enfin, il y a les impayés, les chèques non signés, aller chez les gens... On arrive à en faire rentrer un petit peu !

BàO : Et au niveau relationnel avec les gens d'Emmaüs ?

Gaby : J'aime bien avoir le lien avec les compagnons. Quand j'arrive à la Tour, j'aime bien aller dire bonjour à Jean Jacques qui tient le téléphone, et ceux qui peuvent être là, Sebastao, Fabrice, Vittorio, André, Gégé, Jean Jacques, Kiki etc... J'aime bien, on se fait des confidences. A la pause-café, à 15h30, on échange, on sent l'ambiance, les tensions ou frictions s'il y en a... Etant depuis peu au CA, tous ces liens sont importants ; je me sens plus responsable.

Mado : Pour moi ça veut dire : Etre avec ! Au bric où je trie des livres, il y a la pause mais comme j'arrive à 9h30, je n'y vais pas toujours...

BàO : Et toi Mado, la retraite ?

Mado : Je disais que la retraite, c'est d'abord penser à soi, faire ce qu'on a envie, et un peu penser aux autres... J'ai d'abord pris du temps pour moi... des cours d'histoire de l'art, de la marche avec les copines, de l'aqua-gym,

patchwork, encadrement... J'ai aussi continué bénévolement à l'école pour aider à la comptabilité, enregistrer les chèques, assister au conseil d'administration... et aussi retrouver les copines instits ! Après 6/7 ans, j'ai trouvé que c'était lourd, avec toujours les mêmes problèmes de cantine, de garderie, de finances... Les copines étant parties, j'ai finalement arrêté. Et c'est là que j'ai pensé aller à Emmaüs... J'aime bien les livres rangés !!! C'est aussi mon domaine... J'ai rencontré Bruno avec Marie Claire et pas de problème, je m'occupe des livres. J'ai d'abord été au bric travailler avec Dominique... puis avec Marie Odile qui venait régulièrement. On s'entend bien à travailler ensemble, chacune dans son domaine. Moi plus dans ce qui est scolaire, enfants, cuisine, tourisme, nature alors que Marie Odile, c'est plus médecine, romans, religieux... Ca s'est fait comme ça. Maintenant, après Dominique, c'est Hassan qui est responsable des livres au bric, tout en étant au tri à la Tour... Il s'occupe de la vente mais n'est pas toujours avec nous le mardi matin, alors que c'est lui qui sait mieux ce qui se vend etc... C'est comme ça.

BàO : Ca se passe bien avec les compagnes ?

Mado : Au bric il y a beaucoup de femmes qui travaillent dont Esther, Martine... On se salue quand j'arrive mais je ne travaille pas avec elles. Je me sens bien pour retrouver compagnes et compagnons quand il y a des ventes. Hier j'étais avec Cinthia. Petit à petit, les compagnes me connaissent. Il faut un certain temps pour s'approprier. Au début il y a de la distance... C'est quand on installe pour les ventes, dans les villes proches, c'est là que des échanges se passent et après, quand on se revoit, on s'embrasse. J'ai senti hier une grande évolution, on m'a offert un thé, une crêpe, je faisais partie du groupe. J'étais "avec" les compagnes, même si j'ai du mal à retenir les prénoms.

Gaby : Rien de tel que de "travailler avec", d'"être avec" comme à La Trimouille par exemple, où on a passé du temps pour installer, pour faire la vente... On avait même emmené le camping-car pour dormir là-bas. C'était sympa comme tout. On fait aussi connaissance de clients...

BàO : Bravo pour ces initiatives d'aller "faire un peu de sous" dans ces villes ! Quel boulot d'organisation ! Et souvent les weeks ends !

Gaby : C'est chaque fois 1 à 3 jours d'installation et 3 jours de vente ! Vendredi, samedi et dimanche. Les gens apprécient beaucoup que Emmaüs se déplace.

BàO : Vous pensez que c'est intéressant financièrement ?

Gaby : Il y a des frais... parfois les salles sont gratuites, mais c'est toujours un plus financier.

Mado : Je m'occupe aussi de tout ce qui est communication: journaux, radios... Ce n'est pas un gros boulot mais il faut toujours anticiper. Parfois 2 mois avant pour "Le Châtelleraudais", 1 mois et demi avant pour "Affiche 86"... pour la NR et Centre Presse, la semaine d'avant... contacter les correspondants locaux dans les petites communes... il faut y penser pour que l'info passe, y compris dans les boîtes à lettre, par insertion dans les bulletins municipaux.

BàO : Et pour vous, tout ce quotidien a du sens ?

Mado : On peut dire comme à ATTAC : cela suppose de penser global, agir local.

Gaby : C'est bien d'abord de se mettre les mains dans le cambouis du quotidien. Et c'est à partir de ce que j'ai découvert petit à petit, que je me suis posé des questions. Il y a donc cet accueil inconditionnel de la communauté, avec à peu près 55 compagnons actifs mais qui compte près de 200 personnes en prenant en compte tous les hébergements... et puis en même temps la conscience qu'il n'y a pas vraiment de temps de réaliser des relations entre tout ce monde, réaliser une vraie vie communautaire... C'est toujours la course ! Il y a en plus la situation financière... Alors ne faut-il pas se poser la question de "réduire la voilure" pour un meilleur équilibre des comptes et une meilleure vie communautaire intégrant l'ensemble des migrants qui sont là.

BàO : Qu'en disent les responsables ?

Gaby : Bruno dit qu'on ne peut pas laisser les gens dans la rue. Actuellement, il n'y a qu'Emmaüs qui porte ce dossier. Le collectif migrants fait un gros boulot de suivi des dossiers, des papiers, mais n'a pas de moyens pour l'accueil. On arrive à un moment où c'est très difficile. Bruno nous dit : "Quand il y aura des gens qui arrivent dans la cour, on ira vous chercher et vous nous direz quelle solution prendre !"

BàO : On l'a souvent dit dans notre région Emmaüs : toutes les communautés n'ont pas le même charisme... Certaines sont plus douées dans l'économie... le social... l'accueil des migrants... Une mutualisation des moyens devrait permettre d'équilibrer au plan financier... mais c'est bien facile à dire !

Gaby : Il y a eu une rencontre avec la Fondation abbé Pierre qui pense aussi que la limite est atteinte tant dans l'accueil que dans le suivi des familles concernées... On pourrait rêver d'une structure gérée par les pouvoirs publics, qui comprendrait Emmaüs et toutes autres associations concernées, structure qui prenne en charge tout ce problème des migrants, mais pas Emmaüs tout seul !

BàO : Si l'abbé Pierre revenait, il trouverait cela admirable, ne croyez-vous pas ? Peut-être aussi qu'il aurait plus de facilité pour trouver de l'argent !!!

Mado : Reste toujours le problème du suivi des familles qui est difficile à assurer...

BàO : Oh ça, c'était pareil du temps de l'abbé Pierre, qui laissait une grande liberté à ceux qui continuaient ses projets... Emmaüs c'est ça...

Gaby : Bruno croit beaucoup dans la solidarité des autres communautés. “Ils ne nous laisseront pas tomber” dit-il. Sans doute mais les autres communautés n’ont pas fait les mêmes choix et ne seront peut-être pas toujours là.

BàO : Je trouve admirable que, malgré ces lignes opposées, cela n’aille pas au clash entre Bruno et le CA !

Gaby : Je crains le moment où on ne pourra vraiment plus au plan financier... et où des gens du CA risquent de partir.

BàO : J’ai su que Bernadette Parent, avec laquelle je co-anime le Collège de Compagnons, est venue vous aider à travailler en CA sur la situation actuelle de la communauté.

Gaby : Ce serait bien que Dominique le président et Jean François le trésorier, en rendent compte dans un prochain article...

BàO : Je note cette excellente idée et leur demanderai.

Gaby : Je comprends le trésorier dont le rôle est d’anticiper et qui ne peut pas le faire dans le fonctionnement actuel. Une des propositions faite à Bruno, c’est qu’il y ait un budget spécifique accueil... à ne pas dépasser... Ce qui amènera à faire des priorités...

BàO : On peut dire que vous jouez vraiment votre rôle de CA qui doit veiller à l’équilibre d’une communauté !

Gaby : Et en même temps, on a mal aux tripes en voyant la situation des gens...

BàO : Comment concilier un CA qui joue bien son rôle et des responsables un peu “prophètes” qui vont jusqu’au bout de leurs convictions ?

Gaby : Pour moi qui ai besoin d’une certaine “sécurité”, tout est à refaire tous les jours ! En même temps, on est bousculé tous les jours aussi, et c’est bien !

BàO : Gaby, je te reconnais bien là !

Gaby : C’est vrai que ça fait comprendre qu’on n’est jamais vraiment en cohérence dans sa propre vie, avec son idéal ! On n’est jamais véritablement en harmonie...

BàO : Ce genre d’engagement sert de rappel en continu de ses convictions... où j’en suis...

Gaby : C’est un rappel qu’on est en chemin... qu’on est en marche... c’est intéressant.

Mado : Qu’on n’a jamais fini...

Gaby : C’est vrai qu’on s’est fait une vie quotidienne d’une certaine manière... la retraite qui tombe tous les mois... L’engagement à Emmaüs, c’est comme un aiguillon ! Je trouve que c’est important de toujours se rappeler de cette dimension de la solidarité. J’ai vu une émission qui mon-tre des retraités qui vont habiter à l’étranger, en Uruguay ou ailleurs et je me dis : “Qu’est-ce qu’ils fuient ? Qu’est-ce qui leur manque ? Quel sens à la vie ?”

BàO : Mado, que dirais-tu en conclusion de cette discussion loin d’être achevée ?

Mado : Je me sens moins investie que Gaby. Pour moi, “travailler avec” c’est le plus important. C’est ce qui me plaît. Passer du temps avec eux, “être avec”... Sans oublier de prendre du temps pour soi... d’être serein ! Profiter d’être encore en bonne santé...

BàO : Et toi Gaby ?

Gaby : On s’est construit par notre éducation... toutes les formations et rencontres humaines... et maintenant Emmaüs... L’engagement de solidarité, ça fait partie de la vie, je la conçois pas autrement.

Septembre 2015 BàO 256

Sékou, jeune compagnon de la communauté de Naintré-Châtellerauld.

Ce samedi 22 août, en vadrouille amicale et familiale pour le we dans le Châtelleraudais, j’arrive à La Tour de Naintré sous un grand soleil... Bruno et Hélène, les responsables, sont en plein tri de gravures et vieux papiers divers pour une prochaine vente...

Qui vais-je interviewer ? Bruno me présente Sékou, 17 ans, un “mineur isolé”, qui va nous raconter son histoire...

BàO : Bonjour Sékou... Dans le Bouches à Oreilles, nous interviewons habituellement des personnes qui ont une longue histoire à raconter...

Aujourd’hui, c’est toi qui a 17 ans... mais déjà semble-t-il beaucoup de “vécu”...

Sékou : Je suis né en Guinée le 22 juin 1998. Je suis fils unique. Mon papa était un commandant de l’armée guinéenne et ma mère était à la maison.

BàO : Il y a plusieurs Guinées...

Sékou : C’est la Guinée Conakry. Mon père était dans l’armée mais il a été accusé d’être dans un certain groupe, qui voulait - selon certains services se-crets - faire un coup d’Etat dans le pays. Du coup, il est parti... On ne sait pas où il est parti... Les militaires sont venus pour le chercher à la maison mais ils ne l’ont pas trouvé.

BàO : C’était en quelle année ?

Sékou : C’était en 2013. Quand les militaires sont venus chercher mon père, il était parti et ils m’ont pris. Ils m’ont emmené dans leur poste de police... Ils m’ont gardé pendant 2 semaines pour voir si mon père allait

venir... Mais c'est mon oncle qui avait préparé mon évasion. Je suis parti dans un petit village, là où était le grand frère à mon père.

BàO : C'était pour te cacher !

Sékou : Oui mais c'était pas bon pour moi, ils ne voulaient pas que j'aille à l'école, je ne sortais pas... ça a duré une année... Et ma mère ne savait pas où j'étais pour qu'elle n'ait pas d'ennuis...

BàO : Et finalement...

Sékou : C'est un ami à mon père qui m'a aidé à venir en France. Il m'a mis en contact avec un certain passeur avec qui je suis venu. Je suis venu en avion...

BàO : Tu sais combien ça a coûté ?

Sékou : C'est avec l'ami de mon père que ça a été réglé, je ne suis pas au courant. Ce que je voulais surtout c'était de partir de Guinée...

BàO : Partir en cachette... Tu te souviens comment ça s'est passé ?

Sékou : Ils sont venus, ils m'ont dit : "On va te faire transférer." Ils m'ont embarqué la nuit. On a fait la route de 10 kms... J'ai aperçu mon oncle... J'ai pris l'avion avec le passeur.

BàO : Et en arrivant en France ?

Sékou : Avec le passeur, j'ai passé 2 jours à Paris... et il m'a dit qu'on allait prendre le train et on est venus jusqu'à Poitiers. La première fois que je prenais le train. Il y avait beaucoup de monde qui descendait... et on s'est perdus ! Moi j'ai fait le tour... je n'ai pas vu...

BàO : Le passeur a disparu !

Sékou : Il m'a laissé. J'avais juste un petit sac avec quelques habits. Le passeur avait gardé les papiers... J'avais juste mes extraits de naissance... J'ai dormi à la gare de Poitiers... Le lendemain, j'ai vu un monsieur : "Est-ce que tu peux m'aider ?" Je n'avais pas mangé...

Il m'a dit : "Non, je peux t'amener quelque part où on pourra t'héberger." Il m'a accompagné à la Croix Rouge. Là ils m'ont dit qu'il fallait que j'aille à l'hôpital pour vérifier si je n'ai pas l'Ebola !

BàO : Tu veux dire que c'était au moment des craintes concernant le virus Ebola !

Sékou : Ils m'ont amené à l'hôpital au Relais Charbonnier... Ils m'ont fait la visite : "On doit te suivre pendant 21 jours..." Le docteur m'a dit que ça allait.

BàO : Et pour l'hébergement ?

Sékou : Une assistante a rappelé la Croix Rouge, qui n'avait pas de place... "On ne peut pas laisser le petit dormir sur la route..." - "Je suis désolé, pas de place...". Le lendemain, je suis reparti à la Croix Rouge, dès 8 heures... Je suis resté jusqu'à 11 heures... pas de place... On m'a dit qu'un décret est sorti dans la Vienne de ne plus prendre les "mineurs isolés" !

BàO : On vous appelle donc officiellement les "mineurs isolés" !

Sékou : Oui ! Ils m'ont dit de monter dans le train... de partir et de descendre dans la première ville où le train va s'arrêter ! "Comment je peux monter dans le train, je n'ai pas de ticket ? - Non tu peux monter ! - Je ne peux pas faire ça ? - On ne peut rien faire pour toi ! Il faut essayer la ville de Tours, peut-être là-bas ils peuvent t'aider..." L'assistante avait rédigé une lettre pour le Toit du Monde de Poitiers... J'ai donné la lettre à Nicolas qui travaille au Toit du Monde. Nicolas a appelé l'ASE.

BàO : L'ASE, c'est l'Aide Sociale à l'Enfance...

Sékou : L'ASE a dit : "Non on n'a plus de place..." Ca a duré plusieurs jours où je dormais à la gare de Poitiers... Et puis Nicolas a appelé Bruno d'Emmaüs : "J'ai un enfant, est-ce que vous pouvez le garder quelques jours ? - Tu peux l'amener" a répondu Bruno. Du coup, il y avait une stagiaire qui était là-bas et c'est elle qui m'a amené ici...

BàO : C'était quand ?

Sékou : C'était le mois d'Octobre 2014 ! Comme Nicolas n'avait pas de solution le lundi d'après, Hélène et Bruno m'ont demandé ce que je voulais faire. J'ai dit : "Je veux aller à l'école !" Ils ont décidé de me faire entrer au lycée. Il y a eu des démarches pour savoir si c'était l'ASE ou Emmaüs qui s'occupait de moi. Après 2 mois, la juge des enfants m'a vu et voulait faire un placement. Moi je voulais rester à Emmaüs, parce que maintenant, je suis proche de Bruno et Hélène... comme des parents... Finalement, c'est l'ASE qui est mon tuteur, qui prend en charge, les frais de scolarité, santé... et c'est Bruno et Hélène qui sont les "tiers dignes de confiance". C'est pour cela que je suis resté là.

BàO : Tu as pu aller vite au lycée ?

Sékou : Je suis rentré au lycée seulement en janvier 2015. En Guinée, j'avais fait le brevet en fin de troisième... Ils m'ont pris en seconde, et l'année prochaine je peux entrer en première.

BàO : As-tu eu des problèmes de langue ?

Sékou : En Guinée, je parle la langue du pays, le "soussou"... et aussi le français à l'école. Mais au lycée cette année, la langue me "fatiguait" un peu au début. La rentrée était difficile. Il fallait que je "serre la ceinture" pour me mettre à niveau. C'était difficile pour moi et j'ai pleuré plusieurs fois. Je rentre en cours... le prof il parle pas de la façon que moi je parle... il est rapide... je ne comprenais rien les premières semaines de lycée.

BàO : Les professeurs étaient au courant de ta situation ?

Sékou : Oui, ils étaient gentils... Et puis Bruno et Hélène ont pris rendez-vous avec mon professeur principal et ils ont discuté... Le professeur a dit que je commençais à “m’imposer dans la classe”...

BàO : Que veux-tu dire par “imposer” ?

Sékou : Quelques semaines après mon arrivée, j’ai fait les contrôles, sauf en français à cause des 3 mois de retard, mais dans les autres matières, histoire, géographie, mathématiques, physique, chimie, j’ai été troisième de la classe...

BàO : Bravo à toi ! Et pas de soucis avec les au-tres élèves de la classe ?

Sékou : C’était une classe de filles, j’étais le seul garçon pendant un mois, et un autre garçon est venu après d’un autre lycée. Une classe de 18 au lycée Branly. Et je vais faire la classe de STI2D : Sciences et Technologies de l’Industrie et du Développement Durable.

BàO : Tes craintes du début sont maintenant dépassées...

Sékou : Je me sens bien intégré dans la classe... malgré que je ne suis pas bon en français mais dans les autres matières, ça va... J’ai rattrapé mon retard, mais il faut que je travaille encore beaucoup pour l’année qui vient. Et je veux faire bac scientifique.

BàO : En pratique, tu vas au lycée comment ?

Sékou : Il y a un bus qui passe ici le matin à 7h et qui me ramène le soir parfois 17h... parfois 19h... suivant les heures de cours au lycée.

BàO : Ton logement, c’est ici ou chez Bruno ?

Sékou : J’ai ma chambre ici, à la communauté, au-dessus de la salle à manger. J’ai tout ce qu’il faut pour étudier, j’ai l’ordinateur...

BàO : Est-ce que tu t’es fait des relations à Emmaüs et à l’extérieur ? Est-ce que tu connais d’autres personnes qui viennent de Guinée ?

Sékou : Oui, j’ai beaucoup d’amis... Dont quatre amis Guinéens, deux qui sont nés en France et deux qui sont venus à l’âge de 5 ans de Guinée. On joue au foot. Ils sont avec leurs parents à Châtellerauld et Poitiers.

BàO : Tu me dis : on joue au foot ?

Sékou : On joue dans le club du SOC...

BàO : Le SOC de Châtellerauld, club professionnel bien connu !

Sékou : C’était l’équipe U16, des moins de 16 ans... et maintenant l’équipe U18, des moins de 18 ans... Il n’y a pas de U17.

BàO : Revenons en arrière... Financièrement, comment ça se passe ?

Sékou : C’est l’ASE qui paye la scolarité et puis de l’argent de poche, sur un compte sous le contrôle de Bruno.

BàO : Est-ce que tu as des projets pour l’avenir ?

Sékou : Mon projet, c’est d’être un ingénieur en bâtiment... Mon profeseur m’a conseillé de faire ingénieur dans le développement durable. C’est recherché actuellement, précisément sur l’énergie. Alors, je suis entre les deux : bâtiment ou énergie.

BàO : Tu es encore jeune pour savoir...

Sékou : Petit à petit, je verrai. Il y a une université des ingénieurs à Poitiers. J’ai discuté avec un prof qui donne des cours en classe préparatoire. Il m’a dit : “Tu sais il faut avoir 13 de moyenne pour venir là... Moi-même je peux t’appuyer, si tu as 13 de moyenne !” Il y a une autre manière c’est en alternance. Eux, ils trouvent un employeur. Ce que je vais faire, avant que je passe le bac, je prépare mes dossiers et je les dépose. C’est une fac - peut être à Niort - ou je fais 20h de cours par semaine... et 24h de travail chez un employeur.

BàO : Je vois que tu es bien au courant et nous te souhaitons bonne chance pour réussir ces projets! Est-ce que dans ta tête, tu te dis qu’un jour tu retourneras en Guinée pour travailler sur le développement durable ?

Sékou : Ce sera peut-être un peu difficile... Une amie m’a posé la même question il y a un mois. J’ai dit : “Je ne sais pas”...

BàO : Et tes papiers ?

Sékou : Il y a un éducateur qui s’occupe de mes papiers. J’ai un papier qui dit que je suis pris en charge par l’ASE. Si les policiers m’arrêtent, je donne ce papier. Après 18 ans, c’est l’éducateur de l’ASE qui s’occupera au niveau de la préfecture. Je ne sais pas trop comment ça va se passer...

BàO : Je suppose que tu ne connaissais pas Emmaüs avant... Il n’y a pas de groupe Emmaüs en Guinée !

Sékou : Je ne connaissais pas avant d’être venu ici. Pour moi, Emmaüs, c’est pour aider les gens qui n’ont pas de situation ou qui sont un peu perdus. Emmaüs t’accueille et te met tout à disposition pour te faire sortir de la crise où tu es.

BàO : Par quels moyens ?

Sékou : Avec les affaires qu’Emmaüs récupère, qu’on revend, et par les déménagements.

BàO : Est-ce que tu participes - même étant mineur - au travail d’Emmaüs, est-ce que tu donnes un coup de main ?

Sékou : Parfois oui... Quand je ne vais pas à l’école, je peux donner un coup de main. Là j’arrive de vacances...

BàO : Tu es allé où ?

Sékou : En Bretagne ! Il y a une amie qui vient travailler ici tous les mercredis, qui m'a invité. C'est Isabelle. Avec sa famille elle m'a emmené en Bretagne à Erquy. C'est au bord de la mer.

BàO : Qu'est-ce que vous avez fait comme activités?

Sékou : On a fait d'abord une semaine de vélo entre Angers et Nantes... On était 6. Après, on a été 3 semaines au bord de la mer.

BàO : Je reviens à Emmaüs de Châtelleraut qui accueille beaucoup...

Sékou : Il y a plus de 200 personnes qui sont hébergées, et une cinquantaine qui travaille.

BàO : Et puis beaucoup d'amis qui donnent pas mal de temps à la communauté.

Sékou : Je connais les amis aussi... le président...

BàO : C'est une chance pour toi d'être au milieu de toutes ces relations... de tous ces gens... il faut que tu en profites au maximum pour te construire !

Revenons sur tes activités hors études... Le sport, te prend donc pas mal...

Sékou : Trois fois par semaine pendant l'école et six fois pendant les vacances ! Après l'école, je vais au bric à brac... je donne un coup de main... je marche jusqu'au stade de la Montée Rouge un quart d'heure, ça fait partie de l'entraînement... et on vient me chercher pour le retour. Je suis un supporter du Barça le club de Barcelone...

Si Barça ne gagne pas, mes amis viennent me "chauffer" !!! Eux ils sont supporters du Réal de Madrid !!!

BàO : Autrement, le cinéma... la musique...

Sékou : J'écoute tout le temps de la musique... Le rap français... la musique américaine... j'aime bien une chanteuse américaine qui s'appelle Nicki Minaj... des groupes hip-hop... Boubou... Tal... Zaho... C'est ces trois là que "j'aime trop" !

BàO : Super pour l'intégration ! Tu parles "djeun" comme tes copains et copines français !!!

Merci Sékou pour cette conversation. Je te souhaite encore une fois la meilleure réussite possible dans tes études et tes projets professionnels.

Je te souhaite également de retrouver ton papa, ta maman et tes proches d'une manière ou d'une autre...

Profite de ta chance sans oublier ton histoire... Bien d'autres jeunes comme toi sont ou seront amenés à immigrer... Nous leur souhaitons d'avoir finalement les mêmes chances que toi...

Mars 2018 BàO 279

Danielle Rattez, compagne de la communauté de Naintré-Châtelleraut.

Ce vendredi de février, j'avais en tête 2 personnes possibles pour cette interview, un compagnon et une compagne... Bruno et Vittorio devaient leur en parler !!! Le compagnon pressenti était là à mon arrivée. Je l'aborde, mais j'ai vite compris que "causer dans le poste" n'était pas son truc...

Je lui demande si Danielle est là ? - Non, me répond-il, mais Geneviève doit l'amener ! - Pour une interview ? - Je ne sais pas... Mais si tu veux, je peux aller la chercher au lieu de l'attendre, cela ira plus vite !!!

Accompagnée de son petit fils Enzo qu'elle a en garde ce matin, Danielle arrive et - heureusement - elle accepte d'emblée de participer à cette interview pour le prochain BàO ! Il faut dire que la période est particulière pour elle : son mari Bernard est décédé fin janvier dernier, un peu brutalement... Danielle installe son petit fils devant des feuilles de papier et des crayons de couleur...

BàO : Bonjour Danielle... Merci d'accepter de nous parler, dans cette période bien proche du décès de Bernard...

Danielle : Je sais que ça fait du bien de parler...

BàO : Merci de nous raconter ton parcours de vie !

Danielle : Je suis née dans le Maine et Loire, en octobre 1953. Bientôt 65 ans. Ma famille, c'étaient des ouvriers. Mon papa était maçon, maman était femme de ménage. Nous étions 3 enfants. Mais comme mon père est parti avec une autre femme, je me suis retrouvée à 9 ans placée dans un couvent.

BàO : Tu ne pouvais pas rester dans la famille ?

Danielle : Non ! Ma grand-mère me détestait parce que je demandais toujours mon père. Ma maman obéissait à sa mère... Gros gros problème avec ma grand-mère !

BàO : Tu étais allée à l'école ?

Danielle : J'ai été à l'école maternelle comme tout le monde, un CE1 normal mais dans le couvent, la journée on faisait du travail de ferme, les vaches, les champs et tout... Et le soir on avait école de 7h jusqu'à 9h. On était 4 enfants placés. La traite des vaches matin et soir... L'hiver, y'avait moins de travail, on rattrapait les cours qu'on faisait pas l'été. Moi j'aimais bien apprendre, donc ça rentrait vite ! J'ai pas eu le Certificat d'Etudes parce qu'il y avait des choses que j'avais pas apprises pendant ces cours-là... mais c'est pas grave, j'ai continué à apprendre.

BàO : A quel âge tu as quitté les bonnes soeurs ?

Danielle : A 17 ans ! La police m'a dit de revenir parce que je n'étais pas majeure. J'ai demandé pour être émancipée, pour être libre de faire ce que je voulais.

BàO : Tu n'étais plus en lien avec ta famille ?

Danielle : Non, j'avais coupé les ponts ! Dès que j'ai pu, et comme j'étais logée, je suis rentrée en apprentissage pour être aide-cuisinière dans un restaurant sur Angers. J'ai eu mon CAP. Après j'ai passé un autre CAP pour être à la réception dans l'hôtellerie, je l'ai eu aussi... Accueillir les gens, s'occuper des chambres... organiser le travail du lendemain pour les femmes de chambre, un truc très intéressant.

BàO : Et après recherche de boulot ?

Danielle : Après l'apprentissage, je suis partie dans l'Ain parce que je voulais revoir mon père ! C'était très dur parce que mon père était pas très chaud de me revoir ! Et là - j'avais 21 ans - j'ai connu quelqu'un... je me suis mariée avec lui... mais au bout de 9 mois, alcool et brutalités... et il est parti avec ma soeur !

BàO : Vous n'aviez pas d'enfant ?

Danielle : Si... et avec ma soeur qui était partie avec mon mari, on s'est trouvées enceintes en même temps ! On a accouché, moi fin août et elle début septembre... Dans la même maternité ! On s'est crêpées le chignon, j'peux le dire !!! Il a fallu nous séparer. J'avais une fille, Céline, et elle un garçon ! On s'est pas causé pendant 20 ans...

BàO : Tu avais trouvé du travail ?

Danielle : Oui, pas beaucoup dans la réception, mais j'ai trouvé dans les cuisines... et dans les usines de plastique, très nombreuses à Oyonnax, la capitale du plastique ! J'étais OS, ouvrière spécialisée...

BàO : Et tu t'es retrouvée toute seule pour élever ta fille.

Danielle : Oui, alors je suis partie à St Julien en Genevoix, en Haute Savoie, dans une maison de filles-mères.

BàO : Comme on disait à l'époque !

Danielle : C'était une maison très très bien... J'avais trouvé du travail en hôtellerie-restauration. La journée ils s'occupaient du bébé pendant que je travaillais, je le récupérais le soir... Les jours passaient comme ça... Et puis j'ai connu un homme. Je me suis remariée une fois de plus. Notre mariage a duré 9 ans. Nous avons eu 3 enfants, 1 garçon et 2 filles. Anne Marie en 74, Davy en 75 et Muriel en 80. Mon mari était électricien. On a été heureux un certain temps, mais à la fin il s'était mis à boire, à cause de son travail... il me frappait... il me trompait... J'ai donc demandé le divorce. J'ai tenu le coup un certain temps, en pensant aux enfants, mais au bout d'un moment, c'est plus possible ! Même les enfants, ils avaient peur de leur père. Dès qu'il rentrait, ils se cachaient dans leur chambre ! C'était plus une vie !

BàO : Et tu te retrouves de nouveau seule avec 4 enfants, à un peu plus de 30 ans !

Danielle : C'était dur, alors je les ai mis en foyer, 3 en Haute Savoie à Lucinges, et la plus petite dans un autre foyer dans l'Ain. Et j'ai cherché un foyer pour qu'ils soient tous les 4 ensemble et j'ai trouvé à St Pierre de Curtille en Savoie. Je travaillais à Culloz pas loin et j'allais régulièrement les voir. Je suis toujours restée en lien avec eux.

BàO : Heureusement que tu travaillais !

Danielle : Ils m'ont donné une chance, avec la Cotorep - j'étais reconnue travailleur handicapé mais pas droit à la pension - j'ai pu faire un nouveau stage pour passer vraiment cuisinière. D'où 2 ans à Gan près de Pau, en formation cuisine. Stage très intéressant. Je partais le vendredi soir de Pau en train pour remonter en Savoie voir les enfants et je repartais le dimanche soir pour arriver le lundi matin pour prendre mes cours ! C'était vraiment la course tous les 15 jours !

BàO : Et ta formation ?

Danielle : J'ai passé l'examen haut la main, je connaissais tout ! Pas de problème. Je suis retournée à Culloz chez le même patron qui m'avait dit qu'il me gardait dans son restaurant si j'avais mon CAP. Je suis retournée travailler chez lui en "cuisinière normale" et ça s'est bien passé. Un jour le patron a fait une crise cardiaque... obligé de fermer son restaurant, et je me suis retrouvée sans travail !

BàO : Et tes enfants grandissent...

Danielle : Oui, ils vont au lycée... mais mon ex-mari me fait une vacherie : il a fait faire des faux témoignages... pour le tribunal pour enfants... que j'étais une traînée, que je buvais ! J'ai pas pu prouver le contraire ! Heureusement que le patron du restaurant est intervenu mais j'ai pas pu faire grand chose, et mon ex a récupéré les enfants chez lui ! Les 4 enfants. J'avais juste un droit de visite tous les 15 jours et un droit de vacances mais j'arrivais jamais à les voir : quand je venais il se barrait dans sa famille en Moselle ou bien il partait exprès en vacances à ce moment-là... Pendant 5 ans je me suis battue parce que j'arrivais pas à les voir. Je leur écrivais, j'envoyais des colis... à chaque fois il me les renvoyait chez moi ! C'est très très dur : je me suis battue pour eux et finalement j'avais plus rien ! Personne pour m'aider alors que lui...

BàO : Et les enfants, comment ils étaient chez lui ?

Danielle : J'ai su plus tard qu'il couchait avec ma fille qui était pas la sienne. C'est pas normal et tout. J'ai été à la gendarmerie mais il fallait que ce soit elle qui porte plainte. Elle avait tellement peur de lui qu'elle a jamais voulu. C'est bien dommage, j'aurais voulu que ça aille plus loin. C'est mon regret... Alors, entre 32 et 38 ans, c'était la galère, je voyageais à travers toute la France, je faisais des petits boulots par-ci, des petits boulots par-là, j'arrêtais jamais... je faisais du stop... je dormais n'importe où ! En 88, j'ai eu une petite fille Cindy avec un gars de passage, qui a été mise dans une famille d'accueil en Maine et Loire.

BàO : Ton cinquième enfant...

Danielle : Et c'est en 90 que j'ai rencontré Bernard. Il était en communauté Emmaüs. Je suis arrivée ici à Emmaüs Naintré. A Angers, quelqu'un m'avait dit de venir à Naintré, que je serais accueillie à Emmaüs ! J'ai été très bien accueillie. Bernard était compagnon. Le soir avec d'autres copains, on jouait aux cartes... à la belote... Bruno a su par un jaloux que je m'entendais bien avec Bernard, ce gars a raconté des conneries à Bruno. Un dimanche matin, avant de partir à un concours de pétanque, Bruno nous a convoqués au bureau, il m'a dit que ça faisait trop d'histoires dans la communauté avec moi, il fallait que je parte ! Bernard était pas d'accord et finalement, on est partis tous les deux. On a pris la route, c'était en 90.

BàO : Vous êtes allés dans un autre Emmaüs ?

Danielle : On a été 3 mois à Pempuyre vers Bordeaux et après chez le frère de Bernard et sa belle soeur. On s'est mariés là-bas, près de Bordeaux. Et on a eu un petit garçon, Cyrille, en 92. Entre temps, on avait quitté la famille et on était revenus ici à Naintré. Je me rappelle qu'on a appelé Hélène pour lui dire qu'on était partis à 2 et qu'on revenait à 2 et demi ! Elle a crié un peu à cause de mon âge : presque 40 ans ! Avoir un bébé, c'est pas trop recommandé. Si on l'a on le garde, c'est tout ! C'est comme ça que Cyrille est né à la communauté Emmaüs de Naintré!

BàO : Mais l'histoire n'est pas finie !

Danielle : Un jour, on a pris notre envol par nous-mêmes. Bernard avait trouvé du travail à La Barque de Naintré. Il faisait l'entretien, cuisinier, femme de chambre... Et moi je faisais des petits boulots en restauration, ménage, aide à la personne sur Châtellerault, Jaunay-Clan, on pouvait donc prendre un appartement. On a habité un an à Châtellerault, après sur Naintré, où on avait de la famille. Et on allait voir ma fille Cindy qui était à Angers. On partait le vendredi soir pour la voir chez ma mère... tous les 15 jours. C'était très compliqué. Malheureusement en 2002, plus de travail à La Barque ! La petite famille est partie à Montreuil Juigné dans le Maine et Loire et là Bernard a travaillé comme agent d'espaces verts et comme peintre. Suite à la fermeture du centre où il travaillait, j'ai écrit à plein de mairies et c'est une mairie de l'Ain qui a répondu favorablement. On est repartis dans l'Ain ! Bernard travaillait à la mairie de Nantua et moi des petits boulots dans mes branches. Cyrille a été dans un IMPro, il pouvait pas aller dans une école normale, il avait beaucoup de retard... Il partait le lundi matin à Bourg en Bresse par le car et revenait le vendredi soir. Il était en horticulture. Ça se passait bien, on avait une vie très tranquille.

BàO : Compte tenu de votre vie passée... il fallait en profiter au maximum !

Danielle : D'un seul coup, plus de boulot à Nantua et en 2014, anniversaire de l'appel de l'abbé Pierre, on est revenus ! Après un an de galère... chez ma fille... chez ma soeur... chez le frère à Bernard... et on a mis plus d'un mois pour revenir de l'Oise à ici, avec Cyrille, moi, Bernard, et le chien ! C'était dur ! Le stop marchait mal. A Tours, le frère de Bernard nous a ramenés à Naintré !

BàO : On vous attendait ?

Danielle : On avait téléphoné, mais pas de place... alors on y est allés au culot ! On connaissait très bien, on voulait retourner à nos sources. On voulait vraiment revenir à nos sources !

BàO : Et finalement ?

Danielle : Le chien est resté à la Tour, il dormait dans la chaudière... c'est Dédé qui s'en occupait... et nous on couchait à La Barque ! Le matin, Cyrille s'occupait de son chien. Nous on travaillait. Bernard a repris sa chère ferraille, qu'il aimait beaucoup, content de reprendre son poste. Il rêvait de former quelqu'un pour continuer après lui mais il n'a pas eu le temps. Après La Barque, on a logé quelques mois dans le bengalow derrière la cuisine, puis une maison s'est libérée, la petite maison où on est en ce moment 14 rue du Cdt Charcot. Une petite maison de poupée, un vrai cocon.

BàO : A quoi tu travailles ici ?

Danielle : Ça dépend : je m'occupe des livres, les recouvrir, les réparer... Je compte les pièces pour Bruno... Je m'occupe des jouets, des poupées... Un peu de tout. Comme je ne peux pas rester longtemps debout à cause de mon genou, je m'organise.

BàO : Tous les 3, vous avez passé 3 années "cool" comme on dit... Et Cyrille, que devient-il ?

Danielle : Cyrille vient quelquefois à la communauté et autrement, il reste à la maison, il fait le ménage, il s'occupe de la cuisine. Il a 25 ans... Pour le travail, il n'a pas de moyen de locomotion et trouver en horticulture ici, c'est très dur. C'est la galère pour lui...

BàO : ...Et janvier 2017, ça a été le drame pour Bernard, qui était de ton âge je crois...

Danielle : Exactement ! Des fois il avait des rhumes, il toussait... Il était fatigué dans les derniers temps. Un jour de janvier, je l'ai fait entrer aux urgences, il avait du mal à respirer. En fin de soirée, il avait signé une décharge pour rentrer à la maison ! Il voulait pas rester. Il a trainé toute la semaine à la maison, ça allait pas. Le lundi matin, on appelle le médecin : une bonne bronchite comme d'habitude dit le médecin. Antibiotiques et tout... mais ça allait plus mal... Bruno l'a emmené aux urgences à Châtellerault. Ils l'ont mis sous oxygène... transféré le soir à Poitiers en réanimation. Je l'ai vu le jeudi et le vendredi, il n'était pas bien... il a été branché sur un coeur artificiel... Comme il n'avait aucune chance de revenir, j'ai demandé à ce qu'on le débranche... et il est décédé le samedi 27 janvier... Vittorio était avec moi pour m'aider, avec ma fille.

BàO : C'était bien que tu aies du monde autour de toi...

Danielle : Oui, ce fut un très beau enterrement. J'y croyais pas, toute la famille est venue, tous ses frères et soeurs. C'était formidable, j'étais contente, bien entourée. Même ma soeur est venue, ça m'a surprise, avec 2 de ses enfants. On a mangé chez Geneviève, une amie... C'était dur, mais une bonne journée !

BàO : Tu penses rester à Emmaüs ?

Danielle : Oui, je n'ai pas l'intention de partir...

BàO : Tes autres enfants...

Danielle : Cindy est sur Châtelleraut... j'ai son fils Enzo en garde aujourd'hui... J'ai toujours des contacts avec Anne Marie : elle m'a dit qu'elle aurait bien aimé que ce soit Bernard son père... J'ai quelques contacts sur facebook avec Céline... J'ai su que Davy avait eu des jumelles... Muriel refuse de me voir et de me causer...

BàO : Tu as envie de dire plus...

Danielle : Emmaüs... je les remercie énormément ! Ils m'ont beaucoup aidée, beaucoup soutenue. Quand j'ai eu des problèmes de santé, ils étaient toujours là. Emmaüs c'est formidable. On est partis... on est revenus... ils étaient toujours là pour nous accueillir ! C'est vraiment une grande, grande famille. J'y tiens et je me sens très bien parmi eux. S'il y a un coup dur, il y a toujours quelqu'un pour soutenir, pour aider... c'est super, on n'est jamais seule... J'aime bien aussi les rencontres chrétiennes à Ligugé : je trouve que c'est important, on parle de beaucoup de choses. Ici à Naintré on a un petit groupe qui permet qu'on se lie beaucoup plus vite d'amitié. On se retrouve chez Geneviève tous les 15 jours, avec Vittorio, Sébastien, Marie Odile... et d'autres.

BàO : Merci Danielle, pour nous avoir confié toute cette vie ! Encore une fois, tu nous montres qu'un avenir est toujours possible... malgré les galères...

Juin 2019 BàO 290

Vittorio Marelli, compagnon de la communauté de Naintré-Châtelleraut.

Nous sommes le 8 mai 2019... J'arrive à la communauté de Naintré-Châtelleraut avec Kiki comme passager, venu passer quelques heures avec ses vieux copains... Aujourd'hui, je vais interviewer Vittorio, compagnon engagé bien connu dans notre région...

BàO : Vittorio, raconte-nous...

Vittorio : Cela fait bientôt 15 ans que je suis à Emmaüs. Je suis arrivé en 2003 à Poitiers... où j'étais très bien pendant 7 ans...

BàO : Je t'arrête... tu peux nous parler de tes origines ?

Vittorio : Je viens d'Italie... Je suis né dans un petit village qui s'appelle Romano Briance, département du Lac de Côme, au nord de Milan. Je suis né en 1958... j'arrive à 61 ans cette année. Je viens d'une famille de commerçants, on avait une petite superette... J'ai appris le métier de boucher avec mon oncle. Mon père a été obligé d'arrêter parce que les chambres froides le rendaient malade. Le métier de boucher que j'ai toujours exercé jusqu'à 20 ans... et quand j'ai besoin... En fait j'ai fait que les écoles primaires et j'ai tout de suite commencé à travailler. D'abord dans la petite boucherie familiale... puis dans un supermarché... dans une salaison comme ouvrier. En fait, depuis l'âge de 9/10 ans ! J'ai toujours travaillé...

BàO : C'est la vie qui t'a formé... plus que l'école.

Vittorio : Ce qui m'a posé question, c'est qu'à 11 ans j'ai perdu ma mère. De là "quel est le sens de la vie", "pourquoi on vit". Je me trouvais seul à réfléchir à tout ça... A l'école, on m'avait donné les Evangiles. Je les ai lus et là il y a eu une perception importante, c'est que Dieu existe. Même si j'ai grandi dans une culture chrétienne... c'était plus une façon d'être, sans emprise profonde... alors que là ! Là j'ai décidé de m'informer, toujours en recherche, toujours en vivant dans mon petit village avec mes amis.

BàO : Quel a été le déclic pour la suite ?

Vittorio : J'ai rencontré des jeunes, un groupe qui s'appelait "Opération Matto Grosso", soutenu par les Salésiens (des prêtres), qui envoyaient des jeunes étudiants en Amérique Latine... Certains, retournés en Italie, le samedi et le dimanche, faisaient des ramassages - chiffons, papiers, ferraille - et le revenu c'était pour soutenir les copains restés là-bas au Brésil, Pérou, Bolivie... Des jeunes des années 70 et ça m'a beaucoup forgé l'esprit du volontariat. Je me suis posé la question d'aller là-bas... Le problème, en étant boucher, qu'est-ce que je vais faire en Amérique Latine ! Je ne suis pas plombier, pas médecin, je n'ai pas fait des écoles. Dans les questions des personnes qu'on voyait dans les villages, il y avait : "Vous faites beaucoup pour les gens qui sont loin et pour les gens qui sont ici vous faites rien !" C'était de la provocation mais ça m'a travaillé et pour moi, c'était bien que je m'engage dans le quart-monde (la misère chez nous) plutôt que dans le tiers-monde (la misère là-bas)... Des circonstances... des bouquins à lire... des rencontres... un copain qui me parle d'un groupe avec des protestants... bref, un appel pour aider un frère "Camilien" qui venait d'ouvrir un centre d'accueil à la gare de Milan. J'avais 19 ans et au lieu de partir en Amérique Latine, j'ai pris une année de "service civil" si on veut, j'ai quitté le travail - mon père était pas d'accord - et je suis allé donner un coup de main... donner la soupe à la gare centrale,

au fond de la gare, pour “enlever les clochards de la vue des voyageurs”! Soupe matin, midi et soir. Y’avait des canapés... des bidons pour s’asseoir... mais toujours la prière ! C’est le frère “Camilien” ! Les “Camiliens” sont des frères infirmiers. Une année à peu près... Sans bouger d’Italie, ça m’a permis de rencontrer des gens de tous types de culture : des Asiatiques, des Maghrébins, des Syriens, des Indiens qui ne savaient pas où dormir ni manger... Des gens alcoolisés... les premiers toxicomanes... C’est la richesse de tous ces gens qui m’a marqué ! Souvent des bagarres... j’ai passé du temps à enlever les couteaux des mains des gens ! J’étais jeune et plein d’enthousiasme...

BàO : Et après cette année là...

Vittorio : Je suis rentré à la maison. Qu’est-ce que je fais ? Avoir une copine... faire une famille normale... ou autre chose ? Entre temps j’avais connu des frères de la Mission Ouvrière saints Pierre et Paul (MOPP), et chaque dimanche, j’alternais les camps de travail (Bergame... Brescia... Bologne...), ce qui me permettait de connaître mieux l’Italie, le monde dans lequel je vivais... et les dimanches avec eux pour lire la Bible. Ma formation de catéchisme était très limitée et quand on lit les Evangiles, il y a toujours des références aux Ecritures (l’ancien testament) que je ne connaissais pas. Finalement fallait prendre une décision...

BàO : Et quelle décision tu as prise ? Etre prêtre, être frère ?

Vittorio : Les Pères blancs... les Camiliens... ça m’allait pas... La Mission Ouvrière Pierre et Paul (la MOPP), des frères qui habitaient en HLM, qui vivaient d’Evangile et de prière, ça me parlait beaucoup plus. Si je voulais continuer un certain style de vie, je prenais conscience qu’il me fallait un bagage, une formation. J’ai demandé aux frères et je suis venu en France à Paris. J’ai d’abord travaillé à l’aéroport Charles de Gaulle, comme intérimaire ferrailleur... après comme désosseur à la Courneuve... Pour le travail j’ai jamais eu de problème. Après ça, je suis parti à Fribourg en Suisse faire l’Ecole de la Foi. La MOPP et cette Ecole, c’est Jacques Loew qui en était le fondateur... qui a travaillé comme docker à Marseille...

BàO : Bien comme Ecole ?

Vittorio : Deux années fantastiques ! Des bases données sur la Philosophie... la Bible... l’Histoire... la Liturgie... et en même temps des gens qui venaient de tout le monde, d’Asie, d’Amérique, d’Afrique, d’Europe... et la confrontation : comment on vit l’Eglise dans les différents pays du monde. Autrement, on a une vision d’Eglise locale... Ca m’a beaucoup enrichi ! Après, j’ai fait partie d’une petite équipe de la MOPP... mais au moment de faire des engagements définitifs, je ne me sentais pas prêt ! Tous les ans, pendant 6 ans, on faisait un mois à l’abbaye de Cîteaux pour apprendre la prière et le travail. Pour moi c’était fondamental...

BàO : Et la décision ?

Vittorio : Je suis retourné chez moi pendant à peu près un an... Mais je voyais qu’on est bouffé par la vie courante, la voiture... le loyer... être bien habillé pour sa dignité... il faut travailler dans un circuit un peu vicieux et donc ça m’allait pas. Je suis allé voir un autre prêtre qui faisait de l’accueil sur Milan, pour lui donner un coup de main.

BàO : Toujours de l’accueil de gens en grande difficulté...

Vittorio : Toujours. Et même “la structure” en grande difficulté ! Donner à manger à une centaine de personnes par jour, gratuitement. On vit avec “ce qui arrive”... on dit la “providence” ! La générosité des gens est importante et il n’y a aucun souci ! Par con-tre, quand on s’est connu un peu, le prêtre m’a envoyé gérer une communauté agricole à Belluno, au nord de Venise. Elle existait depuis des années, elle accueillait des toxicomanes... des malades psychiatriques... des malades de l’alcool... des familles... Là j’ai du apprendre à faire le paysan, traire les vaches, faire les foins... Le responsable précédent était mis en prison pour des vieilles histoires de drogue...

BàO : Et c’est toi qui te coltinais la suite !

Vittorio : Gérer un situation de crise sans aucune expérience ! J’avais près de 30 ans... Les amis avaient laissé tomber ! Petit à petit, avec la paroisse, on a fait ce qu’on a pu. Le problème pour moi, non marié, c’était de gérer des femmes et des familles avec des problèmes de toxicomanie et de dépendance. Au bout de 2 années, j’ai arrêté d’accueillir des familles et des femmes. J’ai été presque 10 ans là-bas. Y’avait une petite soeur, comme la mère Thérèse du coin, qui a su “coaliser” des gens pour que ça continue sans moi... J’ai rejoint les copains “Matto Grosso” qui accueillait des jeunes toxicos, malades du sida, sortis de prison, un peu de tout. Et puis je gardais toujours des contacts avec les frères de la MOPP.

BàO : On doit arriver à ton “retour” en France !

Vittorio : Giuseppe, un copain de formation, m’a proposé de venir en France, ce qui rejoignait mon souci d’approfondissement. Je suis venu à Bazoches les Gallerandes, à côté d’Orléans. J’ai fait équipe de MOPP, travaillé comme charpentier, près de Pithiviers... Mais la Beauce c’est dur pour la solitude... même si j’aime bien les Pères du désert !!! Je suis donc venu voir Antonio, un cousin qui était à Emmaüs Poitiers. Je connaissais un peu Emmaüs en Italie, à Ferrare... Villafranca... mais sans plus. Je suis donc venu à la communauté Emmaüs de Poitiers. Ce qui m’a plu c’est que je suis arrivé à l’Auberge d’Emmaüs, en ville, et qu’il y avait un prêtre, Laurent Laflèche, avec qui on se retrouvait souvent à prier ensemble. J’ai aussi rejoint le groupe “Chrétiens d’Emmaüs” qui se retrouve 2 fois par an, et sa dimension de recherche.

BàO : Qu’est-ce qu’on t’a demandé à Emmaüs-Poitiers ?

Vittorio : D'abord j'ai habité à l'Auberge, puis à la Matauderie... On m'a demandé d'être responsable à la Matauderie. De fait je connaissais ce travail avec ce que j'avais fait en Italie. J'étais un peu le joker ! Quand il y avait besoin, je pouvais faire tout... la gestion de la maison et des personnes. Dans une communauté, on pourrait dire que "le travail, ça commence après le travail" ! C'est une dimension qui manque un peu à Emmaüs parce que les problèmes ils arrivent quand on a fini de travailler. S'il n'y a pas quelqu'un qui occupe les personnes après le travail, c'est là qu'on commence à faire des conneries. A la Matauderie, ce que j'ai essayé de faire, c'est de m'occuper avec les gens, de faire un minimum de vie sociale... communautaire... pour que les gens soient bien là où ils sont. Tant que j'ai été à Poitiers, ça m'a beaucoup enrichi...

BàO : Et puis la découverte d'un mouvement très large et divers... sur la Région... sur la France... l'International...

Vittorio : Oui, et des boulots très divers suivant les besoins : conduire un camion... faire la vente... accompagner les personnes... à l'école, à l'hôpital... faire la cuisine... gérer la maison... 7 ans à Poitiers...

BàO : Qui'est-ce qui t'a amené à Naintré-Châtellerauld ?

Vittorio : Disons une divergence d'opinion avec Laurent et là je dois remercier Joëlle qui m'a proposé de "faire le tour" de différents Emmaüs que je ne connaissais pas. Et donc, j'ai visité Paris, les maraudes de l'Association Emmaüs, j'ai vu Scherwiller, Longjumeau... Très bien accueilli... Mais je savais qu'il y avait la communauté de Naintré-Châtellerauld, en difficulté... et j'ai demandé à Bruno de voir... Et je suis resté depuis début 2011 je crois... Toujours fidèle en même temps à la MOPP ! Des liens qui se sont plus soudés et finalement j'ai fait des engagements de "laïc associé" et l'année dernière en 2018, des engagements "définitifs" comme frère de la MOPP... Et toujours cette dimension d'engagement dans le quart monde. En Suisse, j'ai fait l'Ecole de la Foi... A Naintré, je fais l'Ecole de la Charité !

BàO : En même temps, il y a cette demande pour toi de devenir diacre de l'Eglise catholique !

Vittorio : Jusque là pour moi, ça me suffisait de "vivre mon baptême" comme on dit en théologie : "roi" c'est pour le service... "prophète" c'est pour recevoir et annoncer la parole... "prêtre" c'est pour la prière... ! Voilà ce qui est important pour moi. "Entrer dans les ordres" oui à condition que ce soit complètement gratuit ! J'ai été scandalisé dans ma jeunesse qu'un "enfant de choeur" ramasse des pourboires pour un mariage ! Surtout pas être payé pour le "service sacré" ! Et cela en accord avec les idées de la MOPP, on vit de notre travail, pour l'Evangile ! J'ai toujours refusé d'être prêtre parce que ça implique une dimension de "pouvoir" mal comprise aujourd'hui... J'ai toujours choisi d'être frère et pas de charge "instituée" !

BàO : Finalement, tu as accepté quand même de devenir "diacre" !

Vittorio : C'était à l'abbaye Notre Dame de la Joie en Bretagne. J'ai obéi et dit oui pour devenir diacre et j'ai commencé tout un chemin de formation, d'abord avec la MOPP, puis avec les autres diacres ici à Poitiers... depuis bientôt 4 ans. Je serai donc ordonné diacre le 29 septembre, à la Cathédrale de Poitiers, à 15h. Cette année, comme c'est les 70 ans d'Emmaüs, on pourra marquer l'évènement en même temps. J'invite tous les gens d'Emmaüs... Il faudra apporter un "salé" et un "sucré" à partager... C'est la fête du "service" (c'est le sens du mot diaconat) !

BàO : Est-ce que cette nouvelle situation pour toi aura des incidences sur ton quotidien à Emmaüs ?

Vittorio : Pour l'instant, je ne pense pas. En fait c'est une reconnaissance de ce que je fais déjà. C'est un complément de ce que je vis à Emmaüs. Le souci que j'ai, c'est qu'au niveau de l'Eglise je sois plus sollicité. A la communauté de Naintré, il y a une grande liberté. On peut parler facilement avec les responsables pour faire autre chose. Il y aura un peu plus de travail, mais si c'est pour le service, pourquoi pas ? Le but c'est toujours d'être au service des gens. Ici, on accueille... on fait ce qu'on peut... je fais toujours le joker s'il y a un besoin... j'accompagne les gens... je fais de la publicité pour les ventes... J'aime bien l'informatique, je fais des dépannages pour la communauté s'il y a un besoin...

BàO : Puisque tu parles de Naintré-Châtellerauld, tu peux nous dire quelques mots sur la "spécificité" de cette communauté !

Vittorio : Personnellement, j'ai toujours vécu - à Emmaüs ou ailleurs - dans des communautés en très grosses difficultés économiques... à part Poitiers ! Etre ici cela ne change rien pour moi. Ce qui m'a rassuré, dans la première communauté où j'étais avec le frère Camilien à la gare centrale de Milan, on venait de finir les douches et les toilettes - on n'avait pas un sou - et le plombier a demandé d'être payé. Il y a un jeune qui est arrivé en disant: "La paroisse a fait une collecte pour vous aider, voici le chèque." Le frère il a pris le chèque et l'a donné au plombier... c'était réglé ! Et là j'ai vu la première action de la providence et plus tard, l'activité agricole dans les Alpes, ça rapportait presque rien ! Les amis avaient obtenu des subventions d'Etat mais le problème c'est qu'il faut avoir des salariés... et donc là ce n'est plus la question "de quoi tu as besoin ?"... mais "qui paye ?"... c'est la préfecture, les services sociaux, la famille... Mais depuis que je suis ici, depuis 2010/2011, la communauté a des difficultés économiques... et cela n'empêche pas que beaucoup de personnes ont été aidées... Les fondements d'Emmaüs, c'est "aide-moi à aider"... "fais ce que tu peux avec ce que tu as..." et donc c'est fantastique ! Il y a des familles, avec des enfants qui sont dans la rue... on essaye - on n'y arrive pas toujours, des fois les gens ils repartent - on essaye de trouver une solution, de trouver quelque chose avec eux... Le but de demander des aides à droite à gauche, c'est pour aider ceux qui nous demandent de l'aide ! Nous les

responsables, on est bien, on a l'équilibre entre guillemets "psychique"... on ne manque de rien ! Ceux qui nous demandent, c'est qu'ils ont des problèmes psychiatriques, des problèmes d'addiction, des problèmes de logement... Une infirmière est venue ici, elle faisait une étude sur la psychiatrie sur les gens à la rue. Elle disait que déjà quand on a un abri, cela permet de calmer le jeu, surtout quand il y a des enfants. Je trouve très importante cette activité de trouver des solutions. Au vu des amis qui ont la vision d'une structure de gestion familiale où tu dois te rassurer que tout est "dans les clous", c'est difficile... c'est fatigant quand on n'a pas l'assurance d'arriver à la fin du mois ! Même si on dépense plus que ce qu'on gagne, depuis plusieurs années, on n'a pas de dettes... on est propriétaire de tous les lieux... Et il faut s'excuser auprès des autres communautés qu'on embête tout le temps en leur demandant s'il y a de la place pour les gens qui nous demandent d'être accueillis...

BàO : Vous leur demandez aussi de "partager" leur argent et quoi de plus normal entre groupes Emmaüs ?... Une question : certains disent que héberger ne suffit pas... qu'il faut accompagner les situations...

Vittorio : C'est vrai qu'on est fautifs sur ça... qu'on n'est pas une communauté parfaite... Mais quand on propose à des personnes de partir, ils ont du mal... Il y a des relations humaines, des liens qui se forment très forts, et malgré qu'aux yeux de l'extérieur on est mal, les gens qui vivent ici sont bien, ils ne veulent pas partir ! C'est pas le même regard...

BàO : Je crois qu'on peut dire qu'il y a toujours eu ces deux regards dans le mouvement Emmaüs... Axelle Brodiez, dans son livre "Emmaüs et l'abbé Pierre" en parle comme d'une question insoluble : "Ethique de Conviction" et "Ethique de Responsabilité"... voir la citation plus loin en page 7... Naintré-Châtellerauld n'est pas le vilain petit canard qui n'entre pas dans les cases prévues... Cela n'engage qu'un modeste interviewer du "De Bouches à Oreilles"...

Vittorio : On a fait ce qu'on a pu... Je reviens sur mon engagement diaconal. Une petite équipe d'accompagnement s'est formée avec des amis de la communauté et leur réflexion porte surtout sur l'Eglise aujourd'hui en France et comment on peut y vivre sa foi ! Moi je pense que la caractéristique du chrétien c'est qu'il est le "sel de la terre", la "levure"... Si les chrétiens vivent leur foi, ça permet de donner goût à tout le reste... Les valeurs qu'on vit à Emmaüs, ça permet de faire lever la pâte et que les choses changent... Il faut les transmettre ces valeurs dans des sociétés qui sont toujours difficiles, que ce soit l'époque romaine, le Moyen Age, la Renaissance, le siècle dernier... chaque époque a sa situation de crise vis à vis de la foi. Comment on répond ? Moi tout simplement, j'essaie de vivre ma vocation au service des plus pauvres... Dans cette recherche, je peux dire que j'ai été bien accompagné. On n'est jamais arrivé... comment on lit les événements... ce qui nous arrive... et quelle réponse on peut donner ! Le fait d'être diacre, c'est une charge en plus, mais je pense que c'est une richesse pour la communauté... pour l'Eglise... vu que j'ai un bagage reçu à mon tour... donc c'est à mon tour de le transmettre.

BàO : Un dernier mot, Vittorio ?

Vittorio : Sur la communauté de Naintré-Châtellerauld... "Un bon arbre, ça se reconnaît de ses fruits" dit-on ! Je suis peut-être un fruit de cet arbre... Les autres fruits, ce sont les personnes qui ont été régularisées... les familles qui sont à l'abri... Ce sont des fruits qu'on ne voit pas !

Octobre 2019 BàO 293

Fabrice Carol, compagnon de la communauté de Naintré-Châtellerauld.

C'était promis depuis un moment... Fin août, je devais passer à Naintré pour rencontrer Fabrice et l'interviewer... Voilà, c'est fait.

BàO : Fabrice... pour toi qui a subi une trachéotomie... pas évident d'être interviewé ! Je te vois boucher d'un doigt ta canule pour parler, tu me dis quand tu veux "prendre une pause", nous avons tout notre temps...

Fabrice : Pas de problème... cela m'arrive même de remplacer le téléphoniste de la communauté !!! Et j'ai plus (+) de souffle depuis que je ne fume plus !

BàO : Ok, alors allons-y... Tu as déjà lu des interviews, tu sais comment ça se passe ! Avant Emmaüs... Emmaüs... tes projets éventuels après Emmaüs ?

Fabrice : Je pense que je quitterai Emmaüs seulement pour mes "grandes vacances". comme disait l'abbé !!! Tu vois ce que je veux dire !

BàO : Fabrice, qu'as-tu envie de nous dire sur tes origines ?

Fabrice : Je suis né à Gourdon, sous-préfecture du Lot. Je suis le fils d'une "fille-mère"... à l'époque, c'était pas très très bien vu ! C'était le 20 avril 61, il y a 58 ans. Ma mère travaillait dans un hôtel à Souillac et c'est ma grand-mère maternelle qui m'a pris chez elle. Et puis à cette époque là, c'était l'assistance publique qui s'occupait des enfants comme moi et qui m'a placé dans une famille de paysans dans les fins fonds du Lot, jusqu'à l'âge de 7 ans, pendant 6 ans. Et quand ma mère s'est mariée, elle m'a récupéré. Son mari m'a reconnu

administrativement. Jusqu'à l'âge de 6 ans, je portais le nom de jeune fille de ma mère : Cros, et ensuite Carol comme le mari de ma mère.

BàO : Vous étiez toujours dans le Lot ?

Fabrice : Non, on est partis habiter en Ariège, à côté de Pamiers.

BàO : Ca se passait bien avec ton beau-père ?

Fabrice : Disons qu'il m'a éduqué !

BàO : Ils ont eu des enfants ?

Fabrice : Oui, un premier frère en 67 et une soeur en 69. Et un dernier qui est né quand je faisais mon service militaire, 18 ans après. Jusqu'à 15 ans et demi, l'école... le Collège à Ax les Thermes parce que quand j'étais gamin, je faisais un peu d'asthme. Et Ax les Thermes, c'est une station thermale pour ça. Et puis il y avait le fait que j'étais très indiscipliné, donc j'étais interne. Je ne rentrais chez mes parents que tous les 15 jours. Un we sur deux, je restais au Collège, on était 7 ou 8 dans ce cas là.

BàO : Et au niveau études, ça allait ?

Fabrice : Quand j'ai eu mon BEPC, j'étais admis au Lycée de Foix. Mon père a pas voulu que j'y aille : "Tu vas avoir 16 ans, tu vas travailler !" Donc je me suis mis apprenti. Pendant les vacances scolaires, j'ai fait une saison pour gagner un peu de sous, comme plongeur dans un bistrot et après, à la rentrée, je me suis mis apprenti mécanicien-auto.

BàO : C'est un métier dont tu avais envie ?

Fabrice : Je voulais faire des études techniques au départ. C'est ce qui se rapprochait le plus. Mon père était patron d'un garage... et je me suis mis apprenti chez un concurrent à lui !!! Mon père faisait Citroën et je suis allé chez Peugeot ! A cette époque là, c'étaient deux marques très distinctes... pas comme aujourd'hui...

BàO : Et tu as passé un CAP ?

Fabrice : Je l'ai loupé, deux ans après, j'ai eu que l'écrit, pas la partie pratique... Je me suis fait recenser et j'ai devancé l'appel... pour être libéré le plus vite possible ! J'ai fait mon service militaire dans le génie, à Castel Sarrazin et Castres, peloton d'élève gradé et après j'ai fini cabo chef appelé !

BàO : Toutes mes félicitations Fabrice !

Fabrice : J'ai passé mes permis mais dans le civil ils ne m'ont validé que le permis B, pas le poids lourd, j'avais pas assez de kilomètres...

BàO : Et après le service militaire...

Fabrice : Je m'étais perfectionné sur la mécanique auto et quand je suis sorti, j'ai trouvé du boulot dans un garage Renault, en banlieue de Pamiers, où je ne suis resté que 3 ou 4 mois parce que le premier truc mécanique qu'on m'a fait faire, je me suis bien débrouillé - remplacer un embrayage sur une Estafette - et je me suis rendu compte que dans un garage automobile, quand tu fais bien une opération... toute ta carrière, tu fais la même opération ! Un peu comme à l'usine à la chaîne... Donc j'étais destiné à remplacer des embrayages toute ma vie professionnelle !

BàO : C'était sans doute un gros garage...

Fabrice : Oui, un concessionnaire Renault... Chaque ouvrier avait sa spécialité. Quand j'ai vu ça, j'ai préféré partir et chercher autre chose. A cette époque là, années 80, c'était encore assez facile de laisser un travail et d'en retrouver un autre. Comme je voulais m'acheter une voiture correcte, je suis parti faire une saison sur une station de ski, au Pas de la Casse, comme serveur dans un restaurant, pour mettre du pognon de côté. C'est là que j'ai rencontré une Thouarsaise, Deux Sèviennaise, en vacances, et on a eu une aventure... Elle travaillait dans une usine de champignons. Quand elle est retournée chez elle, on a continué de s'écrire, de se téléphoner, et elle m'a invité à venir passer des vacances chez elle, à Thouars. Et je ne suis jamais reparti ! Un an et demi après on s'est mariés...

BàO : Et le boulot sur place sans doute ?

Fabrice : Entre temps, j'avais trouvé un bon boulot au "Rouge Gorge du Thouet" à Taizé. C'est une boîte de melons et ils ont leur propre maintenance pour toutes leurs réparations de machines agricoles. Je me suis rendu compte que c'était beaucoup plus intéressant au point de vue professionnel que de travailler dans un garage autos. J'ai donc fait un stage de réparation de machines agricoles à Roiffé dans un centre AFPA. Un stage de longue durée de 11 mois. J'ai eu mon examen de fin de stage et j'ai eu le CAP en candidat libre, que je suis venu passer à Châtellerault. J'avais fait une partie pratique chez Périnet, la "Culture de l'An 2000"!!!

BàO : Bien connu sur le secteur... il se déplaçait en hélicoptère pour réparer les machines en panne dans les champs !

Fabrice : Quand j'ai eu fini ce stage, "Rouge Gorge" m'a embauché... Je venais de me marier... on attendait une fille. Elle est née en 1984, elle avait une malformation cardiaque et elle est décédée à 6 jours... Pendant un an et demi, c'est moi qui ai porté ma femme à bout de bras... En 86, on a eu une deuxième fille, qui va avoir 33 ans le 10 novembre. Elle est aide-soignante au nouvel Hôpital Nord Deux Sèvres, à Faye l'Abbesse. Elle a une petite fille qui doit avoir 4 ou 5 ans maintenant, je suis grand-père.

BàO : Tu la vois ?

Fabrice : Non, parce que en 87 - elle avait 10 mois - sa mère et moi, on a eu une grosse crise. Elle avait été licenciée des champignons, on l'a mal vécu, et on s'est séparés. Toute sa famille s'est mise contre moi et je me suis arrangé avec mon employeur pour être licencié... toucher les Assedic... et j'ai quitté Thouars.

BàO : Pour aller où ?

Fabrice : Pas bien loin, je suis allé sur Parthenay. J'ai trouvé facilement du boulot en intérim. Pendant 3 ou 4 ans j'ai vécu dans un hôtel pension de famille. Je faisais des missions d'intérim de 4 mois, de 6 mois, chez Heuliez à Cerizay entre autres... Chez Heuliez, je soudais des attelages de bus... les bus en accordéon... Ils m'avaient formé pendant 2 jours... Ils payaient bien ! A la Chainette à Parthenay, je faisais de la soudure pour des ponts roulants... Pendant une mission d'intérim dans une entreprise niortaise, j'ai rencontré celle qui est devenue ma deuxième compagne. C'était en 92. J'étais célibataire depuis 87... Au bout de quelques semaines, on a vu que ça collait et on a pris un appartement, on s'est mis ensemble. Et quand mon fils est né, en 94, on habitait à 100 mètres de l'entrée de l'hôpital.

BàO : Ta compagne avait un travail ?

Fabrice : Quand je l'ai connue, elle travaillait dans un bar-tabac devant la gare de Niort... Après on est partis habiter au Clou Bouchet... Elle a trouvé un emploi à Aulnay de Saintonge comme agent de service dans une maison de retraite... On a aussi habité à Aiffres dans un pavillon hlm... 4 ans... jusqu'à ce qu'on se sépare... de 96 à 2000.

BàO : Et toujours le travail en intérim ?

Fabrice : Quand on était à Aiffres, j'ai travaillé en intérim dans un garage Jaguar... Le même truc : tu fais bien telle opération... tu fais que ça après ! Et j'ai trouvé un boulot à Brioux sur Boutonne dans une petite boîte de métallurgie. Je faisais pas les chantiers, je travaillais à l'atelier... J'étais pas assez costaud pour les chantiers !

BàO : On arrive à l'an 2000...

Fabrice : On a craqué tous les 2... on s'est séparés... on s'entendait plus. Au total, on a été 8 ans ensemble. Je suis allé trouver un juge aux affaires familiales. Mon fils Hugues était sous la tutelle légale de sa grand-mère maternelle jusqu'à 16 ans, jusqu'à ce qu'il entre au Lycée. On est toujours restés en bons termes... même encore... Quand je veux des nouvelles de lui, je téléphone à la belle-mère !

BàO : Il habite où ?

Fabrice : A Villeneuve les Salines, près de La Rochelle. Il est pâtissier... Il en a marre en ce moment... Ce n'est pas une pâtisserie traditionnelle, mais une unité de pâtisserie industrielle... Il travaille à la chaîne, lui aussi !

BàO : Ca lui fait quel âge ?

Fabrice : Mon fils Hugues 25 ans ! Ma fille Priscilla 33 ans ! Hugues a eu envie d'être compagnon du Tour de France, dans son métier de pâtissier. Toujours pas décidé de passer son permis de conduire...

BàO : Avec ton fils, tu es toujours resté en relations...

Fabrice : Toujours... Et même depuis que je suis à Emmaüs ! De temps en temps on se téléphone, on s'écrit.

BàO : Revenons à l'an 2000, après ta séparation...

Fabrice : Un peu après, je suis allé habiter au CHRS le foyer de La Colline, à Niort, pendant 8 mois. Tout seul, je gère très mal... Plus de logement... plus de bagnole, donc démissionné de Brioux, je me retrouvais presque SDF ! C'est un travailleur social de Prahecq qui m'avait fait une lettre pour La Colline. J'avais retrouvé quand même un boulot dans une serrurerie-métallerie... et bientôt un logement indépendant. Malheureusement, la boîte a coulé... de nouveau sans boulot...

BàO : Que d'aventures !!!

Fabrice : Là, j'ai découvert la Vendée en trouvant un boulot à Fontenay le Comte et un logement dans un hôtel pension de famille. C'était en 2002. L'entreprise où je travaillais, j'étais pas d'accord avec mes patrons sur la manière dont ils exploitaient les saisonniers ! Ils ont eu marre de moi... ils m'ont viré... et c'est là que j'ai commencé à galérer un peu au point de vue boulot !

BàO : Et comment tu t'en es sorti ?

Fabrice : Le CCAS de Fontenay m'a bien aidé à ce moment là. Je suis rentré dans le système RMI pour pouvoir faire un CES, Contrat Emploi Solidarité, dans les Jardins du Coeur - assoc parallèle aux Restaus du Coeur - qui avaient du mal à recruter... J'y ai été un an et demi.

BàO : Tu passais de la mécanique au jardin !

Fabrice : C'était le milieu agricole... J'ai quand même une culture paysanne... depuis l'Ariège ! J'ai donc pris un studio au Foyer des Jeunes Travailleurs de Fontenay, ainsi que le repas de midi, ce qui me faisait un repas bien solide par jour. Et j'ai été 5 mois avec une nana, une factrice de St Michel le Cloucq. Une aventure... qui m'a fait connaître le cannabis, parce que c'était son truc, à cette factrice !

BàO : St Michel le Cloucq... je vois Emmaüs arriver...

Fabrice : A la fin de mon CES, le patron du CCAS m'a soufflé à l'oreille : "Tu as travaillé pour Coluche... essaye l'abbé Pierre !" Oui je vais essayer... mais pas à St Michel le Cloucq... Il a pris rendez-vous avec Monique de Prahecq... et le lendemain, je suis arrivé avec un petit sac de dépannage à la communauté de Niort-Prahecq ! J'ai visité... Monique m'a expliqué comment ça fonctionnait, les bases du mouvement... et j'ai dit oui.

BàO : D'habitude, c'est le responsable qui dit OUI ou NON pour un accueil et là c'est le demandeur ! Original !
Finalement, tu revenais sur un lieu où tu connaissais du monde ?

Fabrice : Oui... et je ne suis pas resté longtemps... je connaissais trop de monde... par le foot en particulier que je pratiquais régulièrement avant, partout où j'ai habité.

BàO : Tu as commencé par quel boulot ?

Fabrice : La première journée, j'ai trié des vêtements... Au bout d'un mois, j'ai demandé à Monique si mon essai était satisfaisant, comme dans une entreprise ! Elle a éclaté de rire évidemment... J'ai été à la vente, pensant que ce n'était pas mon truc mais ça allait. J'étais avec Joël qui est à Saintes maintenant. C'est lui qui m'a appris tout... J'ai aussi été chauffeur. Au bout de 6 mois, je retrouvais trop de connaissances, et c'était la bière... l'apéro... Un jour Monique et Martial m'ont expliqué que ce n'était pas bon d'être compagnon là où on a habité auparavant... même vis à vis des autres compagnons, on peut être soupçonnés de magouille.

BàO : Et tu es allé où ?

Fabrice : A Chinon, qui cherchait un chauffeur. J'ai fait connaissance de Laurent de Tours. Le courant est passé tout de suite... Par contre, étant à Prahecq, j'allais à La Rochelle voir mon fils tous les 15 jours, mais de Chinon, c'est la galère pour les trains ! Je suis resté que 2 mois parce que ça me manquait trop de ne pas voir Hugues, à peine collégien à cette époque.

BàO : Tu as donc quitté Chinon...

Fabrice : 2007... J'ai quitté Chinon pour les Essarts où je suis resté presque 2 ans. La Rochelle/La Roche sur Yon, c'est direct ! Tous les 15 jours j'allais passer mon dimanche avec Hugues... Relation polie avec sa mère...

BàO : C'est bien...

Fabrice : Après 2 ans, problèmes personnels, j'ai quitté Les Essarts. Olivier connaissait Vincent de Rochefort et j'y ai fait la cuisine avec Alain Cousaert... C'est là que j'ai commencé à aller aux Collèges de Compagnons. Mon premier Collège, c'était à Rochefort, quand on a voté qu'on ne voulait pas le RSA ! C'est même Laurent Geelen qui avait fait la cuisine ce jour-là ! Les Collèges de Compagnons c'est bien : au-delà des thèmes dont on discute, on connaît d'autres compagnons... on visite d'autres communautés, ça peut donner des idées...

BàO : De Rochefort aussi tu es parti...

Fabrice : Avec Laurent Geelen, on n'était pas d'accord avec un licenciement économique. On parlait du principe que dans une communauté Emmaüs, un licenciement économique ça va pas, sur le plan social, ça colle pas... Donc je suis allé à la communauté de Saintes un certain temps... comme standardiste. J'avais appris à utiliser le logiciel PEL - qui gère les enlèvements - avec Véro, et comme Klaus était très malade à ce moment là, je le remplaçais... Autrement, j'étais à la vente, au bric de Saintes et finalement je suis parti à Mauléon.

BàO : L'aventure continue...

Fabrice : Mauléon... J'avais une très grande piaule ! La première fois que j'ai téléphoné à Hugues, il croyait que j'étais dans une église ! Une histoire de bières dans ma chambre et j'ai dû partir... J'ai eu envie de changer de région... En car, je suis descendu à Niort... J'ai pris un train au hasard et j'ai atterri à Limoges. Un autre train m'a emmené à Périgueux. J'avais mis des sous de côté... J'ai fait connaissance avec la communauté. Mais là comme à Chinon, La Rochelle était trop loin pour mon fils et je me suis rapproché. J'ai atterri à la communauté de Poitiers début 2011... On y parlait souvent de Bruno Pageot de la communauté de Châtelleraut, qui accueillait bien les étrangers... Le journal passait des articles... Après 2 mois j'ai demandé mon compte et j'ai changé de communauté, un peu par curiosité. Je suis descendu à la gare de Châtelleraut - au lieu de Naintré - j'ai été à la Ferme à pied, après une station dans un bar pour prendre une bière et m'assurer que j'étais sur le bon chemin... C'est Albert qui m'a reçu, il a appelé Vittorio que je connaissais par le Collège de Compagnons et il est venu me chercher. Dans la salle à manger, il y avait un barbu en train de lire le journal qui me dit : "On n'a pas de place... Cette nuit tu vas dormir sur le palier, demain on te cherchera une autre communauté !" Je lui dis que je verrai cela demain avec le patron et il me dit : "C'est moi le patron !" C'est là que j'ai fait connaissance avec Bruno. J'ai dormi sur le palier, au dessus de la salle à manger... Le lendemain matin, petit déjeuner, je suis allé filer un coup de main au bric à brac dans le Toyota. J'ai dit à Hélène que ça me dérangeait pas de dormir sur le palier et que ça m'empêchait pas de participer aux activités de la communauté ! Je suis resté comme ça sur le palier pendant un mois et demi à peu près. Après je suis passé dans la chambre passagers, on était 3 ensemble.

BàO : C'était quand cet épisode ?

Fabrice : En avril 2011. Maintenant je suis dans une chambre tout en haut, au deuxième. Fin décembre 2011, le jour de la Saints Innocents, il y avait un enterrement à Mauléon, celui d'Emilio, et au retour, y'avait un mec qui coupait du bois derrière. Il avait planqué une bouteille de rhum, un magnum. Je m'étais mis au téléphone et toutes les 10 minutes, j'allais boire une lchette de rhum derrière ! Hélène, en fin d'après-midi a senti mon haleine et s'en est rendue compte aussi à ma façon de parler au téléphone ! Ca c'est fini en grosse engueulade dans les escaliers ! J'ai fermé ma gueule et je suis monté dans ma piaule. Le lendemain matin, Bruno nous a dit à tous les 2 de faire notre sac. Et je suis reparti à Rochefort... où arrivait Patrick responsable. Alain Cousaert qui me connaissait a conseillé que je sois en cuisine. A la mi-février, Naintré me manquait trop, je voulais revenir ici. Je suis parti, j'ai pris un petit déj à La Rochelle avec mon fils, café au lait, croissants et tout ça, et à 4 heures de l'après-midi, je suis arrivé ici à pied, de la gare de Naintré avec mon sac sur le dos, presque en chantant ! J'étais

content de revenir ici. Bruno m'a vu arriver et m'a dit : "Je croyais que tu serais revenu plus tôt !" Il a vu que j'avais pas trop déconné... salle à manger... un petit café... et je suis devenu passager de la communauté. Je suis jamais reparti. J'ai fait à peu près tous les postes de travail : vendeur à la Ferme... les arrivages... les bennes à pouibelle... la cuisine... en alternance avec Sebastiao... chauffeur-riporteur... le tri des bibelots avec Hélène... au bric à brac le samedi matin...

BàO : On en arrive à tes problèmes de santé !

Fabrice : Ici, j'ai fait 2 trucs d'hospitalisation. Le premier c'était début 2012 pour un sevrage d'alcool à Thouars, dans l'unité Serge Moulin. 4 semaines. Revenant ici, je ne touchais plus à l'alcool... je fumais des "bédos" mais pas d'alcool. J'avais déjà des douleurs qui avaient commencé. Je l'avais signalé à Thouars et j'en ai parlé ici à mon toubib. C'était un remplaçant qui m'a dit que c'était un coup de froid ! Douleurs intenses de la gorge aux oreilles, ça lançait comme des ondes électriques! Hélène s'était rendue compte que j'allais pas bien. Quand mon toubib est revenu de vacances, début 2013, il m'a envoyé passer une visite ORL à Châtelleraut. Le mec a vu qu'il y avait quelque chose mais n'a pas voulu s'engager et m'a donné un rendez-vous en ORL au CHU de Poitiers, mieux équipé techniquement. Les rendez-vous c'est très long... et fin 2013, j'ai su que j'avais un cancer de la gorge, des carcinomes, qui sont des tumeurs malignes. J'avais le choix entre chimios radios thérapies ou intervention chirurgicale ou pourquoi pas, ne rien faire du tout ! Laisser faire la nature...

BàO : Et tu as choisi quoi ?

Fabrice : Chimios ou radios thérapies, c'était hors de question, je suis contre tout ce qui est nucléaire, y compris sur le plan médical, utilisation de la radio activité quoi... Je connais les effets secondaires. Pour beaucoup de malades, les chimios et radios thérapies les ont guéris de la maladie, mais les effets secondaires les ont tués ! Je me suis rabattu sur l'intervention chirurgicale et ils m'ont enlevé la totalité du larynx. Je n'ai plus de trachée artère... plus de thyroïde... plus d'amygdales... C'est directement les bronches et les poumons. Je n'ai plus de cordes vocales et je parle par vibrations de l'oesophage, que j'ai appris à contrôler. Je suis resté 5 mois sans parler, avec une ardoise, les feutres... et quand j'étais en colère, j'écrivais en rouge !

BàO : Certains n'arrivent pas à reparler...

Fabrice : Au début, c'est très difficile. Je suis resté 2 mois au total au CHU et arrivé ici, j'avais une infirmière pour faire les soins et j'allais 2 fois par semaine au CHU pour réapprendre à parler avec une orthophoniste... Au fait : mon "homme de confiance" pour le CHU, c'est Laurent Lafèche, que beaucoup connaissent. Il m'a fallu à peu près 3 mois pour commencer tout doucement : d'abord les voyelles... puis les doubles-voyelles... après les consonnes... doubler les syllabes... faire des mots... des petites phrases... Ce qui m'a motivé, c'est que je me suis rendu compte, à l'oreille, que je n'avais pas perdu mon accent du sud-ouest ! On m'a expliqué que l'accent venait de la manière d'articuler les mots. Le plus difficile, ça a été ici de faire admettre aux autres qu'il fallait que je parle. Les premières fois que j'essayais de parler, ils se bouchaient les oreilles pour ne pas m'écouter ! On me disait : "Ecris sur ton ardoise !" Plus je parlais, mieux je parle ! Le soir, c'est moi qui réponds aux appels téléphoniques !!! Pour parler en bouchant la canule, j'ai pris l'habitude de le faire avec la main gauche... par contre quand j'ai les 2 mains dans la plonge, quand je fais la vaisselle, si quelqu'un me parle, je ne peux pas répon-dre... sinon avec des signes...

BàO : Tu as dit que tu ne fumais plus... raconte-nous comment ça s'est passé !

Fabrice : Le jour où je suis arrivé du CHU, le soir même, il y a un compagnon qui est venu dans ma chambre avec du shit ! Et j'ai fumé par la canule ! J'allumais par la bouche... on peut aspirer un tout petit peu... et je fumais après par la canule ! Le premier soir je toussais un peu... Maintenant j'arrête de fumer petit à petit... Encore une fois le soir... Le cannabis pour moi c'est une drogue douce, alors que le tabac et l'alcool sont des drogues dures... et légales.

Et j'ai aussi des problèmes aux artères... L'artère abdominale, c'est une artère abominable chez moi ! La paroi épaisse et ça freine le passage du sang. J'ai très mal aux jambes quand je dois marcher ou monter des escaliers. Pour cela je prends de l'aspirine à petites doses tous les jours, tous les jours, pour fluidifier le sang...

BàO : Tu as toujours des contrôles ?

Fabrice : Je vois mon médecin très régulièrement et j'ai une visite annuelle au CHU. Je suis en "rémission". Quand on a eu un cancer, un jour ou l'autre, ça peut redémarrer !

BàO : Je vois que malgré tes soucis physiques, tu es très "présent" à la communauté...

Fabrice : J'essaye... Le matin je fais le ménage de tout le rez de chaussée, des parties communes... A 10 heures c'est moi qui m'occupe du café... Je mets la table pour midi... S'il y a des bagnoles, éventuellement je vais aider à les vider... Je m'occupe le plus possible... L'après-midi, je fais la vaisselle du repas de midi... Je remets la salle à manger en état... Je sers le café à 4 heures... La même chose pour les bagnoles qui arrivent... Et en général, après le café de 4 heures, je suis débauché... Je fais souvent le téléphone en fin d'après-midi... en lisant, en faisant des mots croisés.

Y'a beaucoup de points de vue où je suis d'accord avec Bruno, sur la manière d'accueillir... Y'a des trucs, c'est obligé, où je suis pas tout à fait d'accord, par exemple sur le fait ici, où les compagnons d'Emmaüs "lambda", on n'est plus que 4 maintenant : Carlos, Vittorio, Alain et moi... Bruno met les familles en priorité, il a ses arguments...

BàO : Que dirais-tu sur le mouvement Emmaüs ?

Fabrice : Quand j'ai commencé à Niort, je me suis rendu compte que c'était très différent d'une entreprise conventionnelle. En entreprise je savais "comment" travailler, à Emmaüs, je sais "pourquoi" je travaille. C'est la grosse différence. A Naintré, c'est un peu comme pour certaines femmes, on s'accroche mais on ne sait pas pourquoi !